

L'ÉVOLUTION DE L'ART OPÉRATIF

par

Georgii S. ISSERSON

L'évolution de l'art opératif du commandant de brigade Isserson traite les principales questions de l'art opératif sous une perspective historique et théorique. En particulier, il analyse de manière critique l'héritage opératif du passé, y compris l'époque de Napoléon, l'époque de la guerre franco-prussienne de 1870-1871 et l'ère de la guerre impérialiste. L'auteur trace les grandes lignes de la résolution des questions opératives dans les conditions d'une future guerre de classe révolutionnaire, lorsque l'opération de destruction en profondeur deviendra la forme principale d'opération.

TABLES DES MATIÈRES

- Préface de l'auteur pour la première édition
- Préface de l'auteur pour la deuxième édition
- Première partie : L'héritage opératif du passé
 1. Voies de développement de l'art opératif contemporain
 2. L'évolution de l'art opératif avant la guerre mondiale
 3. L'évolution de l'art opératif pendant la guerre mondiale
- Deuxième partie : Les fondements de la stratégie en profondeur
 1. Les principes de base de notre art opératif
 2. La nature de l'évolution des opérations dans la guerre future
 3. La corrélation moderne entre moyens offensifs et défensifs
 4. L'organisation de l'offensive en profondeur
 5. L'entrée en profondeur dans l'opération contemporaine
 6. La percée en profondeur et la destruction du front
 7. L'art de commander une opération en profondeur
 8. De la théorie à l'application
- Troisième partie : Les racines historiques des formes contemporaines de bataille
 1. Tactiques avant la guerre mondiale
 2. La crise des tactiques offensives
 3. La sortie de crise
 4. Conclusions fondamentales
- Conclusion

Préface de l'auteur à la première édition

A des tournants majeurs de l'histoire, lorsqu'un ordre social d'ancien régime est détruit au cours d'une lutte titanesque et qu'une nouvelle société se construit, le combat armé, comme continuation de la politique, subit des changements fondamentaux. La révolution remplace l'évolution dans l'art militaire. Ce processus nous oblige à redéfinir et à résoudre de manière nouvelle toutes les questions fondamentales de l'organisation et de la conduite de la lutte armée du prolétariat. La capacité de la recherche scientifique militaire marxiste n'offre aucune possibilité de revoir les principes fondamentaux de l'art militaire de l'ancien régime et de résoudre une myriade de nouveaux problèmes actuels. *L'Évolution de l'art opératif* est une tentative d'étudier la nature des opérations dans les guerres futures.

Ce sujet nouveau et peu étudié est analysé dans une perspective historique et théorique pour élaborer une théorie appliquée de l'art opératif contemporain. Le travail avance des postulats dans des formulations concrètes et calculées. Pourtant, en tant que recherche, elle ne peut prétendre être une réponse complète et définitive au problème. Au contraire, il est proposé que la large discussion du livre puisse donner une impulsion pour faire progresser notre pensée théorique militaire dans le domaine de l'art opératif.

Un tel résultat répondrait dans une large mesure au but du livre.

Moscou, 16 octobre 1932
G. Isserson

Préface de l'auteur pour la deuxième édition

La deuxième édition de ce livre paraît quatre ans après la première. Naturellement, de grands changements ont eu lieu pendant cet intervalle. Si cet ouvrage visait à formuler une théorie appliquée à la conduite des opérations modernes, il nécessiterait des corrections essentielles. Mais nous n'avions pas posé cet objectif auparavant, et nous ne le posons pas non plus maintenant. Cet ouvrage pose les fondements historiques et théoriques de nouvelles formes de combat armée à l'échelle opérative. Le caractère même du livre rend des changements fondamentaux inutiles. Le but de tirer des propositions fondamentales à partir des conditions du développement historique était d'anticiper les possibilités et les conditions d'une nouvelle ère de l'art militaire en général.

Ces propositions ont été largement confirmées par le cours des événements des quatre dernières années, qui ont vu une nouvelle et formidable croissance des forces armées sur le continent européen. Des armées immenses, comptant plusieurs millions d'hommes et entièrement équipées d'armements modernes, n'ont pas d'autres perspectives d'utilisation sur le champ de bataille titanesque contemporain que celles délimitées par le concept d'opération en profondeur.

Quoi qu'il en soit, ce concept d'origine historique n'a jamais rencontré d'objection de principe fondamentale. Au contraire, la pénétration du concept dans la pensée militaire et théorique des auteurs militaires officiels modernes est devenue d'autant plus évidente. A cet égard, les publications militaires des fascistes allemands en sont un exemple frappant. Dans *Militärwissenschaftliche Rundschau* (n°2, mars 1936), le général Ludwig Beck parle de l'engagement approfondi de trois échelons opératifs dans l'opération moderne. Dans le même journal (n°4, juin 1936), le général Waldemar Erfurth critique les anciens principes du déploiement linéaire.

Il écrit ceci :

« Une lutte disproportionnée pour la largeur a conduit à négliger les exigences d'échelonnement en profondeur et à un rejet catégorique des réserves lors de l'attaque. La Guerre mondiale a prouvé qu'il était presque impossible de modifier l'axe d'une attaque principale ou de modifier une décision antérieure dans des conditions de combat sur un front étendu. Les minces lignes des attaquants comme des défenseurs deviennent fermes, immobiles et inflexibles. La stratégie linéaire du récent passé doit être abandonnée au profit d'un déploiement échelonné de toutes les réserves lors d'opérations tant offensives que défensives. Lors d'une guerre de manœuvre, on concevra de grandes formations réparties latéralement et en profondeur. »

La pensée militaire française n'est pas moins éloquente. Dans un ouvrage extrêmement intéressant, *Deux Manœuvres*, le général Lucien Loizeau écrit sur la nécessité à la fois d'engager des forces importantes au début d'une opération et d'assurer leur insertion continue par l'arrière pendant une période prolongée. Selon lui, un échelonnement approfondi des forces en est une condition essentielle.

Le développement des opérations en profondeur et la profondeur opérative des champs de bataille deviennent de plus en plus des caractéristiques des conditions modernes. Tout porte à croire que l'on sera sévèrement puni si sont négligées ces perspectives. Notre époque faite d'armées comptant plusieurs millions d'hommes et de technologies militaires avancées est une époque de stratégie et d'opérations en profondeur. Mais il ne faut pas oublier que nous analysons des opérations que personne n'a encore menées. Nous avons affaire à des méthodes de lutte spécifiques jamais essayées auparavant dans les combats et les opérations.

Notre travail de recherche dans le domaine de l'art opératif est fondamentalement différent des travaux similaires passés, lorsque des universitaires militaires comme Schlieffen, Schlichting et Bernhardt avaient entièrement déduit leurs théories opératives sur la base d'une analyse de l'expérience historique des guerres récentes, en utilisant des données familières et vérifiées. Cette approche historique de l'investigation reste obligatoire. Elle constitue la base de notre propre travail. Cependant, dans les conditions de notre construction du socialisme, nous avons réussi à créer une société et une armée uniques. Ce fait, associé à une croissance quotidienne sans précédent de nos forces productives, qui produisent à chaque heure des biens matériels hautement efficaces, signifie que l'expérience passée ne conserve pour nous que la signification qu'est donnée à l'histoire dans son sens général.

Nous serions impuissants à atteindre les objectifs du présent si nous ne parvenions pas à dépasser les limites de l'expérience historique, si nous ne parvenions pas à la réévaluer dans la perspective des nouvelles conditions de notre époque et si nous ne rejetions pas impitoyablement tout ce qui existe, usé par le temps et rassis. Nous sommes actuellement engagés dans une construction révolutionnaire et notre art opératif le perçoit avec acuité. En étudiant les formes de guerre moderne, nous avons été confrontés à des tâches absolument nouvelles qui n'avaient été ni définies ni réalisées dans le passé.

Il y a des difficultés naturelles. Il reste beaucoup à faire pour définir de manière précise et définitive les principes de base de la conduite d'une guerre moderne à l'échelle opérative. Cette délimitation est nécessairement déterminée par l'essence même de l'opération en profondeur. Il s'agit d'un système complexe qui regroupe tous les efforts de combat en un seul ensemble d'actions, centralisé et unifié sur un front et dans ses profondeurs, sur terre et dans les airs.

Nous devons améliorer notre étude des tactiques de combat modernes, car le résultat d'une opération dépend directement de la manière dont l'ennemi est influencé à l'échelle tactique. Les formes opératives de guerre ne signifient rien si elles n'impliquent pas la puissance écrasante d'un coup tactique direct. C'est pourquoi nous avons décidé de publier une deuxième édition de ce livre, avec une nouvelle troisième section qui constitue un essai distinct sur les racines historiques des nouvelles formes de bataille.

Enfin, il nous semble nécessaire de réitérer la conviction que ce livre ne doit pas être considéré comme un guide direct pour l'action. Il serait absurde d'enseigner l'art opératif

comme une sorte de schéma ou de recette. L'essence même de l'art opératif présuppose la liberté des méthodes et des formes qui doivent être soigneusement choisies à chaque fois pour s'adapter à une situation concrète. Toutes les propositions que nous avançons dans le domaine de l'art opératif moderne doivent être considérées comme des idées d'orientation, qui ne trouvent telle ou telle expression concrète que dans une situation réelle donnée.

Le présent ouvrage aurait donc une valeur négative si les idées qu'il défendait étaient considérées comme des schémas tout faits. Il ne peut y avoir de tels schémas dans l'art opératif. Notre objectif est de montrer les distinctions essentielles entre les conditions de notre époque et ses nouvelles formes d'opération en profondeur, et l'art opératif du passé. C'est la seule signification attribuée aux propositions avancées dans le présent ouvrage.

Moscou, mai 1936

G. Isserson

PREMIÈRE PARTIE : L'HÉRITAGE OPÉRATIF DU PASSÉ

1. Voies de développement de l'art opératif contemporain

L'art opératif contemporain, en tant qu'art de la conduite des opérations, est confronté à un certain nombre de problèmes nouveaux. Beaucoup de choses restent inconnues et non résolues dans ce domaine. Les changements colossaux dans la technologie, les armements et les formations de combat, tels qu'ils se reflètent dans l'évolution des tactiques, restent insuffisamment considérés par la théorie à l'échelle des actions de combat menées sur l'ensemble d'un front militaire. Contrairement au passé, une opération contemporaine se déroule dans des conditions politiques absolument nouvelles et sur une base matérielle et technologique absolument différente. Cependant, cette opération manque encore de bases théoriques solides pour ce qui relève de l'organisation des actions de combat et le développement de leurs formes opératives.

Toute l'expérience des guerres récentes, si riche du point de vue tactique, cache encore la véritable nature des opérations futures. Cette situation est aggravée par le fait que la guerre mondiale n'a donné lieu à aucune opération qui puisse être considérée comme une solution opérative pour parvenir à la victoire. Certaines opérations qui ont abouti à une véritable défaite de l'ennemi, comme par exemple la débâcle du général Samsonov à Tannenberg, n'ont pas joué un rôle essentiel dans l'ensemble de la guerre. Les batailles grandioses et féroces de 1918 n'ont pas réussi à résoudre le problème du dépassement des fronts à une échelle opérative et sont devenues la plus haute manifestation de l'impasse dans laquelle l'art militaire était parvenu à l'époque de l'impérialisme. La guerre mondiale s'achève sans que soient résolues les difficultés d'organisation et de conduite des opérations offensives.

Ces difficultés provenaient de l'énorme puissance défensive du front retranché, du déclin moral des soldats au cours des dernières années de la guerre et de la supériorité des moyens défensifs sur les moyens offensifs. Parmi les autres difficultés figuraient la nécessité d'une concentration massive des moyens répressifs et la complexité de l'organisation et de la conduite d'actions offensives. En d'autres termes, ces difficultés se localisèrent complètement dans le domaine tactique et influencèrent grandement la conduite de toutes les opérations en 1918.

Comme le disait le général Ludendorff : « La tactique doit passer avant la stratégie ». Et, en réalité, les opérations offensives pendant la Guerre mondiale n'ont pas été menées selon des exigences opératives, mais les conditions tactiques dictaient le lieu de leur exécution. L'effort principal n'a pas été développé le long d'un axe qui promettait des résultats opératifs, mais dans un lieu où tactiquement la ligne de front pouvait facilement être brisée. L'offensive allemande de mars 1918 en est un bon exemple. La nature de la guerre de position a prédéterminé la conscience opérative. Il était impossible de surmonter les nouvelles conditions de combat. Et, plus important encore, les contradictions de classe grandissaient dans les deux blocs capitalistes.

Afin d'inculquer à chaque nouveau soldat suffisamment de force pour vaincre la résistance de l'ennemi dans une offensive ouverte, il était nécessaire d'éveiller le volonté de classe des masses. Les contradictions de classe devaient se transformer en une lutte de classe ouverte et armée, et la guerre impérialiste devait se transformer en guerre civile. Notre guerre civile de 1918-1921, avec ses coups profonds et dévastateurs qui ont duré jusqu'à la défaite

finale de l'ennemi, a ouvert une nouvelle époque dans l'histoire de l'art militaire et a radicalement changé la nature entière de la lutte armée.

Cependant, l'essence opérative de la nouvelle époque qui se déroule actuellement n'a pas été entièrement révélée, notamment en ce qui concerne le contrôle d'énormes masses militaires bien équipées en technologies modernes. L'importance des changements survenus au cours de la période qui a suivi la guerre civile russe reste grande. Ils nous obligent à poser différemment la question du rapport entre les forces qualitatives de la défensive et de l'offensive, avec une prépondérance en faveur de cette dernière. Dans ces conditions, le problème du dépassement d'un front à forte puissance de feu acquiert une signification tout à fait nouvelle. Cela implique la possibilité de « rompre » le front dans toute sa profondeur. En fait, toute notre pensée militaire vise à résoudre ce problème.

Tant dans les pays capitalistes que dans notre pays après la guerre mondiale et la guerre civile russe, l'évolution de l'art militaire découlait d'une base de classe différente, mais l'évolution globale était caractérisée par la recherche de nouvelles formes tactiques pour l'offensive et l'application de nouveaux moyens technologiques de combat. La courte période qui a suivi la guerre mondiale a constitué une époque entière dans le domaine de l'art militaire, au cours de laquelle la tactique a connu des changements plus importants que pendant tout le demi-siècle précédent la guerre mondiale. La première période était une époque où les règlements étaient révisés et rédigés sans cesse. De nouvelles tactiques furent élaborées en quelques années. Il convient de noter que tout au long du développement de l'art militaire, les tactiques n'avaient jamais changé aussi rapidement.

La Prusse entra dans les guerres de 1866 et 1870 avec les règlements de 1847, qu'elle ne modifia qu'en 1888. L'armée allemande entra dans la guerre mondiale avec des règlements promulgués en 1908. Ainsi, sur une période de 70 ans, les Allemands ne modifièrent leurs règlements que deux fois.

Au cours de la construction intensive du socialisme, nous avons édicté en 1925 des règlements de terrain provisoires, qui furent remplacés par des règlements de terrain permanents en 1929. Aujourd'hui, nous édictons à nouveau des règlements de terrain. Ainsi, pour la troisième fois en une décennie, nous nous retrouvons confrontés à de nouvelles réglementations. Ce rythme rapide d'élaboration des règlements de terrain, naturel lors de progrès colossaux de la technologie, est devenu un phénomène courant dans le développement de l'art militaire après la guerre mondiale.

Cependant, ces changements rapides reflètent et déterminent dans une large mesure le développement de l'art de la guerre dans le domaine tactique. Les problèmes du combat en général sur un front militaire et de la conduite des actions militaires à l'échelle opérative ont été laissés de côté. Ce n'est que récemment qu'ils ont à nouveau attiré l'attention de la recherche scientifique militaire. Pourtant, la littérature reste largement préoccupée par les questions générales de la guerre dans le cadre de la politique, de la stratégie et de l'économie. Les questions pratiques de la conduite des actions militaires sur un front armé et des méthodes de conduite de l'opération moderne ne trouvent qu'un pâle reflet la littérature contemporaine. Au cours des premières années qui ont suivi la guerre mondiale, les Allemands n'ont pas poussé leurs publications plus loin qu'une analyse des opérations de la guerre mondiale. Après avoir créé une riche théorie militaire à la suite de la guerre franco-prussienne de 1870-1871, ils sont encore en train de digérer les enseignements de Schlieffen. A cet égard, leur écrivain militaire le général Groener avait des idées intéressantes mais peu nouvelles.

En France est parue la Stratégie de Culmann, qui peut être considérée comme le dernier mot en matière d'enseignement des opérations. Cependant, Culmann n'a pas présenté un système opératif total. Il n'a traité que quelques questions qui y sont associées. Et le plus important dans son travail était le fait que sa vision de l'avenir n'envisageait que de manière incomplète l'intégration de tout ce qui était nouveau à l'échelle opérative.

Un certain nombre d'écrivains militaires bourgeois tentent de remplacer une théorie quelque peu scientifique de la conduite des opérations par de vagues fantaisies sur les perspectives de guerre future. Mais ces œuvres, qui reflètent le caractère de classe des contradictions au sein du capitalisme moderne, témoignent du peu d'exploration des problèmes de l'art opératif contemporain par la théorie scientifique.

Ce n'est que récemment, alors que l'ascension du fascisme allemand au pouvoir a créé une menace de guerre d'une ampleur sans précédent, qu'un certain nombre de nouveaux travaux sont apparus sur la nature des conflits armés contemporains.

On a beaucoup écrit sur la guerre future. Des écrivains militaires comme Ludendorff, Fuller, Immanuel, Metzsch, Requin, Rocco Morretta, Bastico et d'autres tentent de prédire la nature de la guerre future, chacun ayant son propre point de vue. Parmi les nouveaux travaux figurent de nombreuses idées intéressantes, mais elles restent néanmoins pour l'essentiel des spéculations. Le sujet principal est de savoir à quoi ressemblera la guerre future. Ce sont surtout des auteurs qui analysent et justifient les formes concrètes des opérations dans la guerre contemporaine. Une exception notable est le général français Loizeau qui, dans son *Deux Manœuvres*, tente de résoudre par la pratique un certain nombre de questions sur les opérations contemporaines. Néanmoins, dans l'ensemble, les prévisions sur la guerre future dans la littérature étrangère n'avancent pas d'idées fondamentalement nouvelles.

Sur la base de la plus grande construction révolutionnaire, notre pensée militaro-scientifique s'est développée selon ses propres lignes. Dans l'analyse des formes de lutte armée contemporaine, nous avons dû faire preuve d'audace en soulevant et en résolvant un certain nombre de questions nouvelles. A cet égard, notre littérature présente des avantages évidents. *La Nature des Opérations des Armées Modernes* de Triandafillov est un ouvrage remarquable parmi d'autres consacré aux opérations contemporaines. L'ampleur et la nature des questions traitées reviennent à l'élaboration de tout un système opératif, qui résout un certain nombre de problèmes d'ordre pratique. Mais il ne faut pas oublier qu'avant sa mort tragique, Triandafillov avait radicalement changé d'avis sur un certain nombre de questions essentielles. Sur la base de nos réalisations, son esprit curieux cherchait des perspectives nouvelles et plus vastes. Un tragique accident ne lui a pas permis d'élaborer un nouveau système de vues opératives. Pendant ce temps, la vie avait avancé très loin.

En conclusion, l'enseignement des opérations contemporaines est insuffisamment élaboré et reste l'aspect le moins élaboré de l'art militaire. Le fait que cette situation se soit déjà produite dans l'histoire ne peut guère être une consolation.

Dans des conditions capitalistes, la théorie militaire est toujours en retard sur la pratique, et ce fait s'est reflété en premier lieu dans les questions opératives. Dans une large mesure, la tactique relève d'une pratique pouvant être mise à l'essai par des manœuvres et des exercices. En temps de paix, la conduite des opérations relève essentiellement d'une théorie qui ne peut être testée. Il est bien plus facile d'appliquer de nouveaux moyens sur une échelle limitée que d'organiser leur application massive. Ainsi, les tactiques ont dépassé à plusieurs reprises l'art opératif. A l'heure actuelle, cette situation n'est guère acceptable. Des termes de lutte absolument différents sur le front armé, un nouveau matériel humain et de nouveaux moyens de combat exigent avec force de nouvelles formes et de nouvelles méthodes d'emploi à une échelle opérative massive, où la quantité se transforme en une qualité tout à fait différente.

Avant l'époque de l'impérialisme, lorsque les forces armées étaient relativement limitées (l'armée prussienne de 1870 comptait 500.000 hommes), les questions liées à la conduite d'une opération n'atteignaient pas le statut de sujet théorique indépendant, car elles étaient entièrement résolues dans le cadre de l'élaboration d'un plan de guerre concret. Toutes les questions auxquelles le maréchal Moltke fut confronté lors de la préparation de la guerre en 1870 se réduisaient à l'élaboration pratique du déploiement contre la France.

De nos jours, un certain nombre de facteurs compliquent la situation, notamment les armées de masse, les moyens de combat qualitativement divers, une technologie très sophistiquée, des colonnes très profondes, la difficulté de déploiement en formation de combat et la complexité de l'arrière. En conséquence, la conduite d'une opération génère des problèmes qui ne peuvent être résolus dans le cadre d'un plan concret de déploiement et qui nécessitent l'élaboration d'une base théorique générale.

L'opérateur, dans son travail pratique, a désormais besoin d'une théorie affinée pour la conduite des opérations. Ainsi, l'art opératif en tant qu'art des opérations acquiert une importance en tant que discipline majeure pour le travail opératif pratique et pour le contrôle de grandes formations de troupes. L'actualité des problèmes liés à l'art opératif découle également d'autres considérations. Il est évident que des changements importants dans la technologie et la tactique entraînent des changements non moins importants dans la conduite des opérations. Clausewitz écrivait : « Les changements dans la nature des tactiques doivent également influencer la stratégie. Si les manifestations tactiques dans un cas donné sont de nature différente que dans une autre, alors les manifestations stratégiques doivent également changer ».

Cette apparente logique interne n'a pas toujours été comprise. A l'époque de Moltke, dans des conditions d'armement nouveau et de tactiques modifiées, tout le monde abordait encore la bataille du point de vue de l'art militaire napoléonien. Dans ce contexte, Moltke fut un grand réformateur, car il réussit à comprendre les nouvelles conditions et exigences de son époque. Cependant, en 1914, les formes et les méthodes de conduite des opérations différaient de celles de l'époque de Moltke. Tous les facteurs du conflit armé ont subi des changements qualitatifs et quantitatifs. Toutefois, le contrôle de ces facteurs n'avait jamais subi aucune amélioration qualitative. Même aujourd'hui, si nous réfléchissons à la conception d'une opération telle qu'elle est actuellement envisagée, nous trouverions rarement des changements essentiels. Les corps sont déployés le long d'une seule ligne, les secteurs d'attaque sont désignés et les missions sont assignées en fonction des fronts... mais tout cela a également été fait en 1914, et si l'on remonte plus loin, cela se faisait même à l'époque de Moltke !

L'art opératif semble intrinsèquement conservateur. Pendant ce temps, les conditions d'avant 1914, sans parler des conditions de l'époque de Moltke, sont complètement incompatibles. Toute une série de facteurs fondamentaux au sein des conflits armés avaient changé. De nouveaux armements, de nouvelles tactiques et un nouveau type de soldat entraînent inévitablement des changements radicaux et essentiels dans la conduite des opérations. Il est évident que la modification des équipements des usines et la mise en service de nouvelles machines sont des facteurs qui modifient fondamentalement l'ensemble du processus de production et son organisation. Dans le domaine militaire, des facteurs analogues imposeraient naturellement une configuration organisationnelle différente des unités militaires. La conduite des opérations contemporaines doit être analysée en profondeur selon cette perspective.

Mais une prise en compte des seuls nouveaux éléments humains et matériels serait encore insuffisante. Une opération est une arme de stratégie, tandis que la stratégie est une arme de la politique. C'est pourquoi une opération ne constitue pas le stade le plus élevé d'un conflit armé. Une opération est plutôt elle-même un élément d'une équation plus vaste, subordonnée à la guerre en général.

S'appuyant sur Clausewitz, le camarade Lénine écrivait : « Seule la plus petite partie des nouveaux phénomènes dans le domaine de l'art militaire peut être traitée comme de nouvelles idées et inventions militaires, puisque la plupart de ces phénomènes découlent de nouveaux rapports sociaux et de nouvelles conditions sociales ». Plusieurs facteurs, parmi lesquels des conditions sociales complètement modifiées, une nouvelle vie sociale et politique, une économie différente et le nouveau caractère révolutionnaire de notre future guerre, changent

la nature de l'opération elle-même. Nous occupons une position plus avantageuse dans la définition de cette nature. Les enseignements marxiste-léninistes sur la guerre clarifient pleinement la nature de la lutte armée. Un certain nombre de documents du Parti communiste et de résolutions du Komintern précisent au mieux cet enseignement en ce qui concerne la question de la guerre future.

Les résolutions du VI^e Congrès du Komintern affirment : « La prochaine guerre mondiale ne sera pas seulement une guerre mécanisée employant une énorme quantité de ressources matérielles. Ce sera aussi une guerre qui impliquera des masses de plusieurs millions d'hommes et la majorité de la population des pays belligérants ». C'est ainsi que le Congrès du Komintern se termine sur l'un des problèmes les plus essentiels, le poids relatif entre la technologie et les masses dans la guerre future et, par conséquent, dans les opératifs d'une telle guerre. Ce n'est que sur la base des enseignements marxiste-léninistes sur la guerre que nous pouvons construire une théorie de l'art opératif.

En résumé, un certain nombre de facteurs qualitativement nouveaux, notamment de nouvelles conditions sociales et politiques, une gamme différente de moyens techniques de combat, de nouvelles formes tactiques de combat et, enfin, la grande urgence de disposer d'une théorie pour la conduite des opérations, définissent les bases du développement de notre art opératif. Mais il ne faut pas oublier que l'art opératif en tant qu'art de la conduite des opérations est une discipline extraordinairement jeune. Pour l'essentiel, ses racines ne remontent qu'à la période qui a suivi la guerre mondiale, lorsqu'elle a pour la première fois occupé une place indépendante parmi les disciplines militaires.

Avant la guerre mondiale, l'art militaire n'admettait que deux éléments principaux : la stratégie comme art de la guerre et la tactique comme art du combat. Cette compréhension n'a fait que démontrer une fois de plus à quel point la théorie militaire était en retard par rapport à la pratique.

Même dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'évolution des formes de combat armé avait dépassé les limites de cette compréhension de la stratégie et de la tactique. Les conflits armés ont donné naissance à toute une chaîne d'actions de combat qui s'étendaient sur une ligne de front et se répartissaient en profondeur. Ces actions dépassaient les limites de la bataille et ne pouvaient donc pas être intégrées à la tactique. Parce que ces actions n'englobaient pas le phénomène de guerre dans son ensemble, elles ne pouvaient pas être considérées non plus dans le domaine de la stratégie. Ainsi, en théorie, un écart important s'est ouvert entre la stratégie et la tactique, et cet écart dans la pratique du combat armé a été comblé par des phénomènes réels d'une grande ampleur. Ces phénomènes ont nécessité une nouvelle compréhension qui n'a émergé qu'après la guerre mondiale sous la rubrique de l'art opératif comme art des opérations. Par conséquent, l'art opératif en est venu à occuper une place indépendante dans la division désormais tripartite de l'art militaire entre la stratégie comme art de la guerre, art opératif comme art des opérations et tactique comme art du combat.

Cependant, après être récemment devenu une discipline indépendante, l'art opératif se trouve aujourd'hui confronté à la tâche de revoir en profondeur tout ce qui est enseigné sur la conduite des opérations. C'est tout à fait typique dans l'histoire de l'art militaire : quelque chose de nouveau se révèle soudain avoir vieilli. Notre pensée opérative ne peut pas se concentrer sur l'expérience de la guerre mondiale. Ce système épuisant de batailles d'usure, qui ne résout pas le problème de la rupture opérative d'un front, et dont le très lent développement du rythme de l'offensive a nécessité quatre mois en 1918 pour que les Alliés repoussent les Allemands de seulement 100 kilomètres, ne peut pas être le seul point de départ pour développer notre théorie sur la conduite des opérations.

Compte tenu du caractère de classe révolutionnaire de notre future guerre en tant qu'affrontement décisif entre deux mondes incompatibles, nous devons aller plus loin et exiger davantage de notre théorie militaire. L'ère émergent des révolutions prolétariennes,

ainsi que de la construction du socialisme et des guerres de classe révolutionnaires, annoncent sans aucun doute l'avènement d'une nouvelle ère dans l'art militaire. Comme le disait Engels, « la libération effective du prolétariat, l'élimination complète de toutes les distinctions de classe et la pleine propriété des moyens de production présupposent la création d'un nouveau moyen de faire la guerre ». Notre doctrine opérative est confrontée à de grands défis qui n'ont jamais été et n'auraient jamais pu être résolus par la guerre impérialiste. Il s'agit notamment de : percer un front, mener une offensive en profondeur pour percer et briser un front à forte puissance de feu sur toute sa profondeur opérative, et enfin, infliger des coups mortels et écrasants visant à la destruction complète de l'ennemi. Dans ces conditions, la mission fondamentale de notre art opératif est la justification et l'élaboration de la théorie d'une opération d'anéantissement en profondeur.

2. L'évolution de l'art opératif avant la guerre mondiale

L'élaboration d'une théorie de l'art opératif est très compliquée en raison des différents chemins qu'il faut parcourir. Schlichting écrivait qu'« une nouvelle méthode stratégique n'a jamais surgi comme Minerve de la tête de Jupiter parce qu'elle découle des particularités d'une époque et des moyens de combat correspondants ». Toutes les particularités du présent, dans leurs dimensions socio-politiques, économiques, militaires et industrielles, fournissent matière à une définition des opérations de la guerre future. Mais ces particularités ne peuvent être interprétées comme quelque chose de permanent. Leurs tendances évolutives sont essentielles pour déterminer la nature du conflit armé, et elles ne peuvent être retracées et perçues que dans le contexte dynamique du processus historique.

Pour comprendre la spécificité de l'opération contemporaine, il faut établir les présupposés et les conditions qui ont provoqué sa naissance et déterminé son évolution dans le temps. Cette approche historique révèle également les conditions préalables qui déterminent l'évolution ultérieure des formes opératives pendant les conflits armés. Dans le contexte historique, le phénomène précédemment connu sous le nom d'opération révèle avec éclat les traits caractéristiques qui ont défini l'évolution de sa nature.

La conduite de la guerre à l'époque de Napoléon se composait schématiquement de deux étapes fondamentales qui étaient loin d'être égales en ampleur et en durée. Ces étapes comprenaient une longue marche le long d'une ligne d'opération étendue et une courte bataille dans un endroit à la fin de la marche. Clausewitz a décrit la situation comme suit : « Aux yeux de la stratégie, le champ de bataille n'est qu'un seul point, tout comme la durée de la bataille n'est qu'un seul instant ». En effet, comparée aux longues lignes d'opération, la bataille à l'époque napoléonienne n'était qu'un seul point dans l'espace et un seul instant dans le temps.

Cette époque de l'art militaire mérite d'être appelée l'époque de la stratégie du point unique, car la tâche principale d'un commandant était de concentrer toutes ses forces au bon moment et au bon endroit pour les engager dans une bataille qui équivalait à un phénomène tactique en un seul acte.

De plus, ce projet d'art militaire à l'époque napoléonienne reflète ses propres conditions matérielles. A l'époque, la puissance de feu était inefficace et insuffisante, son poids proportionnel était donc faible. Le facteur clé pour produire un effet déterminant sur l'ennemi était l'action de choc directe d'une force vivante. Avant d'atteindre le champ de bataille, l'exécution nécessitait le déploiement de toute la masse dans des colonnes de choc profondes. Celles-ci avaient évolué à partir de l'époque où la Révolution française avait donné naissance à un nouveau type de soldat, brûlant d'enthousiasme pour le combat. Il était bien entendu qu'une telle concentration de forces ne pouvait être obtenue qu'en lançant une frappe de choc massive le long des lignes intérieures. Ce coup fit voler en éclat les formations de combat linéaires de l'époque de Frédéric le Grand.

La concentration de masse avant la bataille découlait également des moyens matériels disponibles pour la guerre. Une caractéristique importante des conditions de combat à l'époque napoléonienne était le fait que la portée de la vision humaine (normalement 3 à 4 kilomètres) dépassait de loin la portée des armes d'épaule (environ 200 mètres) et de l'artillerie (environ 1200 mètres). Dans ces circonstances, les adversaires pouvaient s'approcher du champ de bataille à portée de vue les uns des autres, mais rester incapables d'utiliser leur puissance de feu. Ce fait explique pourquoi l'époque napoléonienne n'a pas vu l'avènement de l'engagement découlant du contact lors de la marche d'approche. Un engagement suppose que les adversaires puissent se faire feu dès qu'ils s'aperçoivent de l'approche. En effet, la gamme limitée d'armes à l'époque napoléonienne expliquait la pause entre la marche d'approche vers le champ de bataille et la bataille elle-même. C'est cette pause qui a permis un déploiement préliminaire en formation de combat lors de l'entrée sur le champ de bataille et avant le déroulement effectif de la bataille.

A son tour, cette circonstance a déterminé la caractéristique la plus essentielle de l'art militaire napoléonien. C'est en effet que la bataille constituait l'étape finale, le couronnement d'une longue ligne d'opération. La bataille ne se déroulait pas sur la ligne d'opération ni n'était déterminée par elle. Au lieu de cela, la bataille constituait un épisode tactique distinct. Le meilleur témoignage de ce fait est la campagne d'Italie qui s'est terminée par la bataille de Marengo et la campagne de 1812 avec sa bataille suprême à Borodino. Ainsi, la bataille à l'époque napoléonienne était une action tactique en un seul acte. Elle n'avait aucune dimension spatiale car son échelle se situait au niveau d'un point, et elle n'avait aucune dimension temporelle car il s'agissait simplement d'un instant dans le temps.

De plus, elle n'avait aucune profondeur parce qu'elle se déroulait dans un lieu et, finalement, elle se jouait comme un épisode tactique autonome qui n'avait aucun rapport organique avec la marche d'approche dans son ensemble. Dans ces conditions, l'opération telle qu'on l'entend actuellement reste inconnue dans l'art militaire napoléonien. En effet, à cette époque, les caractéristiques fondamentales de l'opération étaient sans doute absentes. Le combat restait le domaine de compétence de la tactique uniquement, puisque la tactique constituait un art de la bataille.

Cependant, chaque période historique est riche d'une nouvelle période et présente de nouvelles formes encore à l'état rudimentaire. Ainsi, même à l'époque de Napoléon, on peut déceler les premiers signes de nouvelles formes de combat armé qui dépassent les limites d'une seule bataille. Ces formes étaient évidentes à Ulm, Ratisbonne, Leipzig et dans les événements de 1814. Analysant les événements de 1812, Clausewitz écrivait : « Le temps est révolu où, sur le champ de bataille, on pouvait voir une action individuelle au cours de laquelle la victoire était obtenue par une victoire décisive, en un seul coup ».

De tels phénomènes n'étaient pourtant pas caractéristiques de l'époque de Napoléon. La caractéristique la plus typique était la longue ligne d'opération couronnée par une pointe qui constituait un épisode tactique indépendant. Dans cette situation, la tâche principale de la stratégie était de concentrer simultanément toutes les forces sur le même champ de bataille, puis de céder la place à la tactique lorsque la bataille était engagée. Clausewitz a décrit la situation dans les termes suivants : « Dès que l'ennemi s'approche suffisamment pour offrir une bataille générale décisive, le temps de la stratégie est terminé et il peut se reposer ». Ce point de vue resta longtemps influent, et joua un rôle très conservateur même dans des conditions complètement changées, lorsqu'il contredit en principe le phénomène de l'opération qui naquit peu après.

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, toutes les conditions qui définissaient l'art militaire napoléonien subirent des changements fondamentaux. Ces conditions, qui comprenaient l'épanouissement du capitalisme industriel, l'introduction du service militaire universel sur la base du système bourgeois des nouveaux rapports de production de la société

et le progrès technologique basé sur une industrie avancée, ont créé de nouvelles conditions préalables au développement des systèmes militaires.

L'introduction d'armes à canon rayé et à tir rapide a joué un rôle énorme. Armé de fusils Dreyse, un bataillon prussien de l'époque de Moltke pouvait tirer 4000 coups par minute. Certes, la portée restait limitée (300-400 mètres), mais elle monte rapidement jusqu'à 1000 et 1300 mètres (le chassepot français). Pendant ce temps, l'introduction des canons de campagne rayés Krupp augmenta bientôt la portée de l'artillerie à 3,5 kilomètres. Dans ces conditions, le poids proportionnel de la puissance de feu au combat augmenta à tel point qu'il devint le principal facteur d'impact sur l'ennemi, et ainsi jeta les bases de l'époque de la destruction par le feu.

Mais les tactiques basées sur la puissance de feu étaient profondément en conflit avec les colonnes profondes de Napoléon, qui ne permettaient pas d'utiliser une puissance de feu maximale et qui offraient en même temps des cibles splendides. Si la puissance de feu était devenue le facteur le plus essentiel dans la bataille, alors les exigences de la puissance de feu nécessitaient le déploiement du plus grand nombre d'éléments de puissance de feu latéralement le long d'une seule ligne, afin que tous puissent être engagés. Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, les tactiques ont évolué pour redéployer la colonne profonde sur un front de puissance de feu plus large, produisant progressivement une ligne d'escarmouche étendue. La concentration des masses de troupes avant la bataille dans des colonnes de choc profondes et fermées a cédé la place à de vastes déploiement linéaires dotés d'une base qualitativement nouvelle pour une puissance de feu accrue. Schlieffen écrivait : *« S'ils ne veulent pas consciemment limiter le nombre de combattants, ils doivent alors inévitablement penser à un ordre dispersé et étendre le front ».*

Pourtant, pendant un certain temps, la tactique conservatrice a mis l'accent sur la forte concentration des masses dans des secteurs étroits. Cependant, écrivait Engels, « le soldat s'est avéré plus intelligent que le général et, par bon sens, en est arrivé à former une ligne de tir étendue ». Les implications tactiques de cette circonstance ont immédiatement influencé la nature du combat armé dans son ensemble en favorisant l'impulsion vers des formations de combat étendues latéralement. Moltke enseignait que :

« On perd plus en profondeur qu'en étendant le front car deux divisions s'éloignant de 7 à 10 kilomètres l'une de l'autre peuvent mieux et plus facilement s'entraider que si une division suivait l'autre ».

Un autre facteur très significatif du XIX^e siècle a conduit à des actions qui ont ensuite été plus largement diffusées. Ce facteur était le chemin de fer, qui accélérât la concentration d'une armée sur un théâtre d'actions militaires. Dans le même temps, la configuration du réseau ferroviaire facilitait le rassemblement de l'armée à grande échelle depuis divers points. Le même nombre de soldats (300.000) que Napoléon avait si facilement dirigés et déployés en un seul ensemble concentré fut déployé par Moltke en 1866 contre l'Autriche en trois armées distinctes le long d'un front de 400 kilomètres. Les dispositions de Moltke devaient tenir compte de la configuration du réseau ferroviaire et du tracé de la frontière tchèque. En revanche, le déploiement initial de l'armée prussienne par Moltke en 1870 contre la France occupait un front d'environ 100 kilomètres qui, après un mouvement vers l'avant, s'étendit progressivement jusqu'à 150 kilomètres. Cette extension latérale du front paraissait incroyable à l'époque, et Moltke fut largement critiqué pour cela par ses rivaux. La théorie conservatrice a élevé les fondements de l'art militaire de Napoléon au rang de principes éternels, sans tenir compte des conditions et des exigences d'une nouvelle époque. Pendant ce temps, les adversaires de Moltke, dont l'Autrichien Benedek et les maréchaux français Bazaine et MacMahon, visaient toujours à concentrer leurs armées dans des espaces restreints, affrontant à chaque fois un front prussien plus étendu et d'une puissance de feu plus intense.

Durant les guerres de la seconde moitié du XIX^e siècle, deux époques de l'art militaire et deux écoles de pensée militaire s'affrontent. Et naturellement, l'avantage revenait à celui

qui percevait les conditions de son époque. Ce fait n'avait d'importance que parce que les guerres menées par la Prusse au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle étaient historiquement progressistes et parce que la guerre franco-prussienne de 1870-1871 faisait partie de la politique progressiste bourgeoise de libération et d'unification de l'Allemagne. La défaite et le renversement de Napoléon III accélérèrent cette libération.

A partir de cette époque, l'art militaire s'orienta vers le déploiement latéral des forces le long d'une seule ligne, et les armées commencèrent à entrer sur un théâtre d'actions militaires le long d'un front linéaire étendu. Ce fut le début d'une nouvelle ère dans l'évolution de l'art militaire : l'ère de la stratégie linéaire. Ce n'est pas la force numérique des forces armées qui a conduit directement aux déploiements latéraux, puisque l'armée prussienne de 1866-1870 n'était pas numériquement plus nombreuse que celle de Napoléon. L'impulsion est venue de nouveaux facteurs matériels : les moyens de combat et les chemins de fer. Les nouveaux moyens de puissance de feu ont constitué le facteur clé qui a initié les déploiements latéraux le long d'une ligne, avec la stratégie linéaire correspondante. Cette évolution constitue l'affirmation la plus forte de l'idée d'Engels selon laquelle « rien ne dépend plus du développement économique que l'armée et la marine » et que « l'armement, la composition, l'organisation, la tactique et la stratégie dépendent avant tout du niveau de production atteint à un moment donné et du développement des moyens de communication ».

Avec l'avènement de l'époque de la stratégie linéaire, une série de nouveaux phénomènes sont entrés dans le déroulement des événements militaires sur un théâtre de guerre, et ces phénomènes ont à la fois dépassé les limites du champ de bataille unique et ont dépassé le cadre de la stratégie linéaire. Une fois que les armées ont commencé à entrer en combat sur une large ligne, les efforts de combat ont été répartis sur un front et la bataille n'a plus été liée à un seul point, mais à différents points dispersés le long du front. La principale caractéristique des conflits armés de la seconde moitié du XIX^e siècle était le fait que le point unique de l'ère napoléonienne se décomposait en une série de points dispersés dans l'espace.

Pourtant, ce n'était pas un front continu. C'était un front brisé avec plusieurs points de bataille distincts où s'appliquait des efforts de combat. La guerre austro-prussienne de 1866 commença par trois batailles distinctes (Gitschin, Trautenau et Nachod) réparties sur un front de 100 kilomètres. La guerre de 1870 commença par deux batailles majeures (Spicheren et Worth) se déroulant simultanément à 60 kilomètres l'une de l'autre. Le stratège Moltke a été confronté au nouveau problème de la combinaison et de la direction d'efforts de combat tactiquement et spatialement indépendants pour atteindre l'objectif général de la défaite de l'ennemi.

Ce fut le premier signe caractéristique du phénomène connu selon la terminologie courant comme une opération. Et Moltke ne parvenait pas à faire face à ce phénomène. Comme l'a observé Schlichting, « le plus grand stratège ne comprenait pas suffisamment comment combiner les actions d'armées séparées au sein d'un même théâtre de guerre ».

Outre l'extension latérale d'un front, la seconde moitié du XIX^e siècle fut témoin d'autres nouveaux phénomènes de combat. Parallèlement à l'augmentation de la largeur frontale, sont apparus les premiers signes notables d'une augmentation de la profondeur. C'étaient là des changements que l'ère napoléonienne n'avait pas connus, car à cette époque les combats se déroulaient littéralement en un seul endroit et ne duraient que quelques heures. Il y avait certains présupposés objectifs à l'apparition d'actions de combat dans une seconde dimension, c'est-à-dire en profondeur. Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, la portée croissante des armes équivalait bientôt à la portée de la vision humaine. Il devenait possible de détruire l'ennemi par le feu dès qu'il devenait visible. La portée de vision dans des conditions de terrain normales est généralement de 3 à 4 kilomètres, soit la même portée que celle des nouveaux canons de campagne rayés (3,5 kilomètres). Les premiers coups de feu provenant des avant-gardes en vue les unes des autres furent immédiatement suivis d'autres. Comme l'écrit Schlieffen : « Dès qu'une balle quittait le canon, elle était immédiatement suivie

par une autre ». Le combat par le feu démarrait dès la marche et attirait inévitablement les éléments de l'arrière des colonnes en progression. Dès les premiers coups de feu, l'avant-garde s'élançait en avant, et personne ne se souciait d'une pause entre la marche d'approche et le combat.

Cette situation créait des conditions absolument nouvelles pour le déroulement de la bataille. La concentration préalable avant la bataille, comme au temps de Napoléon, devenait impossible. Le combat se déroulait désormais dès la marche, et ce fait expliquait l'apparition de l'engagement de réunion. Ce phénomène, au sens moderne du terme, est devenu possible au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle lorsque la portée accrue des armes a égalé la portée de vision.

Cependant, ce fait ne fut pas reconnu pendant longtemps ; en 1866, les généraux prussiens conservateurs ont laissé leur artillerie avec les bagages à l'arrière des colonnes de marche, avec l'intention de se déployer à l'avance pour la bataille conformément à l'héritage napoléonien. Mais le cours réel des événements, conditionné par les nouveaux armements, s'avéra plus fort que la tradition, et l'initiative d'ouvrir la bataille est passée des généraux aux éléments en tête de la marche. Outre le déroulement de la bataille dès la marche, le combat n'est plus localisé, mais plus largement distribué, acquérant ainsi les premiers signes subtils de profondeur. Il y avait encore un autre fait important : cette profondeur tactique dépassait immédiatement les limites de la bataille pour afficher les caractéristiques de la profondeur opérative.

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, la brève bataille d'action de choc s'est transformée en une bataille continue de puissance de feu qui a acquis une dimension prolongée au fil du temps. Les batailles à l'époque de Moltke duraient de 10 à 12 heures. En même temps, elles ne parvinrent pas à donner le résultat décisif typique de l'époque de Napoléon. La puissance de feu semble incapable de résoudre le problème en un seul acte dans un seul secteur. A la fin d'une bataille, l'ennemi n'était pas complètement détruit ; il se retire progressivement, réorganise ses formations dans un nouveau secteur et se prépare à nouveau à livrer bataille. Ainsi, la chaîne des efforts de combat s'est répartie en profondeur.

Durant la guerre de 1870, trois grandes batailles réussies eurent lieu dans les environs de Metz (Colombey-Nouilly, Mars-la-Tour et Gravelotte-Saint-Privat). L'ensemble des événements n'a duré que six jours, pendant lesquels la deuxième armée prussienne a achevé son approche par son aile gauche, parcourant une distance de 90 kilomètres. Cet intéressant ensemble de batailles, réparties en profondeur, possédait toutes les caractéristiques d'une opération moderne. Il s'agissait d'efforts de combat séparés que Moltke combinait dans l'espace et dans le temps pour atteindre un objectif général global. Telle était aussi la nature de la marche-manœuvre de Sedan, qui dura dix jours et qui nécessita de parcourir 150 kilomètres dans les profondeurs. Ainsi, au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, la profondeur devient un nouveau phénomène de combat, même si elle reste rudimentaire.

La guerre de 1870 (avant la chute du Second Empire français) ne comptait que quatre éléments majeurs en profondeur qui constituaient des batailles principales distinctes (Spicheren-Worth, Metz, Sedan et Paris). Il s'agissait d'une chaîne d'efforts de combat séparés et mutuellement indépendants. Pour la plupart, elles culminèrent en une seule bataille principale, dont l'ampleur n'était pas sans rappeler les grandes batailles de l'époque napoléonienne. L'objectif principal de la stratégie restait toujours la concentration simultanée de toutes les forces disponibles en un seul endroit. Mais la différence réside essentiellement dans le fait que la concentration procédait à partir de déploiements généraux selon des axes variés qui conduisaient à un développement concentré de l'ennemi.

La caractéristique de l'époque de la stratégie linéaire était la manœuvre concentrique le long de lignes convergentes extérieures, un développement qui a donné naissance à la notion de « Cannes » à l'échelle opérative. Mais cette manœuvre provenant de différentes directions a néanmoins conduit à une seule bataille principale. Cependant, la bataille décisive

de l'époque de Moltke était fondamentalement différente de celle du siècle précédent. Elle ne se déroule plus comme un épisode tactique distinct, indépendant de la longue ligne d'opération. Dès que la bataille commençait à partir de la marche, sans intervalle entre les deux, la bataille commençait à découler organiquement de la manœuvre de marche, la bataille déterminant l'organisation de son mouvement. La marche s'est transformée en combat, et la manœuvre de marche s'est naturellement transformée en bataille. Le plan de cette dernière a été déterminé par la disposition du premier.

En 1866, les mêmes corps prussiens, initialement déployés sur un front de 400 kilomètres, accomplirent leur encerclement à Königgratz en se rapprochant à 4-5 kilomètres les uns des autres. Dans ces conditions, le plan de déploiement prévoyait le schéma des actions à venir. Et comme la possibilité de modifier le regroupement initial des forces était limitée, la ligne des corps déployés ne pouvait pas être fondamentalement modifiée au cours de l'offensive.

Napoléon pouvait organiser sa marche indépendamment de la bataille future, puisqu'il avait la possibilité d'adopter la formation de combat appropriée avant d'entrer dans la bataille. En revanche, Moltke devait baser son déploiement et ses manœuvres de marche selon le plan pour vaincre l'ennemi. A son époque, l'organisation des actions de combat exigeait d'anticiper la bataille principale, et cette caractéristique s'est retrouvée dans les opérations modernes. En effet, Moltke devait façonner une perspective qui s'étendait du déploiement jusqu'à la bataille majeure incluse.

Quant à l'art du commandement à l'époque de Moltke, il n'y avait pas de frontière entre la marche et le combat, entre la marche-manœuvre et la bataille principale, entre la stratégie en tant que direction des actions sur le théâtre militaire et la tactique en tant que conduite de la bataille. Le commandement des armées sur un théâtre d'actions militaires avaient pour objectif principal la bataille, c'est-à-dire une sphère de compétence qui s'inscrit dans l'art opératif contemporain. En outre, un trait distinctif spécifique de la stratégie de l'époque napoléonienne, la pause avant le déroulement de la bataille, a disparu, étant devenu anormal dans les nouvelles conditions de commandement des armées. Ce fait est longtemps resté vague. Les fondements de l'art militaire napoléonien perdurèrent, élevés au rang de principes éternels. A la veille de la bataille de Sedan, Moltke perdit le contrôle de ses armées, et c'est grâce à l'initiative de ses commandants subordonnés que la marche se termina par une bataille décisive.

Gênés par une théorie militaire conservatrice, les nouveaux phénomènes et les nouvelles conditions de la seconde moitié du XIX^e siècle ont mis un certain temps à pénétrer dans le domaine de la théorie. Dès le début du XX^e siècle, le stratège russe Leer élaborait son système dogmatique de stratégie sur la base de l'art militaire napoléonien. Entre-temps, déjà au cours des guerres de 1866 et 1870, les actions de combat avaient révélé leur nouveau caractère : elles étaient dispersées latéralement le long d'un front, elles étaient réparties en profondeur et elles découlaient organiquement du déploiement dans son ensemble. Autrement dit, elles avaient acquis les caractéristiques les plus essentielles qui définissent une opération. Les guerres de la seconde moitié du XIX^e siècle ont été le point de départ historique à partir duquel l'opération est née et sur lequel va se baser son évolution.

3. L'évolution de l'art opératif pendant la guerre mondiale

L'époque de l'impérialisme offrait de vastes opportunités pour le développement des principales caractéristiques d'une opération : la dispersion latérale et la répartition en profondeur. L'économie impérialiste, avec sa lutte pour les marchés, les ressources et les investissements de capitaux, a fait de la guerre pour le partage du monde un résultat inévitable de la politique des classes dirigeantes et a donné lieu à une croissance colossale des

armements et de la taille des armées. L'expansion de l'ensemble du système militaire a conditionné l'évolution ultérieure de l'art de la guerre au tournant du XX^e siècle et a également déterminé de nouvelles exigences pour la guerre.

Sur la base de l'expérience de la guerre de 1870, la doctrine militaire prussienne concluait qu'une puissance de feu accrue empêchait une attaque frontale. Après avoir passé en revue 1870, Schlichting écrivait que « les tentatives visant à réaliser des percées purement tactiques seraient pratiquement impossibles à l'avenir ». Ces conclusions étaient basées sur les résultats de la bataille de Gravelotte-Saint-Privat, premier exemple d'attaque contre un front fortifié et intensif en puissance de feu. L'attaque avait pris un caractère sauvage et incontrôlé. Il était déjà clair que les moyens de puissance de feu destructeurs étaient incomparablement plus puissants en défense qu'en attaque. Les assaillants subirent d'énormes pertes et leurs attaques échouèrent. Pendant ce temps, la défense s'était effondrée après l'apparition fortuite d'un petit groupe d'assaillants sur son flanc, phénomène qui a immédiatement donné lieu à un rejet de l'attaque frontale. Cela fut reconnu comme impossible parce que jugé inutile.

Il y avait encore beaucoup d'espace de manœuvre libre et n'importe quelle position pouvait être enveloppée. Mais ce fait n'était pas bien compris à l'époque de Moltke. Schlieffen écrivait : « Ce n'est que tard dans la nuit qu'une division était dirigée plus par hasard que par calcul vers le flanc et l'arrière de l'ennemi, apprenant ainsi inconsciemment aux commandants comment capturer des positions fortes comme cela se faisait depuis l'époque de Léonidas ».

Toute l'évolution de l'art militaire après la guerre de 1870 pouvait être caractérisée comme le transfert de la décision de combat du front vers le flanc. Cette compréhension est devenue la base de l'enseignement de Schlieffen. Ainsi, la stratégie linéaire s'efforçait encore davantage d'élargir le front latéralement. Schlieffen écrivait : « C'est le front étendu qui décide de tout, facilitant le développement et présupposant naturellement une armée forte et nombreuse. La bataille moderne se résume à la question de la lutte pour les flancs. Le vainqueur sera celui qui déploiera ses réserves non pas derrière le centre, mais sur le flanc extrême ». C'est ainsi qu'évolua l'art militaire au tournant du XX^e siècle. A son tour, la volonté d'étendre les flancs et d'étendre le front nécessitait une augmentation de la taille des armées. Leur croissance était bien assurée à l'époque de l'impérialisme. En 1914, les Allemands maintenaient une armée de deux millions de personnes, un nombre quatre fois supérieur à celui de 1870. L'essence de la concurrence entre les systèmes militaires impérialistes avant la guerre de 1914 résidait dans la plus grande extension possible des flancs afin d'obtenir une position enveloppante.

C'était un âge d'or pour la stratégie linéaire, et cette stratégie allait conduire au front linéaire continu. Par ailleurs, l'évolution technologique des moyens de combat se poursuivait.

Au cours de la période de 1870-1914, la gamme d'armes n'a pas connu de progrès appréciables. La portée de l'armement de l'infanterie est passée de 1200 à 2000-2500 mètres, ce qui signifie qu'elle est restée pratiquement au même niveau. La portée de l'artillerie légère de campagne est passée de 3,5 à 5 ou 6 kilomètres, ce qui ne représente également que peu de changements pratiques. Bien que la portée de l'artillerie lourde ait augmenté jusqu'à 11 kilomètres, son petit nombre n'a eu que peu d'influence sur l'augmentation de la portée de combat.

Au tournant du XX^e siècle, l'évolution de l'armement reposait principalement sur l'augmentation des cadences de tir. D'énormes résultats ont été obtenus dans ce domaine. L'augmentation des cadences de tir par minute était comme suit :

	1870	1914	Remarques
Fusil	5	12/10	Le numérateur est la cadence de tir en théorie. Dénominateur est le taux de le feu en pratique.
Mitraillette	0	500/250	
Canon de campagne	2	20/12	

L'ensemble du front linéaire est devenu un mécanisme permettant de fournir une puissance de feu continue et très efficace. Cette évolution représentait le début de l'ère de la destruction par la puissance de feu, processus enclenché au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle avec l'invention des armes à canon rayé. Il était évident que des événements d'une grande ampleur et d'une grande pression allaient se produire. Ces événements modifieraient radicalement toutes les conditions du combat armé et entraieraient en conflit avec une théorie militaire conservatrice si profondément enracinée depuis l'époque napoléonienne. Engels écrivait : « La transformation complète de l'ensemble du système militaire provoquée par la conscription de toute personne apte au service militaire et l'introduction d'armes d'une puissance de feu sans précédent ont mis fin de manière décisive à la période de la guerre napoléonienne, rendant impossible toute autre guerre sauf une guerre mondiale d'une cruauté sans précédent ».

Cette affirmation fut immédiatement prouvée par les événements de l'ère impérialiste, qui ont mis à l'épreuve l'ampleur accrue du combat armé. Pendant la guerre russo-japonaise, la bataille de Moukden s'est déroulée sur un front de 150 kilomètres et a duré trois semaines. Les principales caractéristiques d'une opération, à savoir la répartition des efforts de combat dans l'espace et dans le temps, s'étaient considérablement développées au sens quantitatif. En 1914, les armées allemandes se sont déployées contre la France sur un front de 340 kilomètres. Telle était la largeur linéaire des corps déployés transférés pour l'attaque et qui ont combattu sur un front de 250 kilomètres lors de la bataille de la Marne. Et le caractère du front était fondamentalement différent de la chaîne interrompue de points séparés et dispersés dans l'espace, typique de l'époque de Moltke. En 1914, le front continu se réduisait à une seule ligne de points.

L'extension d'une opération latéralement le long d'un front était terminée. A l'époque de Moltke, le point unique de l'époque de Napoléon s'était transformé en un certain nombre de points séparés, et au XX^e siècle, les points séparés sont devenus une ligne continue. La principale question était désormais de savoir jusqu'où la ligne pourrait s'étendre.

En outre, la manœuvre concentrique le long de divers axes distincts, fondée sur la liberté de manœuvre dans l'espace, n'était pas adaptée au front inflexible du XX^e siècle. Les actions de ce front occupaient tout l'espace disponible dans sa zone d'opérations. La manœuvre concentrique fut remplacée par la rotation de l'ensemble du front le long des lignes extérieures, un développement devenu caractéristique de cette époque. Les manœuvres

concentriques selon des axes séparés ne pouvaient désormais être accomplies que sur des théâtres de guerre isolés, laissant suffisamment d'espace pour la liberté de manœuvre. Une telle manœuvre fut appliquée en Prusse orientale au cours de la première période de guerre en 1914.

Le front continu dans l'espace a fait évoluer davantage le deuxième aspect d'une opération, sa répartition en profondeur. Cette évolution n'implique pas une extension des lignes d'opération. En 1914, lors de l'offensive de la Marne, les lignes d'opération s'étendaient sur 400 kilomètres. Les marches des siècles précédents avaient parcouru des distances similaires. Ce qui était qualitativement différent de 1914, c'était le fait que la totalité de ces 400 kilomètres de profondeur était remplie d'une seule chaîne d'efforts de combat liés par l'intention générale du plan d'opération. Ces efforts représentaient les phases d'une opération unique ou d'une série d'opérations réussies liées, dont chacune découlait de la précédente et conduisait à la suivante. Ainsi, lors de la guerre de 1914, la profondeur opérative a acquis qualitativement le caractère nouveau d'une chaîne unique d'événements de combat interdépendants. Cependant, cette chaîne en profondeur n'était pas encore continue. Les batailles n'eurent pas lieu dans toute la profondeur, mais se déroulèrent dans des secteurs séparés.

Par exemple, les actions de combat n'occupaient que 23 % du temps nécessaire à la marche-manœuvre de la Marne. Cet indice était encore plus bas sur le théâtre de guerre oriental. Là-bas, les batailles en août 1914 ont représenté en moyenne 20,7 % de toute la période, tandis qu'en septembre, le même chiffre était de 5,5 %. L'intensité du combat opératif en profondeur reste donc limitée à une série discontinue de batailles. Ce qui était qualitativement nouveau, c'était le fait que cette série discontinue constituait une chaîne d'opérations unique.

C'est ainsi qu'au début du XX^e siècle, une opération prenait la forme d'une chaîne d'efforts de combat le long d'un front continu, liés en profondeur et unis par l'intention générale de vaincre ou de résister à l'ennemi.

Le défi de l'art opératif en tant qu'art de la conduite des opérations était de savoir comment relier des efforts de combat séparés et tactiquement indépendants dans l'espace le long d'un front et dans le temps, c'est-à-dire dans les profondeurs, afin d'atteindre l'objectif général. En d'autres termes, le défi était de faire de la chaîne des efforts de combat un système hautement efficace, coordonné de manière ciblée et séquentielle le long du front et dans les profondeurs pour provoquer la défaite de l'ennemi. Pour l'art opératif, la solution à ce problème impliquait de s'attaquer au problème nouveau et complexe du contrôle des armées déployées le long d'une seule ligne sur un front continu.

Il y avait des présages antérieurs selon lesquels les conditions d'une guerre impérialiste, dans laquelle deux coalitions belligérantes poursuivaient des objectifs tout aussi agressifs, produiraient un conflit cruel et épuisant. Et si les parties luttaient pour la parité économique, la lutte prendrait la forme d'une guerre d'usure. Un grand nombre de conditions objectives, notamment les armées de masse, une puissance de feu colossale, des objectifs de guerre impérialistes étrangers et hostiles aux masses combattantes, laissaient présager de telles perspectives.

Dès 1887, Engels écrivait ce qui suit à propos d'une guerre future :

« Ce serait une guerre mondiale d'une ampleur et d'une intensité sans précédent. Huit à dix millions de soldats s'entre-égorgeront et, ce faisant, raseront l'Europe entière comme jamais un essaim de sauterelles ne l'a fait. Les dévastations de la guerre de Trente Ans, concentrées en trois ou quatre ans, et répandues sur l'ensemble du continent ; famine, épidémies, abrutissement généralisé des armées comme des masses populaires pour cause de misère aiguë ; chaos irrémédiable de notre mécanisme artificiel dans le commerce, l'industrie et le crédit, aboutissant à la banqueroute générale ; effondrement des vieux États et de leur sagesse étatique traditionnelle, de sorte que les couronnes rouleront par dizaines sur le pavé, et il ne se trouvera

personne pour les ramasser ; impossibilité absolue de prévoir comment tout cela finira et qui sortira vainqueur de ce combat ; un seul résultat absolument certain : l'épuisement général et la mise en place des conditions de la victoire finale de la classe ouvrière ».

Ces paroles brillantes d'Engels prédisaient la nature de la lutte armée impérialiste dans trente ans.

La solution à la conduite des opérations ne pouvait pas être obtenue dans le cadre d'une guerre impérialiste. En effet, à l'époque de l'impérialisme, l'art opératif était pratiqué par des représentants de l'ancienne classe mourante, qui ne parvenaient pas à comprendre les nouvelles exigences de l'époque et qui adhéraient à la place à une théorie militaire conservatrice profondément enracinée dans l'époque napoléonienne. Le déroulement réel du conflit armé a rapidement révélé clairement toutes les contradictions, en révélant une incapacité générale à atteindre ne serait-ce que les résultats opératifs objectivement possibles. Aucun des nouveaux facteurs d'évolution de la nature des opérations ne fut pris en compte. Pour élaborer un système d'art opératif contemporain, il est d'une importance vitale que ces facteurs soient pleinement divulgués.

A l'époque de Moltke, alors que les armées ne constituaient pas encore un front continu, une liberté de manœuvre suffisante permettait leur déplacement sur la gauche ou la droite, leur déploiement sur un axe unique ou plongeant, voire leur inversion complète de direction. Dans ces conditions, le stratège Moltke disposait d'un vaste champ d'intervention opératif, qui exigeait un contrôle opératif actif au cours même du déroulement des événements. Dans une situation où les armées déployées formaient une seule ligne et occupaient toute l'étendue de leurs déploiements, les manœuvres dans un secteur de front pour changer de direction devenaient qualitativement différentes. Il fallait un très haut art de direction des troupes pour tirer profit de chaque situation concrète pour vaincre l'ennemi. Cette direction procédait d'un contrôle ferme des armées, en en maintenant certaines en place et en en faisant avancer d'autres dans le but de faire pivoter ces dernières vers le flanc et l'arrière. Ainsi Schlieffen disait que les armées modernes devaient être contrôlées comme des bataillons.

L'époque de la stratégie linéaire et du front continu n'empêchait pas la manœuvre opérative. Les lignes brisées apparues au cours des actions de combat offraient suffisamment de possibilités de manœuvre. Mais l'art opératif du commandement n'a pas réussi à répondre aux nouvelles exigences. Alimenté par les enseignements de l'école napoléonienne, mais désormais dans une ère de déploiement sur un front continu, cet art partait du principe que la conduite de la bataille principale était au-delà de sa compétence et qu'elle pouvait s'arrêter dès le début de la bataille principale. Cette approche de l'art opératif limitait sa sphère au regroupement préalable des forces et à leur affectation d'axes de progression définis.

Cette approche passait à côté de certains indices de l'évolution des opérations qui montrait dès 1870 que la manœuvre de marche s'exécutait désormais de manière organique vers la bataille principale et que dans les conditions d'un front continu, chaque bataille principale contenait les conditions préalables de l'opération suivante. Cette incompréhension explique pourquoi, dans les nouvelles conditions, il n'était pas clair que l'art opératif exigeait un contrôle actif et continu tout au long de l'opération dans son entièreté, y compris jusqu'à la bataille principale. En outre, cette incapacité à percevoir ces nouveaux phénomènes provenait du conservatisme profondément enraciné de la théorie militaire, qui s'est bloquée sur la question vitale du contrôle au début du XIX^e siècle.

En 1914, la conduite des opérations se réduit à définir et à diriger les forces. Dès le début, les armées reçurent leurs points de référence et se précipitèrent vers eux selon des axes précis. C'est ce que Bernhardt voulait dire avant la guerre, lorsqu'il comparait les armées modernes aux flèches tirées par un arc. Mais les flèches en vol échappent à tout contrôle, et c'est ce qui est arrivé aux armées allemandes en 1914. Les formations militaires portaient dans des directions précises, visant des points de référence éloignés sans se soucier des

situations possibles qui pouvaient survenir pendant l'offensive et qui pouvait nécessiter une décision complètement différente.

Faute de répondre aux nouvelles conditions de conduite des opérations, l'art opératif pendant la guerre mondiale a donné naissance à une stratégie de visée à distance. Son trait le plus caractéristique était la négligence totale des informations sur la situation immédiate. L'analyse d'une situation concrète au début d'une bataille et son exploitation par la suite ne faisaient l'objet d'aucune préoccupation opérationnelle à un stade donné du déroulement des événements. Pourtant, Moltke enseignait :

« Chaque bataille est une étape sur la voie de nouvelles décisions stratégiques. [...] En fonction de son issue, les conséquences matérielles et morales de la bataille sont si énormes qu'une nouvelle situation se crée. Il s'avère que beaucoup de choses qui étaient prévues auparavant ne peuvent plus être réalisées, tandis que d'autres choses que l'on croyait impossibles deviennent désormais réalisables ».

Cette proposition évidente fut oubliée.

Quelle que soit l'issue de la bataille et quel que soit le lieu, les armées se déplaçaient simplement le long d'axes fixes. Les événements suivaient leur propre cours objectif, en dehors de toute influence de la part du haut commandement, qui apprenait post festum l'issue des batailles, avec les nombreuses conséquences intermédiaires qui s'étant produites à ce moment-là. L'art opératif s'était détaché du contrôle actif des événements, les laissant se développer selon leurs propres axes fixes.

L'opération était incontrôlée. Ce fait est devenu la principale contradiction au sein de l'art opératif et, en 1914, l'art opératif était absent du système de conduite des actions de combat. Conformément à la tradition napoléonienne, la bataille principale était exclue de la sphère de compétence de l'art opératif, le laissant au repos pendant toute la marche-manœuvre de la Marne. N'ayant aucun endroit où aller ni rien à faire, le quartier général allemand restait caché profondément à l'arrière, et s'il n'avait pas existé du tout, son absence n'aurait guère modifié le cours des événements.

Il en résulta toute une série de situations opératives favorables qui auraient assuré le succès aux Allemands, mais qui furent perdues. Ainsi, lors des combats sur le front, la V^e Armée française, prise en sandwich entre la Sambre et la Meuse, parvient à échapper à une destruction imminente. L'état-major allemand ne s'est même pas soucié d'une analyse opérative des résultats des batailles sur le front. Le 27 août 1914, sans tenir compte de l'évolution de la situation, l'état-major rédige les instructions suivantes : « Les armées allemandes reçoivent l'ordre d'avancer en direction de Paris ». L'avancée est devenue une offensive générale, mais c'était une offensive à distance qui ignorait la situation concrète ou bien sautait par-dessus. Sans rapport avec le groupement des forces ennemies, l'offensive est devenue sans fondement et sans but. En fait, il s'agissait simplement d'un transfert mécanique d'un ensemble dans les profondeurs entre le Rhin et la Marne.

Il semblait suffisant de pousser les efforts opératifs, comme si telle était l'essence même d'une opération. L'objectif réel de vaincre la force vive de l'ennemi a disparu du champ de vision opératif. L'art opératif ne visait pas avant tout à résoudre la question de savoir où et comment détruire l'ennemi. Cette question fut remplacée par celle de savoir quand atteindre un lieu. Les attaquants ne faisaient que repousser l'ennemi sur tout le front au lieu de l'affronter, de le vaincre et de le détruire. En effet, sous cet angle, la défaite des forces vives de l'ennemi était impossible. Une opération offensive s'était transformée en une opération d'expulsion.

Ainsi, la stratégie linéaire était privée de son essence, l'intention de détruire, sur laquelle elle reposait depuis sa naissance, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Cette évolution fut le premier indice de la dégradation de la stratégie linéaire. Cette évolution a également mis en évidence l'échec total de l'art opératif de l'époque impérialiste à répondre aux nouvelles exigences du contrôle des armées au XX^e siècle.

L'influence conservatrice des fausses méthodes de contrôle opératif était si profondément enracinée que « l'attaque en forme de flèche » a trouvé une répétition complète dans une armée tout à fait différente, dans les conditions tout à fait différentes d'une guerre de classe révolutionnaire. Au cours de l'année 1920, notre marche vers la Vistule présenta les caractéristiques d'une stratégie linéaire à grande échelle. Cette marche fut analogue à celle des Allemands vers la Marne, en ce qui concerne les modalités du contrôle opératif. Une fois de plus, des groupements d'armée spécifiques se virent attribuer des directions spécifiques pour avancer dans une immense profondeur de 600 kilomètres. Une fois encore, ils reçurent des points de référence distants et, une fois encore, la situation immédiate fut ignorée. Et une fois encore, une avance radicale et directe fut réalisée, quelle que put être la situation concrète. Enfin, une fois encore, le commandement opératif s'isole du cours des événements, tout en se « reposant » profondément à l'arrière.

Le résultat fut un certain nombre d'opportunités brillantes perdues. Sur le Néman, le Narew et la Wkra, le 3^e corps de cavalerie et la 4^e armée occupaient des positions avancées, mais ne profitèrent pas de la situation immédiate. Au lieu de se retourner pour attaquer le flanc et l'arrière de l'ennemi pour obtenir un avantage opératif, ils se dirigèrent à chaque fois vers des points de référence éloignés, comme des flèches tirées au-delà du flanc polonais ouvert. Le résultat fut le transfert mécanique d'un groupement de la Dvina à la Vistule au cours d'une « offensive générale » manifestement inutile. Le camarade Staline en concluait : « Une avancée radicale signifie la mort de l'offensive ».

La stratégie linéaire était vouée à la mort dès qu'elle se contentait d'être simplement l'avancée d'un « mur » devant lequel l'ennemi en retraite pouvait librement se regrouper pour contre-attaquer. Et puis il s'avéra que l'avancée du mur n'était pas plus inévitable que son recul ou sa défaite par un simple coup sur son flanc. Cela résultait de la grande contradiction au sein des efforts opératifs axés sur l'affectation des groupements à un axe fixe. Lorsque cela se produisit, l'art opératif était à un stade avancé de sa perte, car il se montrait incapable de comprendre le sens opératif des événements.

Désormais, tout changement dans le groupement des armées engagées dans la bataille sur l'ensemble du front ne pouvait être accompli uniquement qu'en modifiant la corrélation des forces le long d'axes spécifiques. Cela nécessitait un renforcement du front par l'arrière et la disponibilité de réserves importantes. Mais la stratégie linéaire était appelée ainsi précisément parce qu'elle rejetait l'idée même de réserves opératives. Dans l'esprit de l'époque napoléonienne, la bataille principale était encore traitée comme un effort en un seul acte, nécessitant l'engagement simultané de toutes les forces disponibles.

Tout le monde citait encore Clausewitz : « Toutes les forces disponibles chargées d'atteindre l'objectif stratégique doivent être engagées simultanément. L'effet de leur engagement sera plus grand si tout est concentré en un seul instant. » Mais ce que le grand penseur avait correctement conclu de l'expérience des guerres napoléoniennes s'est révélé complètement faux au XX^e siècle. A ce moment-là, l'opération comportait plus d'un acte ; il s'agissait désormais d'une série d'efforts de combat répartis en profondeur.

Lorsque de petites réserves étaient nécessaires pour parer les coups ennemis sur la Marne et la Vistule, la direction opérative ne disposait d'aucune division. Sur ce point, la stratégie linéaire était pratiquement caduque. Pendant ce temps, si l'art opératif pouvait se mettre dans une situation où il était absolument impuissant à faire quoi que ce soit, il était mort. Et puis, naturellement, les enseignements passés furent rappelés, et le fantôme de Schlieffen reçut un appel à l'aide : il faut chercher la décision sur les flancs ; la victoire appartient à celui dont le flanc est le plus long. Le salut était recherché dans de tels extrêmes, et c'est ainsi que commença la ruée effrénée vers la mer. Mais personne ne se rendait compte que l'ennemi pouvait faire la même chose et, par conséquent, ne faire qu'étendre le front latéralement.

A ce stade, l'art opératif de la guerre mondiale se heurtait à des contradictions encore plus graves et insolubles. Déjà à l'aube du XX^e siècle, on pouvait prédire que la force croissante des armées dépasserait les limites physiques des fronts qu'elles pourraient occuper. L'espace latéral était objectivement limité soit par les conditions naturelles, soit par la situation géographique des pays voisins. La volonté des belligérants d'étendre leurs flancs dans l'espace conduirait inévitablement à une rencontre avec des barrières naturelles.

En 1914, une telle situation se produisit sur le front occidental au cours du deuxième mois de la guerre. Après s'être étendus latéralement sur 700 kilomètres dans l'espace, les flancs du front occidental atteignirent leurs limites. Il s'agissait de la mer au Nord et de la Suisse neutre au Sud. Il n'y avait plus d'espace pour permettre une extension latérale. La répartition des efforts de combat sur un front, première caractéristique d'une opération, était désormais achevée pour la guerre mondiale. Le front étendu avait atteint ses limites géographiques naturelles.

La stratégie linéaire en était ainsi venue à produire sa propre antithèse. Son essence avait été d'étendre le front latéralement pour l'enveloppement, évitant ainsi l'attaque frontale. Désormais, la possibilité d'extension latérale était perdue et, avec elle, la liberté de manœuvre le long d'une ligne. En conséquence, la stratégie linéaire perdit l'essence de sa raison d'être.

Son évolution contenait tous les facteurs qui conduisirent à son autonégation. Son idéologue, Schlieffen, ne réussit pas à prévenir sa disparition. Inspiré par l'idée de la bataille de Cannes, son enseignement sur le renforcement et l'extension du flanc enveloppant comme formulation suprême de la stratégie linéaire était apparu au moment même où une telle stratégie était déjà vouée à l'échec et où le cours réel des événements contenait toutes les caractéristiques de sa négation. Schlieffen était venu trop tard ; cet auteur exceptionnel aurait dû vivre plus tôt.

Lorsque les fronts s'affrontaient, la stratégie linéaire était en fait déjà terminée. Il n'y avait pas d'autre issue que de recourir à la percée. Pendant la guerre mondiale, des choses qui avaient été considérées comme impossibles après la guerre de 1870 étaient désormais reconnues comme nécessaires. La division fortuite apparaissant soudainement sur le flanc ennemi ne pouvait plus apprendre aux Allemands comment s'emparer d'une position forte, comme c'était le cas depuis l'époque de Léonidas. Il n'y avait plus de flanc. Il fallut donc revenir à la bataille de Gravelotte-Saint-Privat, pour transformer une attaque sauvage et incontrôlée en une véritable percée d'une ligne fortifiée. La boucle était bouclée. Et cette évolution conduisit aux grandes batailles frontales de 1918 et créa une nouvelle étape dans le développement du conflit armé. Il était devenu évident que l'époque de la stratégie linéaire était révolue et qu'il fallait chercher la solution du problème de la percée dans de nouvelles orientations du système de l'art opératif.

A cette époque, la guerre impérialiste avait pleinement révélé son caractère prolongé et épuisant. La tâche la plus essentielle était de vaincre le front à forte puissance de feu. Le contenu tactique de cette tâche devint une fin en soi, et l'art opératif, chargé d'organiser et de soutenir l'attaque frontale, fut mis au service de la tactique. En effet, la tâche exigeait une supériorité des moyens offensifs sur ceux défensifs. Ce grand problème technique avait déjà acquis une urgence au début de l'époque de la destruction par le feu. La supériorité des moyens défensifs sur les moyens offensifs était déjà évidente avant la guerre mondiale. Ce fait était une condition préalable au déplacement du centre de gravité du centre vers les flancs. Schlieffen était également préoccupé de doter l'armée allemande de moyens offensifs plus puissants. Cette préoccupation s'exprima concrètement dans un avant-projet d'introduction de l'artillerie lourde, que l'armée allemande fut la première à introduire dans ses forces de campagne.

Mais même avec ces moyens, il était impossible de résoudre le problème de la juste corrélation des moyens défensifs et offensifs en faveur de ces derniers. Nulle part l'offensive sur la Marne n'a réussi à vaincre un front de forte puissance de feu. L'offensive n'a pu que

repousser ces derniers. L'opération de destruction était devenue une opération de refoulement de l'ennemi, et cette évolution est devenue en elle-même un autre facteur de dégénérescence de la stratégie linéaire. Lorsque les fronts continus trouvèrent leurs limites, la concurrence entre les moyens défensifs et offensifs devint l'axe autour duquel s'articulèrent l'évolution des approches techniques du combat. Cette situation perdure jusqu'à nos jours.

Du point de vue militaro-technique, les événements de la guerre mondiale après la fin de l'année 1914 ont été très instructifs en ce qui concerne la lutte entre les moyens offensifs et défensifs. Au début, ces derniers étaient sans doute favorisés. Il était beaucoup moins cher et plus facile de produire en masse des mitrailleuses comme moyen de tir destructeur que de produire des pièces d'artillerie, qui constituaient le principal moyen de neutralisation des mitrailleuses. Si le nombre de mitrailleuses par division a été multipliée par 20 en moyenne au cours des quatre années de la guerre mondiale, l'artillerie divisionnaire ne le fut que par deux. La supériorité de la puissance de feu restait en faveur de la défense. La répression nécessitait une énorme concentration des moyens d'artillerie. Le quota moyen fixé était de 60 canons de campagne par kilomètre de front. En fait, ce quota fut largement dépassé, avec jusqu'à 100 canons et plus par kilomètre de front.

Cependant, la concentration des moyens de suppression d'artillerie n'a pu, en dernière analyse, vaincre le front à forte puissance de feu. En fait, la suppression n'a affecté que la ceinture défensive avancée, laissant les profondeurs défensives largement intactes. L'artillerie offensive était incapable d'atteindre toute la profondeur tactique, car l'artillerie était en retard sur l'infanterie attaquante. Il ne s'agissait pas que d'une question de puissance de feu de suppression, mais aussi d'une question de mobilité des moyens de suppression, confrontés à des obstacles sur le champ de bataille qui étaient insurmontables pour les véhicules à roue ou tirés par des chevaux. Pour l'infanterie attaquante, la tragédie résidait dans le fait qu'après 3 à 4 heures d'attaque réussie, seul un petit nombre des 100 pièces de soutien continuaient de tirer. A ce stade, l'attaque, épuisée, était suspendue.

Il était devenu évident que le problème devait être résolu non seulement en augmentant le nombre de moyens de répression le long du front, mais aussi en inventer de nouveaux. Il fallait inventer un moyen de suppression de la puissance de feu qui serait avant tout protégé contre le feu, c'est-à-dire blindé contre les balles. Deuxièmement, les moyens devaient être mobiles sur n'importe quel terrain afin de pénétrer dans les profondeurs de la défense, tout en supprimant et en détruisant directement à bout portant les moyens de destruction de la puissance de feu de l'ennemi. C'est ainsi que naquit le char, une combinaison de moteur à combustion interne, de locomotion à chenilles, de blindage et de puissance de feu. L'apparence même du char revêtait une grande importance pour rétablir la supériorité des moyens offensifs sur les moyens défensifs.

La nécessité de neutraliser toute la profondeur défensive tactique a donné vie à d'autres moyens de combat : l'avion comme moyen de transport aérien d'une puissance de feu et la contamination chimique qui dépassait les trajectoires conventionnelles pour parvenir à l'enveloppement immédiat de l'espace. Au cours de la guerre mondiale, les progrès technologiques colossaux furent provoqués par les nouvelles conditions de la guerre des tranchées et assurés par un développement industriel avancé. Ces impulsions alimentent le processus de résolution du problème de la reconquête de la supériorité des moyens offensifs sur les moyens défensifs.

Cependant, ces développements se sont déroulés plus rapidement que la théorie. Dans la pratique, au début, même les attaques impliquant des chars échouèrent. Les raisons incluent le manque de compétences tactiques dans leur emploi et la portée limitée de leur introduction au combat. Le char n'a pas pu résoudre immédiatement le problème du dépassement d'un front à forte puissance de feu. En 1918, les Allemands fournirent la première solution tactique au problème sans employer de chars. Ce ne fut qu'à la fin de la

guerre que les nouveaux moyens offensifs démontrèrent la possibilité tactique de percer un front.

Cependant, ces solutions sont apparues dans des conditions où la guerre impérialiste devenait déjà une guerre civile en Allemagne, les masses tournant leurs armes contre les classes dirigeantes. La question du pouvoir de la défense prit par la suite un contenu politique différent. Néanmoins, la dernière période de la guerre mondiale avait fourni les données nécessaires à une solution tactique au problème du dépassement d'un front à forte puissance de feu. Mais à ce stade, l'art opératif s'était révélé absolument impuissant. Il s'était pleinement engagée dans l'organisation tactique et le soutien matériel de la percée, et s'était ainsi pratiquement liquidée comme art de mener une opération. L'idée même selon la tactique devait être supérieure à la stratégie mettait à l'épreuve le fait que l'art opératif avait perdu sa signification.

A l'opposé de la tactique, l'art opératif entra en conflit avec elle. En réalité, la tactique et l'art opératif sont des concepts de la même catégorie, et ne diffèrent que par leur portée et leur dynamique. Non seulement ils coexistent lors des actions de combat, mais ils s'intègrent organiquement l'un dans l'autre. Si un effort tactique ne donne pas lieu à un succès opératif, alors cet effort devient par essence un fait inutile. Un effort tactique n'est qu'une étape sur le chemin vers le but et ne peut jamais être une fin en soi. Ce fait caractérise la situation en 1918, et le problème, encore aujourd'hui, est souvent compris de la même manière. Ainsi, le lieutenant-colonel français Duffour parlait ainsi de l'expérience de 1918 : « Le front fortifié continu n'est qu'un simple mur derrière lequel peut se dérouler une manœuvre stratégique. Le front est devenu l'objectif principal de cette manœuvre. »

Tout le problème de la percée se réduisit à percer tactiquement un front. La question ne fut réglée que sur une échelle tactique. La glorification des efforts tactiques en tant que succès opératifs était totale. Pourtant, le général français Debeney écrivait : « Un trait caractéristique des percées de 1918 était le fait qu'elles n'envisageaient que la première étape de la percée d'un front, alors que le développement de l'opération n'était pas pris en compte ».

L'art opératif ne garantissait pas que les efforts tactiques visant à percer le front se transformeraient en une percée opérative totale aboutissant à la défaite de l'ennemi. Cette lacune constitue l'essence de la faillite de l'art opératif pendant la guerre mondiale. La combinaison d'efforts tactiques le long d'un front, élément essentiel de la conduite des opérations, était absente.

Les efforts de combat se déroulaient en dehors de tout système et sans aucune possibilité de les relier dans l'espace et dans le temps dans l'intérêt d'atteindre un objectif commun. L'attaque se lançait dans une bataille acharnée sur tel ou tel secteur du front, au mieux pour enfoncer un clou dans chacun d'eux. Ce mode d'action était voué à l'échec car incapable de favoriser la réalisation d'objectifs décisifs. Au lieu de cela, il s'est transformé en un système de guerre d'usure aux objectifs limités. Même à notre époque, ce système est souvent traité comme une nécessité historique et comme la théorie la plus viable pour percer un front fortifié.

Pendant la guerre impérialiste mondiale, ce système reposait sur un certain nombre de présupposés politiques et économiques. Dans les circonstances de 1918, telle ou telle méthode pour mener une opération de percée ne pouvait pas décider définitivement de l'issue de la guerre, mais telle ou telle méthode pouvait naturellement influencer la situation politique, économique et militaire des belligérants. La décision devait être recherchée dans d'autres directions. Mais l'échec politique des actions de combat ne présuppose pas nécessairement leur absurdité opérative. L'essence de l'art opératif implique non seulement de tenir compte des conditions objectives, mais aussi de les surmonter et de les maîtriser dans les limites des possibilités objectives.

Le système des batailles d'usure se révéla incapable de trouver une solution opérative au problème de la rupture du front continu et était donc insensé. Quant à l'épuisement de

l'ennemi, le système a davantage épuisé les attaquants que les défenseurs. Tout cela n'était qu'un système insensé d'auto-usure. Ce fait ressort clairement de la comparaison des pertes entre les forces et moyens d'attaque et de défense au cours de toutes les percées de 1916-1918.

L'application de ce système a mis en évidence toute l'impuissance d'un art opératif qui était dans une impasse. L'art opératif s'était transformé en pratique en un système insensé pour enfoncer des clous. Mais les murs ne tombent pas après y avoir enfoncé des clous. Pour abattre un mur, il faut en saper les fondations mêmes et passer par les brèches qui en résultent. Cependant, à cet égard, l'art opératif s'est révélé encore plus impuissant. Les perspectives vers un développement opératif d'efforts tactiques en profondeur n'étaient pas du tout anticipées. Aucun échelon opératif n'était disponible pour réaliser cette percée. Leurs résultats témoignent des dernières influences d'une stratégie linéaire mourante.

Lorsqu'une brèche apparaissait dans le front continu, comme ce fut le cas lors de l'offensive allemande de mars 1918, les assaillants ne disposaient d'aucun atout pour porter le coup en profondeur, et transformer ainsi une brèche tactique en une percée opérative et en défaite ultime du front continu. Tous les énormes efforts consacrés à l'organisation tactique de la percée, y compris l'amélioration technique globale des armements et la concentration massive des forces et des moyens de répression, ont été vains. Le succès tactique n'a pas conduit au succès opératif.

L'histoire a dû regarder avec une cruelle ironie le commandement allemand lorsque, lors de la bataille de Picardie du 25 mars 1918, pas un seul soldat allemand n'avait pénétré dans l'écart de 15 kilomètres qui séparait les lignes anglaises et françaises. Dans *Französisch-englische Kritik des Weltkrieges*, le général von Kuhl écrivait : « Si la cavalerie avait pénétré le vaste fossé entre les armées anglaise et française, elle aurait surpris et retardé le déplacement des divisions françaises par automobile et transport ferroviaire. La cavalerie aurait détruit l'artillerie ennemie non protégée qui approchait et semé la panique et la peur sur les arrières anglais et français. »

Mais hélas, une telle cavalerie n'existait pas, et personne n'avait même pensé à profiter du succès tactique pour développer une percée. Il n'y eut pas de panique dans les zones arrière anglaises et françaises. Au contraire, l'arrivée opportune de réserves a rapidement comblé la brèche.

Il est insensé d'enfoncer une porte s'il n'y a personne pour la franchir. Voilà à quoi ressemblèrent les pénétrations de 1918. La guerre impérialiste n'a pas réussi à résoudre le problème de la percée. La guerre s'est terminée sans démontrer la possibilité de réaliser une percée à l'échelle opérative.

Pourtant, le front allemand tomba. Cependant, l'explication de cet événement dépasse largement les limites d'une causalité purement militaire. La défaite allemande en 1918 était davantage due à des causes internes qu'externes. Beaucoup découle de la nature révolutionnaire croissante des masses, une évolution qui conduisit à la fois à l'effondrement du front militaire et au renversement de la monarchie allemande. En effet, ce processus a été facilité par l'avantage économique colossal de l'Entente en termes de forces et de moyens. Mais ce n'est pas une victoire du point de vue de l'art opératif. Même après que le front allemand eut perdu sa cohérence défensive, les Alliés durent passer quatre mois à repousser les Allemands vaincus de seulement 100 kilomètres. Le maréchal Foch n'avait même pas l'intention de mettre fin à la guerre en 1918. Il préparait une offensive générale pour l'année suivante. Mais avant que son attaque décisive ne puisse commencer, les Allemands jetèrent leurs armes sur le champ de bataille et le résultat était atteint.

Malgré tout cela, Culmann osa déclarer : « Au cours des quatre derniers mois de la guerre, le haut commandement français a montré comment, dans la guerre moderne, une percée devait être accomplie, ainsi que les résultats qu'elle pouvait produire ». De telles vantardises semblent horriblement ironiques à la lumière de l'embarras total qui avait

submergé les états-majors des pays impérialistes pendant la dernière période de la guerre mondiale.

L'art opératif de l'époque s'était révélé impuissant à résoudre les nouveaux problèmes inhérents à la nature des conflits armés contemporains. L'art opératif était resté bloqué au niveau de la stratégie linéaire et s'est affaibli lorsque cette stratégie a rencontré son ennemi juré. Le problème du succès opératif sur un front à forte puissance de feu restait irrésolu.

Dans des conditions complètement modifiées, incluant le nouveau contenu politique de la guerre, une nouvelle armée et de nouveaux fondements matériels et techniques, notre art opératif doit résoudre un problème qui ne put jamais être résolu dans les conditions de la guerre impérialiste. La stratégie linéaire a débuté avec des décisions brillantes lors des guerres nationales de la seconde moitié du XIX^e siècle. Durant la guerre impérialiste mondiale de 1914-1918, cette stratégie a atteint sa propre négation. Et maintenant, à une époque de guerres révolutionnaires, une nouvelle solution doit être trouvée. C'est là que réside le grand défi de notre art opératif.

DEUXIÈME PARTIE : LES FONDEMENTS DE LA STRATÉGIE EN PROFONDEUR

1. Les principes de base de notre art opératif

Toute guerre doit d'abord être traitée en fonction de son caractère possible et de ses caractéristiques générales fondées sur des rapports et des catégories politiques. La politique est la seule chose qui ait droit à une position supérieure pour gouverner la direction générale d'une guerre.

Clausewitz

Il est évident que l'évolution de notre art opératif sur de nouvelles voies doit d'abord découler de la nature de notre guerre future en tant que guerre révolutionnaire. En tant que manifestation la plus élevée des contradictions de classes au sein de deux systèmes sociaux concurrents, cette guerre prendra la nature d'une guerre de classes décisive ayant une importance historique mondiale. De par son caractère très radical, cette guerre entre nations et classes atteindra les limites de l'intensité. L'histoire montre clairement que les guerres s'intensifient en fonction des changements dans leur caractère politique.

Les guerres de la Révolution française ont immédiatement engagé des masses immenses et ont atteint une ampleur sans précédent. Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, l'intensité des guerres nationales semblait très inhabituelle aux contemporains. Même si cette intensité soutenait des objectifs politiques, elle n'en était pas moins historiquement insignifiante. Les guerres d'unification nationale n'ont pas incité les forces réactionnaires à mener une guerre de vie ou de mort jusqu'à la dernière once de leurs forces. La politique n'a pas exigé que les perdants renoncent à leur statut d'autonomie. Le plus souvent, au dernier moment, un accord était facilement trouvé.

La guerre mondiale de 1914-1918 fut d'une intensité tout à fait différente. Le caractère impérialiste réactionnaire d'une guerre pour le partage du monde et l'hégémonie mondiale était la continuation d'une concurrence économique aiguë entre les pays capitalistes au dernier stade de leur développement. Par conséquent, le caractère de cette guerre visait à l'asservissement économique total de l'adversaire, une caractéristique qui rendait l'intensité de ce conflit sans précédent dans l'histoire.

Cependant, les contradictions internes au sein de l'impérialisme conduisirent à une situation sur le front de l'Est en 1917, dans laquelle l'intensité du conflit provoqua une grande amertume qui éveilla la conscience de classe du prolétariat. De ce développement est née l'antithèse de la guerre impérialiste : révolution, fraternisation et promotion de la solidarité internationale parmi les masses laborieuses. Ainsi fut réalisé le grand mot d'ordre de Lénine visant à transformer la guerre impérialiste en guerre civile.

Entre-temps, l'intensité de la lutte dans le cadre des guerres de libération nationale acquit un nouveau contenu révolutionnaire. Ce contenu évoquait une nouvelle intensité résultant d'un vaste soulèvement des masses asservies dans leur lutte contre l'exploitation.

A l'ère émergente des révolutions socialistes et des guerres révolutionnaires, le système complexe de relations socio-politiques prédisait l'inévitabilité de trois types de guerres : impérialistes, de libération nationale et de classe révolutionnaire. Tous auront des caractéristiques spécifiques et des intensités variables. Les guerres civiles à caractère

révolutionnaire atteindront la plus haute intensité. En tant que manifestations de la lutte des classes à son stade le plus élevé de développement, ces guerres seront d'une intensité sans précédent, en raison des antagonismes entre les classes opposées, des différences entre les systèmes économiques socialiste et capitaliste en conflit et des objectifs décisifs de renversement et d'exclusion de l'opposition. Les guerres de classes révolutionnaires représentent une manifestation concentrée d'un conflit à sa plus haute intensité. Elles couronneront la dernière étape de la guerre en détruisant l'institution même de la guerre. Ces guerres dureront pendant une période de temps significative car leur tâche est de résoudre le grand problème historique de la transition vers une nouvelle société communiste. Ces guerres concerneront également une partie importante du globe. Notre guerre civile de 1918-1921 n'était que le début de ces guerres et d'événements encore plus graves à venir.

Au VIII^e Congrès des Soviets, le camarade Lénine a déclaré ; « Une longue série de guerres a décidé du sort de toutes les révolutions, même des plus grandes. Notre révolution est également grande. Nous avons terminé la première période de ces guerres et nous devons nous préparer pour la seconde ». Mener ces guerres n'est pas seulement une question de contradictions spécifiques entre belligérants, mais aussi une question de résolution du conflit historique entre deux époques et systèmes incompatibles à l'échelle mondiale. Ces guerres résoudront le problème historique général de la libération des masses. C'est la signification historique de la guerre future qui prédétermine son caractère décisif et son immense intensité.

Si, en 1887, Engels écrivait qu'une future guerre impérialiste serait « une guerre mondiale d'une ampleur et d'une intensité sans précédent », il est difficile de trouver les mots appropriés pour caractériser cette ampleur et cette intensité encore plus grande et sans précédent que seront celles des guerres de classe révolutionnaires. Ces guerres impliqueront des masses énormes de plusieurs millions d'hommes. Ces guerres seront menées sur une base matérielle et technologique avancée, que le développement industriel actuel enrichit d'un arsenal de combat unique par sa puissance meurtrière. Ces guerres nécessiteront des ressources colossales et une forte mise en tension des forces économiques.

La seule issue de ces guerres est la destruction du capitalisme et la victoire du nouvel ordre socialiste. En fait, jamais auparavant la lutte n'a été menée pour des objectifs aussi nobles. Jusqu'à présent aucune armée au monde n'avait été destinée à résoudre des problèmes historiques aussi importants.

Telle est la position de notre Armée rouge en tant qu'armée de la dictature du prolétariat. Le point de départ clé, la signification historique de la guerre de classe révolutionnaire avec « son essence basée sur des catégories et des relations politiques », détermine le caractère du front militaire et la nature de nos opérations futures. Frounzé disait ce qui suit à propos de cette guerre : « Si c'est une guerre de classes et si c'est une guerre civile, alors la seule issue possible sera la défaite totale de l'opposition. Les demi-mesures deviendront impossibles une fois la guerre commencée ». Il poursuivait : « A en juger par les profondes contradictions entre les deux systèmes incompatibles, il est clair que le choc à venir, une fois commencé, sera décisif. Le combat se poursuivra jusqu'à la mort, jusqu'à ce qu'un camp en sorte victorieux ».

Le caractère décisif de l'affrontement détermine la nature décisive des opérations militaires. Il ne s'agira pas d'opérations d'usure lentes et prolongées pour des objectifs limités, mais seront essentiellement des coups écrasants actifs avec des objectifs décisifs. Le caractère des opérations sera également déterminé par des moyens technologiques modernes, rapides, mobiles et très efficaces dans leur application au combat.

Les forces d'attaque des belligérants ne seront pas égales dans ces opérations décisives. La guerre de notre côté contre les agresseurs impérialistes sera historiquement progressiste. Nous défendrons et atteindrons des objectifs d'importance historique mondiale. Déjà pendant notre guerre civile de 1918-1921, nous sommes apparus comme un facteur progressiste

d'importance mondiale. Lénine a écrit ce qui suit à propos de la guerre polono-soviétique : « Au cours de l'été 1920, la Russie soviétique est apparue non seulement comme une force se défendant contre la violence des attaquants polonais et gardes blancs, mais aussi comme une force mondiale capable de briser le Traité de Versailles et de libérer des millions de personnes dans la majorité des pays du monde ».

Dans les guerres futures, ce rôle historique mondial nous confèrera un grand pouvoir de destruction de l'ennemi de classe. Ce pouvoir découle de la situation politique dans laquelle une classe historiquement progressiste est opposée au vieux monde en décomposition du capitalisme. Les objectifs d'une guerre progressiste et juste ont toujours doté les armées révolutionnaires d'une grande puissance d'attaque.

Les actions des armées de la grande Révolution française l'ont clairement prouvé. En tant qu'armée de la plus grande révolution socialiste, l'Armée rouge a déjà démontré son immense puissance offensive lors de la guerre civile de 1918-1921. L'histoire démontre que l'offensive permet d'atteindre de grands objectifs historiques et qu'une armée révolutionnaire doit toujours être prête à entreprendre des opérations offensives décisives. Lénine écrivait déjà en 1905 : « Les grandes questions de la liberté politique et de la lutte des classes ne peuvent être résolues en dernière analyse que par la force, et nous devons nous préoccuper non seulement de la préparation et de l'organisation de cette force, mais aussi de son utilisation active, à la fois défensivement et offensivement ». Cet héritage du leader reste encore aujourd'hui la principale directive de notre système militaire.

Les principes de base de notre préparation militaire, de notre art opératif, sont les principes de l'offensive. Il n'y a ici aucune contradiction avec notre politique de paix. Nous avons toujours combattu et combattons toujours la guerre de toutes nos forces ; Notre politique de paix est constante. Les célèbres paroles du camarade Staline disent : « Nous ne voulons pas d'un pouce de sol étranger, mais nous ne céderons jamais un pouce de notre sol à qui que ce soit ». Et dans cette détermination à défendre le premier pays du socialisme est enracinée une immense force active, prête à vaincre et à détruire tout ennemi de classe qui l'attaque.

Pour nous, l'essence même de la lutte des classes transforme une guerre progressiste en une offensive stratégique portant des coups féroces et destructeurs contre tout ennemi qui nous attaque. En tant que continuation de la guerre civile de 1918-1921 au stade suivant de son développement, notre guerre future ne peut être fondée que sur les principes d'une stratégie offensive d'anéantissement.

Le camarade Vorochilov a déclaré : « Nous devons organiser les choses de manière à remporter la victoire dans la guerre future avec peu d'effusion de sang. Nous mènerons cette guerre future sur le territoire du pays qui tirera le premier l'épée contre nous. Cette idée détermine les principes de base de notre doctrine opérative pour l'offensive décisive, comme spécifié dans le règlement de campagne de 1936. On y lit que : "Toute attaque contre l'État socialiste ouvrier et paysan sera repoussée par des actions militaires sur le territoire de l'attaquant avec toute la puissance des forces armées de l'Union soviétique. L'Armée rouge mènera des actions de combat visant à l'anéantissement" ».

Cet article directeur du Règlement de terrain fournit la base pour élaborer la théorie de notre art opératif comme art de mener des opérations offensives destructrices dans le but décisif de renverser complètement l'ennemi. Le défi de notre art opératif est de créer un nouveau et brillant modèle d'art militaire dans une situation historique absolument nouvelle, avec une nouvelle armée, avec une nouvelle base matérielle et technique, et avec de nouveaux contenus et formes. Les grands objectifs de la guerre ne peuvent que susciter des opérations tout aussi importants. Jamais la stratégie de destruction n'a été aussi bien ancrée historiquement. Et jamais elle n'a bénéficié de conditions préalables aussi favorables à sa mise en œuvre.

2. L'évolution de la nature des opérations dans la guerre future

La base de notre théorie de l'art opératif est le concept de l'opération offensive la plus décisive. La nature même de la guerre future met à l'épreuve l'ampleur de cette opération, déterminant ainsi l'évolution ultérieure de ses principales caractéristiques. Le caractère historique des opérations a évolué selon deux axes principaux : l'extension latérale du front et la répartition en profondeur. Le développement du premier élément a atteint son apogée pendant la guerre mondiale de 1914-1918. Les combats armés ont occupé tout un front continu pour fusionner les efforts de combat en une seule ligne qui s'est ensuite étendue jusqu'aux limites géographiques.

Nous n'avons aucune raison de supposer que la guerre future inversera cette évolution. Nous ne pouvons pas prendre part aux contradictions inhérentes aux théories bourgeoises sur les petites armées professionnelles. De l'avis de leurs partisans, ces théories inverseraient le développement de la caractéristique mentionnée ci-dessus et réintroduiraient le front interrompu avec des points séparés pour l'application des efforts de combat dans l'espace. Le cours de l'histoire ne peut être inversé et nous devons supposer le contraire. Autrement dit, nous devons supposer que les opérations dans les guerres futures proliféreront sur des fronts latéraux étendus, aussi longtemps que les conditions géographiques le permettront.

Notre frontière occidentale s'étend à elle seule sur 3000 kilomètres, de l'Océan Arctique à la Mer Noire. L'ensemble de l'étendue est vulnérable à une intervention. Ce problème ne concerne pas uniquement notre frontière occidentale, car notre frontière extrême-orientale est également vulnérable. En effet, jamais auparavant notre stratégie n'a été confrontée à un champ d'action aussi vaste pour affronter des fronts militaires continus. Dans ces conditions stratégiques, on ne peut pas parler de dégradation des possibilités d'extension latérale du front.

En évaluant cette question à l'échelle opérative, nous devons garder à l'esprit que nous pouvons nous attendre à affronter en moyenne une division tous les 10 à 12 kilomètres de façade le long des 800 kilomètres de frontière soviéto-polonaise. Et comme ce front stratégique devient plus étroit à mesure que l'on avance d'est en ouest, nous pourrions affronter une division tous les 6 à 8 kilomètres après avoir atteint le méridien Vistule-San. En outre, il convient de prendre en compte le fait que des mobilisations de troupes supplémentaires augmenteront les densités opératives. Naturellement, les densités tactiques pourraient être nettement plus élevées.

Toutefois, l'inégalité des densités sur la ligne de front peut résulter de la création de groupes de choc puissant qui laissent des vides ou affaiblissent des secteurs le long du front. Cette circonstance, ainsi que l'immense longueur de notre frontière ouest, nous obligent à supposer l'existence de fenêtres opératives au sein de notre théâtre occidental, même dans le contexte stratégique général d'un front continu. Des flancs opératifs pourraient encore être trouvés. Ou, alternativement, les moyens de combat modernes, mobiles et à grande vitesse (unités motorisées et mécanisées, cavalerie et aviation), s'ils sont correctement utilisés, peuvent créer de telles circonstances. Cette possibilité devrait être négligée dans les tâches opératives de base assignées au cours de la première période de guerre.

Nos conditions stratégiques partagent certains traits avec celle du front franco-allemand au début de la guerre mondiale en 1914, lorsque les armées allemandes de l'aile droite conservaient encore une liberté de manœuvre lors de la marche d'approche. Pour nous, ces conditions signifient que les présupposés d'une stratégie linéaire n'ont pas complètement disparu. Pendant ce temps, sur nos théâtres d'actions militaires séparés à l'Est, la stratégie linéaire trouvera toujours sa pleine application. Il n'y a pas de frontières prononcées entre les époques historiques. Ayant créé les conditions préalables à de nouvelles conditions, le processus historique conserve encore les caractéristiques de l'ancien, et la transition de l'ancien au nouveau se produit selon la dynamique du développement dialectique.

Par conséquent, nous supposons la possibilité de manœuvres enveloppantes le long des lignes extérieures pendant la période initiale de la guerre. L'idée que notre front affronterait directement un front ennemi dès les premiers jours de la guerre équivaldrait bien entendu à un transfert mécanique des conditions du front franco-allemand sur notre théâtre d'actions militaires. Sur le front franco-allemand, les conditions préalables à une stratégie de développement linéaire étaient fondamentalement inexistantes. Mais dans une perspective plus large, il faut prévenir l'inévitabilité, ou du moins la probabilité, de l'apparition d'un affrontement frontal plus rapide et sur des terrains encore plus solides que ce ne fut le cas avec le front franco-allemand au début de la guerre de 1914.

Des prévisions claires de ce phénomène reposent sur l'évolution historique complète de la nature de l'opération. Le défi central de notre art opératif est d'être prêt à tous égards à la transition dialectique de la manœuvre linéaire enveloppante à la pénétration frontale profonde. Cette nécessité découle immédiatement de l'exigence de transition d'une mode opératif à un autre. Des considérations extraordinairement lourdes nous obligent à formuler précisément cette prévision opérative.

Il existe une certaine logique interne aux déploiements stratégiques contemporains. Les déploiements contemporains ne tolèrent pas les lacunes. Les déploiements occupent la quasi-totalité de l'étendue d'un front.

Les belligérants recherchent des flancs et la possibilité d'un enveloppement, tandis que chacun craint un éventuel enveloppement d'un flanc découvert. Les déploiements visent donc à couvrir toute l'étendue d'un front. Par conséquent, un front tend vers une extension latérale maximale. En fin de compte, lorsque toutes les forces sont déployées sur un théâtre d'actions militaires, les lacunes peuvent disparaître. Dans les conditions modernes, des forces faibles signifient uniquement un front faiblement occupé. Il s'agit néanmoins d'un front et non simplement du déploiement de groupes distincts avec des écarts entre les deux. Aujourd'hui, même les fronts mal occupés s'appuient sur des lignes défensives, acquérant ainsi une certaine puissance de résistance.

Il est bien évident que dans les circonstances contemporaines, la défense exige que tout soit mis en œuvre pour construire un front fortifié. Les moyens modernes, notamment les obstacles, les produits chimiques, la mécanisation du travail et le béton à durcissement rapide, offrent plus que jamais des possibilités de fortification. Le front fortifié est apparu pendant la Première guerre mondiale grâce à des opérations linéaires et à l'absence de force pénétrante de choc. Actuellement, dans de nombreux cas, la ligne fortifiée est préparée à l'avance. Elle prédétermine le caractère des opérations, précède leur déclenchement et détermine leur déroulement. La ligne Maginot fortifiée et continue le long de la frontière franco-allemande en constitue une excellente preuve.

Après la guerre mondiale, le maréchal Foch écrivait : « Une nation qui entre en guerre dans l'espoir de se cacher derrière des tranchées fortifiées pendant que ses armées se déploient est confrontée à la catastrophe ». Néanmoins, beaucoup cherchent à éviter la catastrophe dans des tranchées fortifiées.

En fin de compte, une confrontation entre fronts ne peut dans de nombreux cas être exclue dès le début d'une guerre. De nouvelles opportunités d'exploitation des manœuvres opératives permettent d'étendre son flanc avec de nouvelles forces plus rapidement qu'auparavant, opposant ainsi à l'ennemi enveloppant un nouveau groupe. Lors de l'offensive allemande sur la Marne, les Français n'ont réussi à transporter sur leur flanc vulnérable près de Paris que 11 divisions d'infanterie et 6 divisions de cavalerie. A l'heure actuelle, grâce aux transports ferroviaires et motorisés modernes, nous pouvons nous attendre à ce que jusqu'à la moitié des forces armées ennemies opposées au secteur central de notre front occidental passent d'un flanc à l'autre dans un court laps de temps. De plus, le transport aérien en soutien aux manœuvres opératives réduit essentiellement au minimum le temps requis pour de nouvelles concentrations défensives. Ainsi, malgré le développement rapide de la

manœuvre enveloppante avec des moyens motorisés et aériens, l'offensive peut néanmoins rencontrer un front continu. Par ailleurs, il faut tenir compte du fait que les moyens de contrer les manœuvres enveloppantes bénéficient désormais largement des obstacles de l'aviation.

Dans les guerres futures, la situation du « front contre front » ne doit pas apparaître comme quelque chose d'inattendu pour notre art opératif, comme ce fut le cas pour les Allemands en 1914. Elle doit être reconnue comme un phénomène assez courant dans la dynamique de transformation des manœuvres enveloppantes décisives en coups frontaux tout aussi décisifs contre la profondeur du dispositif ennemi.

Ce problème nous amène à l'un des principaux défis de l'art opératif contemporain. L'enjeu est l'évolution du deuxième aspect d'une opération, à savoir sa répartition en profondeur. Comme nous l'avons vu, tout n'a pas été accompli à cet égard pendant la période de manœuvre de la guerre mondiale. Il y eut effectivement une chaîne de batailles interdépendantes, mais qui ne fut pas continue. Ses actions de combat n'ont pas embrassé toute la profondeur de l'offensive.

Dans les guerres futures, la nature de l'opération évoluera en fonction de cette caractéristique de la profondeur. Bien entendu, nous devons tenir compte de densités de combat bien plus importantes dans toutes les profondeurs opératives. En fait, même en mars 1918, lorsque l'offensive allemande en Picardie pénétra à 60 kilomètres dans les profondeurs ennemies, ou à la fin de 1918, lorsque les formations combinées de l'Entente pénétrèrent le front allemand jusqu'à une profondeur de 100 kilomètres, des combats continus furent menés dans toute la profondeur offensive. Même alors, les combats remplissaient toute la profondeur de l'avancée.

Dans les guerres futures, nous serons également confrontés à une telle profondeur de combat. Elle résulte essentiellement du déploiement opératif en profondeur des formations de combat modernes. La profondeur de combat fait non seulement référence à l'organisation des ceintures défensives, mais aussi à la profondeur des déploiements opératifs dans n'importe quelle situation. La ligne avancée des divisions combattantes occupe elle-même une profondeur tactique de 6-8 kilomètres. Il faut ensuite tenir compte des réserves de combat les plus proches, qui constituent une deuxième ligne située à 8 à 10 kilomètres derrière la première. Plus en arrière, à 20-25 kilomètres derrière les réserves de combat immédiates, se trouvent des réserves supplémentaires au niveau de l'armée, qui forment une troisième ligne qui peut être déployée en groupes séparés. Enfin, tout ce déploiement opératif en profondeur repose sur une ligne ferroviaire située encore plus en arrière (à 25-30 kilomètres de la troisième ligne), qui peut à tout moment introduire de nouvelles réserves.

Ainsi, le déploiement opératif moderne d'une formation de combat peut s'étendre sur une profondeur de 60 à 100 kilomètres. Si ce déploiement se défend, sa profondeur prend alors la forme d'échelons fortifiés efficaces. Il faut tenir compte du fait que cette profondeur peut être continuellement soutenue et constamment renforcée par de nouvelles réserves au cas où son bord avant serait brisé ou repoussé. Le front peut être restauré au moyen de renforts provenant de l'arrière ou d'autres parties du front fortifié. Le renforcement est désormais une fonction de la mobilité permanente moderne.

Il est évident que toute la profondeur opérative doit être surmontée et traversée par une série ininterrompue d'efforts de combat. Chaque kilomètre doit être parcouru de force.

Si les combats au cours de la marche-manœuvre de la Marne ont occupé 23 % du temps de l'offensive, alors à l'heure actuelle, la même proportion de « contenu de combat » approche les 100 %. Au début de la guerre mondiale, les troupes passaient plus de temps à marcher qu'à combattre. Aujourd'hui, ce ratio a fortement changé : les troupes passeront plus de temps déployées en formation de combat qu'en formation de marche.

Ces calculs n'excluent pas la possibilité que l'ennemi cède volontairement une partie de son territoire. Dans ce cas, l'opération se développerait par étapes, ne conservant sa profondeur de combat que dans certaines positions. Mais ces perspectives sont actuellement

limitées. Les possibilités modernes et bien développées d'emploi d'actions d'arrière-garde, d'obstacles, de moyens chimiques et d'aviation nécessitent de franchir ces lacunes opératives dans des conditions de grande intensité tactique. En outre, moins un pays possède de territoire, moins il a la possibilité de le céder.

Ainsi, comme tendance générale, la répartition d'une opération en profondeur atteindra son plein développement dans les guerres futures, tout comme ce fut le cas pour l'extension latérale de l'opération pendant la guerre mondiale. On peut supposer que la distribution d'une opération en profondeur serait plus développée sur le théâtre de guerre d'Europe occidentale que sur le nôtre. Néanmoins, pour nous, une opération future ne sera plus une chaîne brisée de batailles interrompues. Ce sera une chaîne continue d'efforts de combat fusionnées dans toute la profondeur. Ce sera une vaste mer de feu et de combat, s'étendant sur le front comme lors de la guerre mondiale, mais flamboyant dans toute la profondeur.

En effet, l'histoire d'un conflit armé n'aura jamais connu une telle intensité de combat. L'échelle elle-même constituerait une étape historique en soi, car, une fois que le combat armé aura enveloppé un front et se sera propagé dans les profondeurs terrestres et aériennes, il n'y aura plus d'autre endroit où aller.

Ainsi, la profondeur est l'essence même de l'évolution des opérations modernes, et c'est cette essence qui explique l'énorme intensité de l'opération.

Une opération moderne ne constitue pas un effort opératif en un seul acte dans un seul endroit. Les déploiements opératifs profonds modernes nécessitent une série d'efforts opératifs ininterrompus qui fusionnent en un seul tout. Dans la terminologie opérative, cet ensemble est connu sous le nom de série d'opérations réussies. Cependant, cette compréhension est fondamentalement incorrecte. Une série d'opérations réussies est une opération moderne. Sans profondeur, une opération est privée de son essence et devient historiquement conservatrice, ne répondant plus aux nouvelles conditions qui la définissent.

Nous sommes confrontés au déplacement de l'opération vers une nouvelle dimension, celle de la profondeur. C'est cette dimension qui fusionne une série d'efforts opératifs successifs dans l'idée générale d'une opération moderne en profondeur.

Dans les conditions actuelles, nous devons nous référer non pas à une série d'opérations réussies, mais à une série d'efforts stratégiques réussis et à une série de campagnes distinctes au cours d'une même guerre. Cette compréhension est historiquement fondamentale pour l'évolution de la nature de l'opération et ses formes et méthodes de conduite changeantes. La réalité est que nous sommes confrontés à une nouvelle ère dans l'art militaire et que nous devons passer d'une stratégie linéaire à une stratégie profonde.

3. La corrélation moderne entre moyens offensifs et défensifs

La nature des opérations modernes confronte toute offensive à la nécessité de surmonter l'énorme puissance de feu défensive. Cette nécessité requiert avant tout le soutien matériel de tous les moyens offensifs correspondants. Aussi mobile et maniable que soit l'opération à l'échelle tactique, toute formation doit finalement percer un front adverse. Tactiquement, toute bataille se résume en fin de compte à une attaque frontale. C'est cette attaque qui détermine, complète et décide de tout. Aujourd'hui, l'issue de ce problème primordial repose sur la relative corrélation des moyens offensifs et défensifs.

Théoriquement, la dernière période de la guerre mondiale a réglé ce problème en faveur de l'offensive. C'est alors qu'apparaissent les premiers indices d'une solution pratique. Mais la guerre mondiale n'a pas permis de dresser un tableau complet des nouveaux moyens offensifs. L'exploitation de nouveaux moyens techniques de combat (chars et aviation) n'a pas

produit l'effet escompté. Leur impact n'a pas dépassé une application tactique pour atteindre des résultats opératifs.

Depuis, de nombreuses avancées technologiques ont été réalisées. Les chars et les avions de combat modernes sont des armes qualitativement avancées par rapport à ceux de 1918. Il suffit de se référer aux indices primaires suivants :

Blindés	1918	Actuel
Vitesse	2 à 4 km/h	25-40-60 km/h
Autonomie	40 à 50 km	300km
Avions de combat	1918	Actuel
Puissance	500 à 600	3 000
Chargement de bombes	0,4T	3 à 4T
Vitesse	120 km/h	400 à 460 km/h
Autonomie	250 à 300 km	3 000 à 4 000 km

Dans ces conditions, la résolution de la concurrence entre les moyens défensifs et les moyens offensifs en faveur de ces derniers devient encore plus probable. En termes de quantité, les moyens de puissance de feu seraient naturellement plus puissants en défense qu'en attaque. Ce fait ne découle pas de différences qualitatives, mais de la nature des cibles de la défense et de l'attaque. Sur la défensive, les batteries et les mitrailleuses tirent sur des groupes d'infanterie attaquant à découvert constituant des cibles faciles. En revanche, les batteries lors de l'attaque opèrent contre des canons et des mitrailleuses dispersés, cachés et protégés. Leur suppression nécessite du temps, de la précision et des taux élevés de consommation de munitions. Les deux situations sont absolument différentes et la massification des moyens de feu à l'offensive reste indispensable.

Cependant, des moyens techniques de lutte qualitativement nouveaux peuvent acquérir une nette supériorité sur la puissance de feu défensive. En fait, le char n'est pas un nouvel instrument de puissance de feu. Il porte le même canon ou la même mitrailleuse, et n'est qu'un moyen blindé pour leur transport, cette combinaison constituant une solution qualitative au problème de la supériorité de la puissance de feu. La mobilité, la capacité tout-terrain et le

blindage confèrent à la mitrailleuse une nouvelle qualité de protection relative contre les tirs défensifs, ainsi que la capacité de détruire des objectifs défensifs avec le simple poids du blindage. Cette dernière possibilité constitue un nouveau type de coup et d'attaque. Naturellement, une mitrailleuse montée sur un char est plus puissante que son équivalent enterré. Et naturellement, un canon de campagne monté sur un char a la même supériorité sur son équivalent défensif.

La théorie de Fuller est correcte dans la mesure où il soutient que le char a modifié la corrélation entre les moyens défensifs et offensifs en faveur du blindé. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que la mécanisation règle une autre question essentielle, celle d'éviter les colonnes de marche trop profondes. Elles représentent des cibles parfaites pour les avions d'assaut. Les capacités technologiques inhérentes à la mécanisation offrent une solution au problème tactique de vulnérabilité avec une transition vers tactiques tout-terrain. Celles-ci impliquent des mouvements déployés sur n'importe quel terrain, une possibilité qui diminue l'importance antérieure des réseaux routiers et atténue la nécessité de se déplacer en colonnes de marche profonde. Les mouvements hors route facilitent une rapidité maximale d'assaut, tout en offrant la meilleure protection passive contre les attaques aériennes. Les tactiques tout-terrain sont une nouvelle caractéristique des formations mécanisées modernes, et ces tactiques revêtent une grande importance pour l'évolution des opérations contemporaines. En effet, les tactiques tout-terrain conditionnent à elles seules la transition vers une nouvelle époque de l'art militaire.

Tous les développements ci-dessus augmentent le potentiel offensif. En fait, des améliorations qualitatives similaires à celles du char s'appliquent aux avions de combat. Dans les airs, ils disposent de la même puissance de feu et des mêmes moyens explosifs que les défenses terrestres fixes. En effet, l'application de ces moyens destructeurs depuis les avions à grande vitesse devient plus puissante que ceux dont disposent les défenses au sol. Il ne faut pas oublier qu'aujourd'hui les moyens aériens sont plus puissants que les défenses terrestres. A cet égard, la défense aérienne est effectivement inférieure à l'attaque aérienne.

Cependant, ce fait affecte profondément à la fois la défense et l'attaque. Les avions attaquants constituent également une menace pour l'offensive. A cet égard, la question doit être réglée en gagnant la supériorité aérienne le long des axes d'opérations offensives décisives. La concentration de moyens aériens massifs dans les airs sera aussi obligatoire que la concentration de moyens de puissance de feu offensifs au sol.

En résumé, la protection contre les tirs de mitrailleuses défensives, la mobilité à travers le pays et la capacité de traverser rapidement l'espace par voie aérienne sont des facteurs décisifs qui conditionnent la supériorité des nouveaux moyens technologiques offensifs sur la puissance de feu défensive. La nouvelle supériorité offensive vient principalement de la mobilité, qui confère une qualité à la puissance de feu offensive.

Toute l'évolution de la technologie militaire moderne s'oriente principalement vers l'augmentation et le perfectionnement de cette mobilité. Tout ce qui augmente la mobilité enrichit le potentiel offensif. Le potentiel défensif ne peut être augmenté qu'en améliorant la puissance de feu. Mais en ce qui concerne l'augmentation de la cadence de tir, tout avait déjà été réalisé pendant la guerre mondiale, lorsque les mitrailleuses ont été utilisées dans l'infanterie. Le seul problème non résolu est l'automatisation de l'artillerie. De manière générale, le potentiel défensif a atteint son apogée.

Il est nécessaire de noter que la défense fera appel à la science et à la technologie modernes pour contrer l'offensive de diverses manières, notamment en utilisant des moyens techniques, des produits chimiques, des obstacles, des champs de mines et même l'électricité et la radio pour perturber et détruire à longue portée. Cependant, seul un front continu et stabilisé peut soutenir l'utilisation généralisée de ces moyens technologiques modernes. Dans le même temps, le développement de moyens de combat modernes à grande vitesse,

notamment l'aviation et les moyens motorisés, peut, dans une large mesure, conditionner la mobilité des actions militaires.

L'évolution de la science et de la technologie offre des perspectives pour contrer l'offensive. Pourtant, il est évident aujourd'hui que l'offensive conduit au développement des moyens technologiques de combat, tandis que le développement des moyens défensifs n'intervient qu'en réponse.

L'apparition de systèmes de fortifications permanents modernes montre clairement que cette supériorité offensive a affecté les états-majors européens. La frontière orientale de la France est désormais une ligne continue de fortifications en béton, avec des champs électrifiés gardant les abords. Les Allemands construisent désormais des fortifications similaires dans la Rhénanie remilitarisée. Il est bien entendu impossible pour les moyens offensifs modernes de vaincre une ceinture de fortifications en béton. Si l'art de la fortification évolue vers un béton à durcissement rapide, permettant de construire des fortifications en béton rapidement au cours de la manœuvre, alors la probabilité augmente que l'art militaire soit confronté au nouveau problème d'une guerre de tranchées scientifiquement et technologiquement plus avancée. Il est difficile de prédire l'évolution de la nature d'une telle confrontation, mais il est possible de supposer que ses conditions préalables soient ancrées dans la possibilité d'une seconde guerre impérialiste sur le sous-continent de l'Europe occidentale. Dans les conditions insurmontables d'une guerre de tranchées d'un nouveau type, une telle guerre serait vouée à l'échec et favoriserait bien sûr le développement du conflit vers une guerre civile à l'échelle mondiale.

Il n'existe aucune condition préalable à un tel front positionnel sur notre théâtre d'opérations militaire en Europe de l'Est. Cependant, un tel front, au caractère qualitativement différent, pourrait surgir dans des secteurs isolés. Il est donc nécessaire de prendre conscience de la possibilité de prendre d'assaut une ligne de béton depuis les airs et non depuis le sol.

Les forces aéroportées doivent jouer un rôle important à l'avenir. Il serait difficile de surestimer leur importance dans l'évolution de l'art opératif.

Dans les conditions modernes de progrès technologique colossal et des perspectives correspondantes pour notre développement futur, nous ne devrions jamais être myopes et à la traîne. La concurrence entre moyens offensifs et défensifs offre un vaste champ de recherche et d'expérimentation. Il ne faut pas oublier que les moyens de combat doivent toujours être envisagées en fonction des moyens permettant de les contrer. Dans une évaluation des moyens de combat, on ne peut jamais affirmer que leurs caractéristiques inhérentes excluent la possibilité qu'ils soient vaincus par des contre-mesures. Les contre-mesures ne resteront jamais à un niveau tel qu'elles deviennent moins adaptées à un développement ultérieur que les moyens offensifs. L'adversaire qui doit se défendre emploiera naturellement tous les moyens de résistance possibles. Le cours du conflit peut présenter de nombreuses nouvelles possibilités qui rendent insuffisantes une attaque par des moyens offensifs modernes.

De ce point de vue, nous devons reconnaître que d'éventuelles contre-mesures rendront l'application de la force par des moyens offensifs modernes moins sûre et moins convaincante que les avantages de la portée et de la vitesse. Cette situation pourrait nécessiter de nouvelles innovations en matière de moyens offensifs. Une réflexion technique clairvoyante et progressiste doit garder ce fait à l'esprit.

Une chose apparaît cependant : la tendance actuelle en faveur de la supériorité des moyens offensifs sur les moyens défensifs devient de plus en plus palpable. Dans les conditions politiques qui déterminent la nature de notre guerre future, cette circonstance constitue une base matérielle pour la possibilité de vaincre un front à forte puissance de feu et de produire un résultat décisif grâce à des opérations offensives en profondeur.

4. L'organisation de l'offensive en profondeur

Les moyens de combat sont une condition matérielle nécessaire à la résolution des problèmes, mais ils ne peuvent pas résoudre les problèmes à eux seuls. Il existe de nombreux cas dans l'histoire de l'art militaire où les nouveaux moyens de combat n'ont pas réussi à produire l'effet souhaité. Ils étaient employés dans des formations de combat dépassées et selon des méthodes désuètes. Tel fut le cas, par exemple, lorsque les canons rayés de campagne étaient laissés à l'arrière des colonnes de marche.

Un nouvel armement nécessite de nouvelles formes d'emploi au combat. La tactique a résolu cette question grâce à la transition vers des groupes de combat en profondeur. Toutefois, le contrôle des grandes formations militaires a pris du retard, englué dans un stade antérieur de l'évolution historique. Une fois que l'objectif d'une offensive affiche une grande profondeur défensive, le déploiement opératif d'une formation d'attaque offensive nécessite des changements essentiels. Une seule ligne d'armées déployées ne serait guère en mesure de résoudre le nouveau problème de l'offensive en profondeur. On peut affirmer avec certitude qu'une seule vague d'efforts opératifs dans le cadre d'une stratégie linéaire ne résoudra rien. Elle se précipiterait impuissante sur les profondeurs des défenses modernes.

Ce problème nous amène à la question centrale de l'élaboration d'une stratégie en profondeur pour l'époque actuelle. Il faut percevoir le caractère de la profondeur défensive moderne : la résistance tend à s'accroître et à atteindre son point culminant stratégique lorsque l'attaquant est proche de son but et que le défenseur doit tout mettre sur la table pour sauver sa position.

Même pendant la guerre mondiale, alors que les contradictions au sein de l'impérialisme étaient aiguës, les opérations de 1914 se sont développées selon une courbe d'efforts de combat croissants. Ce fait a échappé aux Allemands, qui se sont engagés dans les premières batailles sur le front avec une forte intensité opérative, mais qui ont abordé la Marne mal préparés à affronter une résistance anglo-française accrue.

Nous n'avons pas non plus tenu compte de cette courbe de résistance montante lors de notre offensive de 1920 sur la Vistule. Après avoir forcé le Niéman, il était même prévu de réduire les effectifs des armées du front occidental, l'achèvement de la campagne semblant assuré au stade initial de l'offensive. Les prévisions opératives n'envisageaient pas une bataille d'une intensité énorme sur la Vistule, et il s'agissait d'une erreur de calcul amère qui mit à l'épreuve une profonde incompréhension de la dynamique opérative contemporaine.

L'épuisement de l'offensive trouve moins ses causes dans la dépense auto-induite de puissance d'attaque que dans une résistance défensive croissante. Un exemple évident serait une situation dans laquelle le front offensif de la stratégie linéaire repousserait simplement l'ennemi plutôt que de le capturer ou de le détruire. Ainsi, l'échec de cette stratégie à provoquer la destruction de la force vive de l'ennemi permettrait au même ennemi en retraite d'occuper une position opérative avantageuse. Par conséquent, au point culminant de l'opération, le défenseur serait beaucoup plus fort qu'au début des hostilités. Pendant ce temps, les attaquants s'approcheraient négligemment de ce Rubicon stratégique, estimant que le dernier moment de l'opération serait le plus facile. Ce serait une erreur fatale. C'est toujours la première étape qui est la plus facile, car elle est assurée par une planification et un regroupement préalables des forces.

Il faut s'attendre à des difficultés au cours d'une opération, car tous les détails ne peuvent pas être anticipés. C'est au stade final d'une opération qu'il faut s'attendre aux plus grandes tensions et crises. L'essence de l'art du commandement opératif réside dans la capacité à aborder ce moment décisif en pleine conscience de la situation, avec une nouvelle vague d'efforts opératifs, et armé de toutes les forces et de tous les moyens nécessaires pour mettre un terme à l'opération par un coup écrasant.

Le commandant qui tenterait actuellement de s'approcher de la Marne ou de la Vistule comme en 1914 et 1920 est condamné. Sa fin serait peu glorieuse, quelle que soit l'ampleur de ses réalisations opératives durant l'offensive.

En outre, plus ces résultats pourraient être importants, plus la catastrophe serait grave si la prévision n'était pas appliquée à la phase finale de l'opération.

Une opération moderne est une opération en profondeur. Elle doit être planifiée sur toute la profondeur et doit être préparé à surmonter toute la profondeur. De plus, il faut s'attendre à ce que l'intensité de la résistance dans cette profondeur ait tendance à augmenter et à se densifier de l'avant vers l'arrière.

En élaborant l'opération offensive en profondeur, l'art opératif contemporain se heurte au problème inédit de la structuration des formations offensives. Une chose est claire : une stratégie linéaire, avec sa seule vague d'efforts opératifs, est incapable de résoudre ce problème de l'offensive. La solution est à trouver en fonction des nouvelles modalités d'évolution de l'art opératif. En attendant, une proposition de la théorie militaire traditionnelle doit être écartée en cours de route. Avant toute chose, il faut abandonner l'idée selon laquelle la stratégie atteint ses objectifs conformément au principe de simultanéité des actions. Cette proposition, qui jouit encore d'une popularité, remonte à l'époque de Napoléon. Elle a perdu de sa pertinence depuis quelques temps dans les conditions modernes.

Clausewitz y a fait référence à plusieurs reprises :

« En tactique, lorsque les forces sont progressivement introduites dans la bataille, les décisions principales sont reportées à la fin, tandis qu'en stratégie, la loi de l'engagement simultané de toutes les forces s'efforce presque toujours d'obtenir une décision au début d'une action plus vaste »

« La tactique autorise une introduction progressive des forces dans la bataille, tandis que la stratégie impose ses exigences immédiatement et simultanément »

« Stratégiquement, il faut engager le plus grand nombre de forces possibles, leur engagement doit être simultané »

« La stratégie ne peut pas reconnaître le temps comme un allié et, pour tel ou tel objectif, introduire progressivement ces forces dans l'entreprise. Toutes les forces disponibles affectées à la réalisation d'un objectif stratégique doivent être engagées simultanément »

« En matière de stratégie, des efforts dispersés contredisent l'essence de l'objectif ; toutes les forces disponibles doivent être engagées simultanément »

Cette théorie était correcte à l'époque de Napoléon, ainsi qu'à l'époque de Moltke, où une opération conduisait encore généralement à une bataille principale en un seul acte décidée par une seule vague d'efforts opératifs. Cependant, cette théorie ne correspondait plus aux nouvelles conditions du conflit armé à l'époque de l'impérialisme. Son agonie était déjà perceptible au cours des dernières décennies du XIX^e siècle.

Durant la seconde moitié de la guerre franco-prussienne de 1870-1871, après la chute du Second Empire, les Prussiens ne disposaient pas de forces suffisantes pour engager une nouvelle lutte contre une armée française réorganisée. Mais la perfide bourgeoisie contre-révolutionnaire française donna un coup de main à Moltke en faisant la paix avec Bismarck au-dessus de la tête de la Garde nationale française. Il est désormais difficile de spéculer sur la manière dont une reprise de la guerre entre la France et la Prusse aurait pris fin dans des circonstances différentes. Mais Engels décrivit ainsi son issue possible : « La position française était trop forte malgré leurs récentes défaites. Si nous pouvions être sûrs que Paris aurait pu tenir jusqu'à la fin février [1871], nous serions enclins à spéculer que la France aurait pu sortir victorieuse ».

Déjà à cette époque apparaissaient les premiers signes d'une mobilisation permanente et de l'impossibilité de parvenir une décision stratégique par la simple simultanéité d'un seul effort. Moltke se rendit compte qu'il était confronté à un phénomène nouveau dans l'histoire des conflits armés. Plus tard, il dira à plusieurs reprises : « Cette guerre nous a tellement

étonnés que la question qu'elle posait devrait être étudiée pendant de nombreuses années ». En effet, la question mérite d'être étudiée. L'apparition de nouvelles forces armées après la disparition d'une armée ennemie de première ligne indiquait que la stratégie pouvait ne pas atteindre ses objectifs futurs avec le déploiement d'une seule armée de première ligne au début d'une guerre. L'introduction depuis les profondeurs d'une deuxième, voire même d'une troisième armée, pouvait s'avérer nécessaire. Dans la vague prémonition de Moltke, il y avait une allusion convaincante à l'époque de la stratégie en profondeur.

Dans son célèbre discours prononcé devant le Reichstag allemand en 1890, Moltke déclarait : « Si une guerre qui, depuis plus de dix ans, plane au-dessus de nos têtes comme une épée de Damoclès, éclatait enfin, personne ne pourrait prédire sa durée et son issue. Les plus grands Etats européens, armés comme jamais auparavant, entreraient en guerre les uns contre les autres. Aucun d'eux ne serait écrasé au cours d'une ou deux campagnes, de sorte qu'il se reconnaîtrait vaincu pour conclure une paix dure, pour qu'il ne réaffirme pas sa force et ne relance le combat ».

C'était un autre Moltke, un stratège de la nouvelle époque. Mais les nouveaux points de vue étaient incapables de réfuter l'ancienne théorie. L'expérience historique est passée inaperçue. Dès le début du XX^e siècle, Foch écrivait dans ses *Principes de guerre* : « Dans la stratégie, c'est la loi de la coïncidence des efforts qui gouverne, et non la loi tactique du renforcement progressif de l'effort ». Cette vision était déjà erronée pendant la guerre de 1870-1871, et encore plus pendant la guerre de 1914-1918. A l'heure actuelle, cette proposition est absolument incompatible avec le nouveau caractère de l'opération offensive en profondeur.

A cet égard, ce qui, au cours de la deuxième période de la guerre franco-prussienne de 1870-1871, n'était perçu qu'à une échelle stratégique, s'est manifesté sur le plan opératif pendant la guerre mondiale et plus tard dans le domaine de l'art opératif. Une opération moderne en profondeur en plusieurs actes ne peut pas être décidée par un seul coup simultané d'efforts coïncidents. Cela nécessite un profond renforcement opératif de ces efforts, qui s'étendent à proximité du point culminant de la victoire.

Une résistance à un échelon profond constitue un échelon offensif tout aussi profond. L'offensive doit ressembler à une série de vagues frappant un littoral avec une intensité croissante, essayant de le détruire et de l'emporter avec des coups continus venus des profondeurs.

Une opération moderne suscite essentiellement des efforts répartis dans le temps, conditionnant ainsi la stratégie. Cette observation a été prouvée par les événements de la guerre mondiale et de notre guerre civile. Mais il serait évidemment erroné de comprendre que les Allemands lors des batailles sur le front de 1914 et nous, lors de la bataille de l'Auta en 1920, avions engagé trop de forces à la fois et que ces forces auraient dû être engagées progressivement. Toutes les forces disponibles doivent être engagées lors des opérations initiales conformément à la corrélation des forces belligérantes. Mais l'essence de la question réside dans la nécessité d'organiser au préalable un échelonnement en profondeur des efforts supplémentaires. Au moment décisif de l'opération, l'objectif est que des forces et des moyens supplémentaires arrivent dans les groupements appropriés pour faciliter l'obtention finale de la victoire.

L'échelonnement opératif moderne des efforts en profondeur ne signifie pas un engagement de ces efforts au coup par coup. L'échelon opératif moderne est l'augmentation séquentielle et continue des efforts opératifs visant à briser la résistance ennemie dans l'ensemble de la profondeur de son territoire. Plus la résistance en profondeur est grande et plus son intensité est grande, plus l'échelonnement de la profondeur opérative de l'offensive doit être grand.

Lors d'un déploiement pour une opération moderne en profondeur, il est nécessaire de calculer les forces et les moyens à la fois dans la dimension linéaire du front et la nouvelle dimension de la profondeur.

Le problème du déploiement opératif pour une offensive en profondeur remet en question une autre proposition éculée, l'idée de ce qu'on appelle les réserves stratégiques. Tant que la stratégie résolvait un problème avec un seul effort simultané, aucune réserve n'était nécessaire. Clausewitz a qualifié l'idée de réserves stratégiques d'insensée, les qualifiant d'inutiles, et même nuisibles. Il a insisté pour que tous les efforts stratégiques soient concentrés en une seule action à un moment donné. Il écrivait : « L'idée de retenir des forces préparées pour les utiliser après avoir atteint l'objectif général est impossible à considérer comme autre chose qu'absurde ».

Tant que l'objectif principal était atteint par un seul acte à l'époque de Napoléon, cette proposition était correcte. Cependant, le doute s'installe au cours de la seconde moitié de la guerre franco-prussienne de 1870-1871. Au début du XX^e siècle, cette proposition est devenue tout simplement incorrecte.

Dans une certaine mesure, Schlieffen avait évité ce problème. Il insiste pour disposer d'une solide armée de réserve derrière l'aile droite allemande lors de l'avancée sur Paris. Mais ses motivations étaient différentes. Il avait besoin de réserves opératives pendant l'offensive pour étendre son flanc droit au cas où des forces supplémentaires seraient nécessaires pour achever l'encerclement de l'ennemi. En fin de compte, la réserve de Schlieffen entrerait sur la même ligne que le front en progression.

Dans les conditions modernes, les réserves opératives ne doivent pas étendre leurs flancs, même si une telle action peut encore être nécessaire au début d'une guerre. En général, les flancs ont déjà atteint les limites de leur extension latérale, des réserves sont donc désormais nécessaires pour renforcer les efforts opératifs visant à briser toute la profondeur de la résistance ennemie. Or, l'idée même de réserves opératives et stratégiques implique le développement d'échelons opératifs. A mesure que les conflits armés évoluaient, les silhouettes d'échelons stratégiques analogues apparaîtront derrière ces échelons opératifs. Bien entendu, cette évolution entraînerait une nouvelle augmentation de la force des armées, réfutant ainsi toute théorie selon laquelle les petites armées professionnelles seraient conservatrices et absurdes.

La force croissante des armées à l'époque de l'impérialisme répondait à l'exigence d'une stratégie linéaire pour un front offensif enveloppant le plus large possible. Or, la force croissante des armées est fonction de la stratégie en profondeur, qui nécessite des échelons opératifs forts en profondeur et un déploiement offensif en profondeur. Ces évolutions témoignent de l'ampleur des conflits armés contemporains. Ils révèlent également tout le caractère évolutif de l'opération au cours de l'ère émergente de la stratégie en profondeur.

5. L'entrée en profondeur dans le système contemporain

De nouvelles exigences donnent naissance à de nouveaux phénomènes historiques, mais ces phénomènes sont également prédéterminés par un certain nombre de nouvelles conditions préalables. En 1866, lorsque Moltke déploya pour la première fois les armées prussiennes sur un front de 400 kilomètres, ce phénomène opératif correspondait au nouveau caractère du conflit armé. Mais ce phénomène était également prédéterminé par de nouvelles conditions objectives, notamment celles des chemins de fer. Pourtant, comme le notait Schlichting, Moltke nourrissait de fortes réserves quant à ces déploiements aussi étendus.

Il en est ainsi aujourd'hui, où le déploiement en profondeur génère de l'appréhension, voire de la peur. Mais, que cela plaise ou non, un tel déploiement est inévitable. A l'heure actuelle, un certain nombre de conditions préalables objectives prédéterminent un

déploiement en profondeur. Cela découle de la nature des guerres futures, qui généreront un conflit d'une immense intensité. Aucun pays entrant dans ce conflit ne limitera sa capacité de mobilisation au premier échelon d'une armée régulière. De plus, aucun pays, au début d'une guerre, n'aura la capacité de concentrer simultanément pour une action de combat immédiate toutes les forces capables d'être mobilisées. Pour ce faire, il faudrait reporter les hostilités et retirer ses propres déploiements à l'intérieur du pays pour les protéger d'une destruction fragmentaire. Dans ce cas, un ennemi plus faible, avec moins de forces à déployer, serait paradoxalement plus fort au tout début du conflit. Cependant, rares sont ceux qui oseraient tester cette proposition. Il est très évident que la mobilisation permanente séquentielle conduit à une accumulation séquentielle d'efforts.

Les forces de première ligne seraient suivies par des forces de deuxième et troisième lignes, une situation qui prédétermine en guerre des forces terrestres par échelon stratégique profond. Ce schéma inévitable d'entrée en profondeur dans une guerre future se reflète dans les déploiements contemporains d'une armée en temps de paix. Comment expliquer autrement l'existence d'une armée de couverture française spéciale sur le Rhin ? En fait, cette armée constitue le premier échelon stratégique français, derrière lequel l'essentiel des forces armées se déploiera pour le combat au deuxième échelon et aux suivants. L'occupation allemande de la Rhénanie vise bien à y concentrer le même type d'armée de couverture, mais apte à devenir le premier échelon opératif d'une armée d'invasion.

Plus le territoire d'un pays est profond et large, plus son potentiel de mobilisation est grand, plus sa capacité d'intensité de combat est puissante et plus sa portée pour des efforts stratégiques à des échelons en profondeur est grande. Ces conditions s'appliquent à notre pays. Ils constituent un avantage puissant qui facilite l'augmentation maximale des efforts au dernier moment décisif du conflit. En comparaison, les pays baltes ont un territoire beaucoup plus petit et un potentiel de mobilisation plus faible. Leur intensité de mobilisation au début de tout conflit sera proche de son maximum. L'intensification progressive et cruciale des efforts se produirait dans les pays baltes à une échelle bien réduite, à moins que les grands pays impérialistes ne leur apportent sérieusement leur aide en termes de forces et de moyens.

L'entrée échelonnée des forces armées dans une guerre est fonction de nécessités à la fois stratégiques et opératives. Les conditions préalables à cette nécessité découlent de facteurs matériels liées à l'évolution des technologies de combat contemporaines. L'essence de l'évolution technologique des armements modernes réside dans l'impulsion vers une plus grande portée et une plus grande portée d'action. Tout se résume à infliger des destructions à la plus grande distance possible. Toute l'importance de l'aviation de combat réside dans sa capacité à parcourir rapidement des distances. Il en va de même pour les moyens motorisés.

L'évolution des armes à feu a suivi le même chemin. Il convient de noter qu'au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, le développement des armes à feu s'était concentré sur la portée et la cadence de tir. Avant la Première Guerre mondiale, au tournant du XX^e siècle, l'accent était mis principalement sur l'amélioration des cadences de tir, tandis que les portées restaient aux niveaux antérieurs. Après avoir atteint les cadences de tir maximales avec la mitrailleuse, le développement technique pendant et après la guerre mondiale a mis l'accent sur l'augmentation des portées. Les mitrailleuses étaient équipées d'inclinomètres afin de pouvoir tirer sur des cibles éloignées depuis des positions cachées. Les améliorations apportées à l'artillerie de campagne ont augmenté sa portée à 12-20 kilomètres. Tous ces développements ont eu une importance décisive pour l'évolution des formes tactiques de combat.

L'évolution historique démontre que la gamme accrue d'armes à l'époque de Moltke explique la transition de la concentration de toutes les forces à la manière napoléonienne avant la bataille à l'engagement en réunion à partir de la marche. Aujourd'hui, en raison de fourchettes encore plus grandes, nous sommes confrontés à une nouvelle évolution de l'engagement en réunion. Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, lorsque la portée de tir

devint égale à la portée de la vision, l'engagement à partir de la marche en fut le résultat direct. Mais désormais, la portée de tir est bien supérieure à la portée de la vue sur le terrain. Cette évolution signifie que les combats modernes commenceront à grande distance. Cela signifie également que la sécurité de la marche tactique actuelle, positionnée à 5-6 kilomètres avant les forces principales, ne garantit en fait de rien face aux moyens de feu distants, ni à un assaut soudain de troupes motorisées. Cette affirmation ne tient même pas compte des attaques aériennes, qui peuvent parcourir d'immenses distances dans une autre dimension. Les forces de sécurité ne sont plus capables de remplir leur rôle d'avant-garde pour couvrir le déploiement des forces principales au combat. En outre, la profondeur accrue des mouvements des colonnes nécessite plus de temps et d'espace pour le déploiement des forces principales dans des groupements appropriés au combat. Au tournant du XX^e siècle, le général Langlois, qui élaborait une théorie sur l'évolution de l'emploi de l'artillerie, écrivait : « Nous devons faire avancer notre avant-garde non pas de plusieurs kilomètres, mais de plusieurs milles, jusqu'à une distance de 1-1,5 traversées en marche ».

Les portées de combat modernes ont considérablement augmenté. Ils nécessitent le déploiement avancé de la sécurité des mouvements à des distances d'au moins 20 à 30 kilomètres, ce qui est la profondeur requise pour le déploiement d'une division renforcée contemporaine. Cette exigence nécessite essentiellement le recours général à un système de détachements avancés de reconnaissance. Un tel système filtrerait l'avant-garde, qui elle-même se déplace de 5 à 6 kilomètres devant la force principale, et assumerait les fonctions de reconnaissance et de sécurité. Sans ces fonctions, l'avant-garde devient simplement le premier échelon de la colonne de marche. Les nouveaux détachements de reconnaissance et de sécurité doivent être suffisamment forts pour remplir leurs fonctions. Toutefois, de tels changements ne régleraient la question de la sécurité qu'à une échelle tactique, au niveau des précautions de sécurité le long d'un axe de progression donné.

Le commandant d'armée contemporain qui souhaite réellement contrôler une opération moderne en profondeur doit tout d'abord veiller au déploiement opportun de ses forces et à leur entrée dans la bataille dans un groupement conforme à son intention. Il a besoin d'un instrument de sécurité opérative composé de puissantes formations mobiles, principalement des unités motorisées et de cavalerie, poussées en avant d'une à deux traversées et même plus.

Dans les circonstances contemporaines, nous revenons au phénomène napoléonien de l'avant-garde de l'armée comme premier échelon de la marche, mais avec une signification qualitative complètement différente à l'époque émergent de la stratégie profonde. Cette transformation dialectique ferme le cercle évolutif des déploiements opératifs pour une offensive. L'essence de cette transformation fait que l'idée d'un engagement de rencontre a atteint son apogée, passant du domaine tactique à la sphère opérative. En règle générale, un engagement en réunion n'est tactiquement possible que pour les unités avancées de l'échelon d'avant-garde. Mais sur le plan opératif, l'engagement devient une bataille de rencontre lorsque l'échelon d'avant-garde fonctionne comme un échelon d'armée. Ce changement signifie que le format opératif contemporain de l'offensive doit inévitablement être profondément échelonné.

Il est possible d'aborder ce nouveau phénomène avec compréhension et appréhension, même s'il s'enracine dans de nouvelles exigences du système contemporain. Un échelonnement profond est inévitable, car il est prédéterminé par un certain nombre de conditions objectives.

Il faut tenir compte du fait que les moyens de combat modernes sont très divers, en termes de vitesse, de portée et d'effets. L'aviation occupe naturellement la première place en termes de portée et de capacité à parcourir de longues distances. Les ennemis terrestres n'auront même pas à commencer à tirer lorsque cette arme commencera à attaquer pendant

les premières de la guerre sur une longue portée. Une aviation de combat puissante et massive sera naturellement le premier facteur ayant un impact sur le combat.

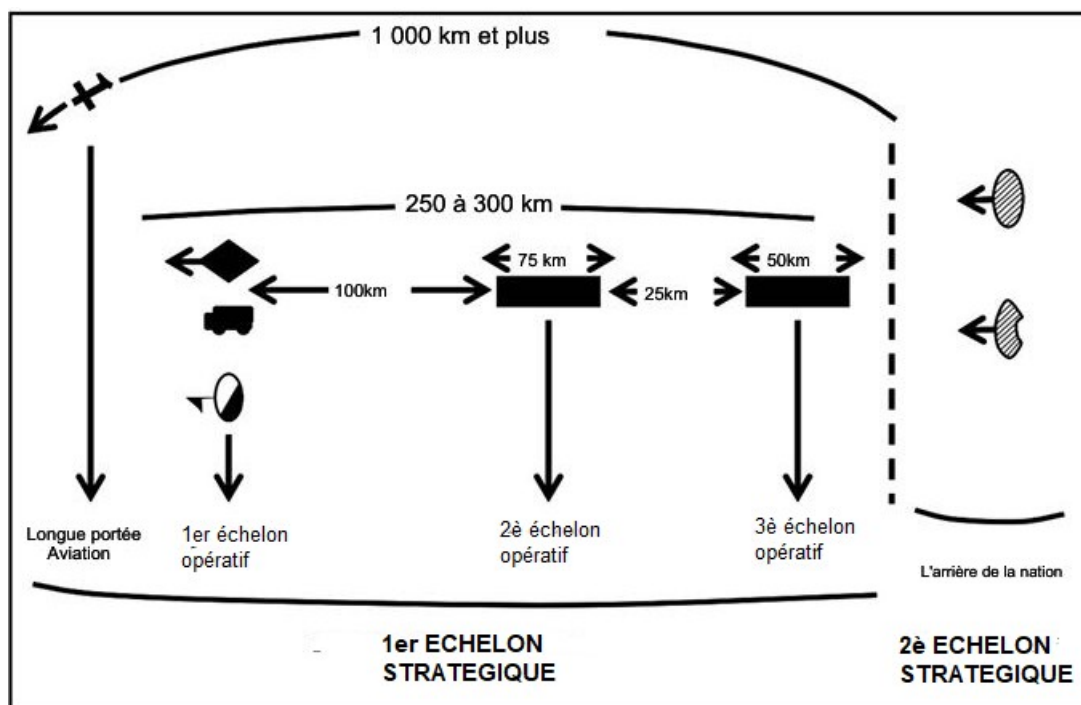
L'aviation sera immédiatement suivie au sol par tout ce qui est mobile et facile à déplacer vers l'avant, notamment les unités motorisées et la cavalerie mécanisée moderne. Pendant que le noyau de l'armée de première ligne achève laborieusement sa mobilité complexe, la mission de ces unités avancées à cheval et motorisées sera de perturber la concentration ennemie puis d'occuper une position de saut avantageuse pour passer à l'offensive générale. Ces unités mobiles constitueront le premier échelon de l'avant-garde terrestre.

Enfin, le corps principal des formations interarmes d'infanterie entre sur le théâtre des opérations militaires. Mais cette masse de troupes ne pourra pas former une ligne immédiatement. Parce que les chemins de fer modernes se sont développés plus lentement que les forces armées, ils ne seront pas en mesure de faire transiter toutes les troupes immédiatement et complètement. Le résultat sera une période prolongée de concentration de toutes les forces sur le théâtre de guerre. Une fois le transit terminé, les opérations majeures commenceront dès que possible. Les forces arrivant plus tard commenceront leurs opérations plus tard. Ainsi, le gros des forces sera déployé en deux phases pour constituer les deuxième et troisième échelons opératifs.

Lorsque tout ce système en profondeur du premier échelon stratégique commencera à bouger, les contours d'un deuxième échelon stratégique prendront forme dans les profondeurs stratégiques du pays. Cet échelon sera composé de troupes de deuxième ligne.

Si tout ce qui précède ne signifie pas le début d'une époque de stratégie profonde, alors il faut douter de l'idée même de profondeur.

Les limites physiques d'entrée en profondeur dans une opération s'étendront sur d'immenses distances. L'aviation fonctionnera immédiatement à sa portée maximale. Les unités motorisées et la cavalerie avanceront rapidement de 2 à 4 traversées (environ 100 kilomètres). Les forces d'attaque du premier échelon du corps principal des troupes occuperont une profondeur de 75 kilomètres, à condition que chaque division ait sa propre route (ce qui ne peut pas toujours être assuré). Enfin, les forces du deuxième échelon du corps principal des troupes seront à une traversée derrière le premier échelon. Le deuxième échelon s'étendra sur un front plus large que le premier et occupera une profondeur de 50 kilomètres.



En général, l'ensemble du premier échelon stratégique occupera une immense profondeur de 250 à 300 kilomètres. Toutefois, une telle profondeur ne peut être garantie par les conditions modernes de déploiement.

Prédisant les conditions du XX^e siècle, Schlichting écrivait : « Le déploiement stratégique d'une armée ne sera qu'à quelques courtes distances de la première bataille principale décisive ». Pendant ce temps, Lewal prédisait que « dans la guerre future, les contacts se produiraient spontanément aux points de débarquement des gares ferroviaires ». Dans les conditions actuelles, lorsque les troupes en état de mobilisation accrue se trouveront à proximité de la frontière et que les forces de couverture seront concentrées plus près de la frontière, les opérations militaires commenceront pratiquement sur place. De longues marches de 300 kilomètres dans les profondeurs ne seront plus nécessaires.

Les déploiements évoqués ci-dessus sont parfaitement évidents à la frontière franco-allemande. Le général Debeney a déclaré : « Au début d'une guerre future, la France et l'Allemagne seront déjà en contact, puisque les garnisons françaises sont déployées à seulement 20 kilomètres des gardes-frontières allemands retranchés dans les bois. Le champ de bataille n'offrira pas suffisamment d'espace pour permettre aux troupes motorisées d'utiliser leur vitesse ». De plus, les faibles profondeurs ne permettront pas à un certain nombre de petits Etats de développer des déploiements en profondeur. Dans de telles situations, la profondeur opérative pour l'offensive n'atteindra pas son plein potentiel dans l'espace. Les échelons opératifs entreront dans l'opération à partir d'une seule ligne.

Quelles que soient les circonstances, les derniers échelons marcheront pacifiquement en arrière-plan, ne percevant au cours de leur progression une menace que du côté aérien et de l'intensité des activités de ravitaillement et d'évacuation, tandis que les premiers échelons opératifs seront déjà engagés dans des combats acharnés, au cours desquels beaucoup de choses seront résolues. Il sera difficile de prédire non seulement quand et où cette grande opération aura lieu, mais aussi quand et où tracer une frontière visible entre l'opération et la bataille principale.

A l'époque de la stratégie linéaire, la bataille principale émanait organiquement d'une opération, alors qu'à l'époque de la stratégie profonde, l'opération et la bataille principale fusionnent organiquement. Toutes les frontières dans le temps et dans l'espace disparaîtront.

Au cours d'un seul torrent d'efforts opératifs, la bataille principale moderne enveloppera un front et trouvera sa conclusion dans les profondeurs. Ainsi, vague après vague, elle se brisera contre le front ennemi qui approche, qui sera évidemment déployé de la même manière. De cette situation découle la conclusion que le succès final dépendra du camp disposant des déploiements opératifs les plus profonds.

Le moment est inévitable où toutes ces vagues se mélangeront en une seule rafale de fronts s'affrontant directement. A ce stade, peut-être que le développement de l'opération produira à nouveau un front linéaire et une stratégie linéaire. Mais même à ce stade, qui pourrait survenir naturellement et prochainement dans les conditions modernes, l'évolution de l'art opératif pourrait nécessiter une résolution différente, avec un coup frontal profond. Ici, la nécessité de déploiements offensifs en profondeur deviendrait encore plus aiguë. Le résultat en serait une nouvelle opération devant apporter une solution au problème de la réalisation d'une percée à l'époque émergente de la stratégie en profondeur.

6. La percée en profondeur et la destruction du front

A l'époque de la stratégie linéaire, l'art opératif atteignait sa propre négation de soi face au front, requérant une percée. Le problème ne pouvait être résolu opérativement sur la base d'une stratégie linéaire. Ce dilemme a suscité l'apparition de nouveaux moyens technologiques. Cela a également élevé à un nouveau niveau la technique de l'organisation tactique de l'offensive et créé les conditions préalables à la résolution tactique du problème. Mais la stratégie linéaire ne pouvait pour autant résoudre le problème opératif de la brèche et de la destruction d'un front. L'art opératif a donc dû rechercher de nouvelles méthodes, il a dû entrer dans une nouvelle ère. Mais une guerre impérialiste d'usure et d'attrition n'a pas fourni les conditions appropriées.

La nouvelle nature de la guerre future, avec ses opérations d'anéantissement décisives, a proposé un nouveau type de résolution du problème central de l'art militaire contemporain. Un front doit être brisé au moyen d'une opération décisive. Une façade doit être brisée et totalement écrasée sur toute sa profondeur. La stratégie en profondeur passera le test de la maturité historique. Si cette stratégie a été prédéterminée par de nombreuses conditions objectives contemporaines, elle a en même temps été évoquée par la nécessité de surmonter de manière décisive et complète le phénomène du front.

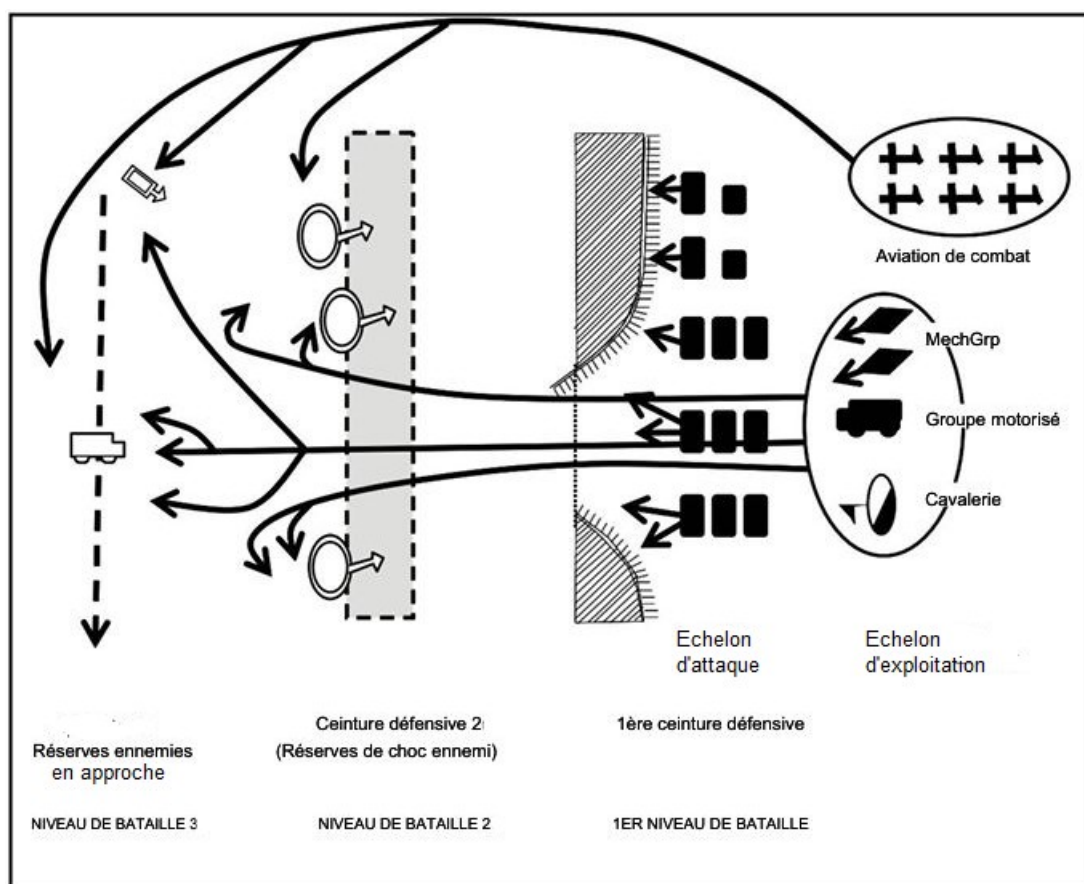
Les nouvelles formes de combat en profondeur sont conditionnées par l'emploi tactique généralisé de moyens techniques modernes de combat (chars, artillerie à longue portée et aviation à courte portée). Ces moyens peuvent résoudre le problème de la percée à une échelle tactique. Mais ils ne peuvent que pénétrer dans les profondeurs tactiques des défenses modernes. Les moyens tactiques restent incapables de produire une décision opérative, même s'ils y conduisent.

Les efforts tactiques en profondeur doivent encore pouvoir évoluer vers une percée opérative en profondeur. L'art opératif à l'époque de la stratégie en profondeur doit résoudre ce problème fondamental. Tous les acquis de la tactique en profondeur deviendront superflus si ce problème n'est pas résolu à l'échelle opérative. Il faut comprendre que le premier échelon d'attaque visant à percer un front n'est capable de remplir sa mission qu'à une échelle tactique. Quelle que soit l'ampleur du succès, le premier échelon ne peut à lui seul transformer les résultats tactiques en résultats opératifs en se précipitant par la porte brisée pour écraser la résistance ennemie dans toutes les profondeurs opératives. Le premier échelon d'attaque ne peut pas résoudre ce problème, car des ressorts puissants offrent une résistance à l'intérieur de la porte ouverte et elle doit être retenue pour ne pas la voir se refermer brusquement. Cette mission de combat relève de la responsabilité du premier échelon d'attaque. Mais, si personne ne profite de la brèche tactique opérée par le premier échelon, si personne ne vient des

profondeurs opératives pour prolonger le coup dans la profondeur, et si le succès tactique ne devient pas opératif, la brèche sera bientôt fermer. Tous les efforts tactiques du premier échelon auront alors été vains. Une fois les assaillants épuisés, il ne restera plus rien, à l'exception d'une saillie en forme de ventre sur le front offensif. Ce serait la continuation du système d'attaques frontales insensées et épuisantes d'auto-attrition auquel la stratégie linéaire a donné naissance en 1918.

La percée moderne peut et doit être entreprise non seulement lorsqu'il y a suffisamment de forces et de moyens pour percer un front, mais aussi lorsqu'il y a suffisamment de forces pour étendre la rupture dans la profondeur afin de détruire la résistance ennemie dans toute la profondeur. Entreprendre une opération est un effort inutile à moins qu'il n'y ait suffisamment de forces pour la développer. Cela n'a aucun sens d'enfoncer une porte s'il n'y a personne pour la franchir.

Une percée en profondeur moderne nécessite essentiellement deux échelons opératifs de saut : un échelon d'attaquer pour la percée tactique du front ; et un échelon d'exploitation permettant d'infliger un coup en profondeur pour briser et écraser la résistance ennemie sur toute sa profondeur opérative. Les deux échelons conservent leur propre échelonnement tactique interne. Ce déploiement en profondeur pour une opération de percée résout le problème principal de l'art opératif moderne, à savoir celui d'une percée décisive, complète et profonde pour provoquer la destruction complète du front. La profondeur de la formation reste essentielle non seulement pour percer les ceintures défensives fortifiées, mais aussi pour lancer toute attaque frontale qui survient au cours d'une bataille principale sur le front. Dans la perspective opérative contemporaine, le seul camp qui peut compter sur le succès final est celui doté de la formation la plus profonde et celui doté des échelons les plus puissants.



Au tournant du XX^e siècle, à l'âge d'or de la stratégie linéaire, Schlieffen enseignait que la victoire appartenait au camp doté du flanc le plus long et le plus fort. Aujourd'hui, nous

devons réfuter cet enseignement dans une perspective opérative moderne en affirmant que, dans les conditions contemporaines de la stratégie en profondeur, la victoire appartient au camp doté du front profond et des échelons profonds les plus puissants. D'une manière relative, nous devons garder à l'esprit la perspective évidente de forces armées contemporaines plus importantes, tout en rejetant comme absurdes diverses théories sur les petites armées professionnelles.

Il ne reste plus qu'à décrire en profondeur l'ensemble du schéma d'une opération moderne de percée. L'art opératif né de la stratégie en profondeur prendra tout son sens lorsque des vagues d'efforts opératifs venus de la profondeur se combineront en un premier échelon d'avant-garde déjà engagé dans la bataille principale pour produire une bourrasque générale et que, par conséquent, deux fronts s'affronteront sans possibilité d'encerclement. L'échelon d'avant-garde rapide composé d'unités motorisées et de cavalerie doit être rapidement retiré du front de combat car ses effets à longue portée ne sont plus adaptés à la situation. L'espace de manœuvre sera insuffisant et ils auront rempli leur mission d'avant-garde. Ces unités vont désormais se déplacer sur le flanc en vue d'un redéploiement à l'arrière de la formation offensive.

Elles seront remplacées par des échelons avancés de formations interarmes d'infanterie, dont les effets sont plus appropriés pour combattre contre un front. Ces formations constituent l'échelon d'attaque, puisqu'elles constituent une phalange opérative étroitement déployée, armée de nombreux chars, d'une artillerie lourde très efficace et d'une aviation de combat à courte portée. Elles seront suivies par un échelon d'exploitation d'unités rapides conçues à l'avance comme une formation opérative offensive. Il sera composé de grandes formations indépendantes motorisées, mécanisées et de cavalerie soutenues par une aviation de combat à longue portée. Les unités en tête au début de l'opération passeraient désormais en dernière position dans le format opératif, tandis que celles qui se trouvaient derrière dans la marche d'approche deviendraient désormais la pointe de l'attaque.

Il s'agit de la formation opérative pour le début d'une opération de percée en profondeur. Elle affichera des déploiements opératifs pour l'offensive profonds visant à prolonger et à développer les frappes dans la profondeur. Cette formation n'a rien de commun avec les percées offensives échelonnées de 1918. Lors de l'offensive de mars 1918, la XVIII^e Armée allemande comptait 12 divisions au premier échelon, 8 divisions au deuxième et 4 divisions au troisième. Lors de l'offensive de mai 1918, la 7^e Armée allemande comptait 14 divisions au premier échelon, 5 divisions au deuxième et 6 divisions au troisième. Au cours de ces offensives, chaque division en progression ne disposait que de 3 kilomètres de profondeur, tandis que les échelons successifs devaient remplacer et ravitailler les unités de combat avancées tout en poussant l'offensive vers l'avant le long d'une ligne de front commune. L'empilement de ces échelons n'était pas sans rappeler la stratégie d'un troupeau de buffles en fuite qui ne comprend pas les exigences d'une véritable percée du front. Autrement dit, pour que les efforts tactiques deviennent opératifs, les frappes doivent être prolongées et développées de profondeur en profondeur. En 1918, alors qu'il n'existait pas d'unités motorisées indépendantes et que la cavalerie avait pratiquement cessé d'exister, la résolution de la situation ne pouvait être assurée. L'échelon d'exploitation doit être plus rapide que l'échelon d'attaque pour le traverser et le dépasser. Par conséquent, cet échelon ne pouvait pas être composé d'infanterie. Les percées de 1918 étaient des phénomènes tactiques qui ne pouvaient être transformées en opération. Elles étaient incapables de poser les objectifs appropriés à l'art opératif d'une stratégie en profondeur.

Une percée moderne en matière d'opérations en profondeur poursuit l'objectif de percer et d'écraser simultanément toutes les profondeurs opératives de la résistance. Mais la simultanéité opérative ne peut être assimilée à la simultanéité tactique. Il existe une différence dans le timing de l'effet. Cette différence est déterminée tactiquement en franchissant la profondeur de la première ceinture défensive. Après l'attaque, l'échelon remplit sa mission

tactique en perçant le front ennemi, l'échelon d'exploitation se déverse par la brèche depuis les profondeurs opératives. Dans les airs, l'aviation de combat à longue portée dépassera les forces terrestres pour empêcher l'entrée des réserves ennemies dans le secteur violé. Dans le même temps, des unités aéroportées se poseront sur les arrières ennemis pour devenir les premiers messagers de la mort. Simultanément sur terre, une énorme masse de plusieurs vagues, semblable à de la lave, composée de chars rapides, de pièces d'artillerie automotrices et d'infanterie dans des véhicules de transport blindés, se précipitera à travers la brèche tactique du front. Ces forces détruiront les derniers goulots d'étranglement au sein de la brèche ouverte. Enfin, une fois les routes restaurées, de nombreuses colonnes de forces motorisées entreront en action. Chaque élément composant l'échelon d'exploitation aura son propre rôle à jouer dans la brèche ouverte. La percée se produira simultanément dans plusieurs secteurs du front.

Tous ces facteurs vont prolonger et développer le coup en profondeur. Plus l'échelon d'exploitation est grand, plus ses objectifs seront profonds. Dans tous les cas, le coup offensif doit pouvoir traverser toute la profondeur de la résistance ennemie pour remplir la mission opérative de la percée. Tandis que l'échelon d'attaque continue de mener une bataille acharnée dans le secteur de percée, à un autre niveau, l'échelon d'exploitation entame des actions d'encerclement et de destruction. D'un point de vue opératif, ces actions deviendraient une nouvelle grande bataille menée sur plusieurs niveaux dans les profondeurs opératives.

Cette bataille ressuscitera « Cannes » sur la nouvelle base d'une stratégie en profondeur. En fait, tout un système de « Cannes » apparaîtra, avec certaines batailles en cours, d'autres sur le point de commencer, et d'autres déjà achevées. La percée opérative d'un front sera décidée par l'éclatement et la destruction décisive de la résistance. Jamais une stratégie d'anéantissement n'a bénéficié de conditions préalables aussi splendides pour sa réalisation. Cette projection résout l'un des plus grands problèmes liés à l'évolution de la manœuvre dans les opérations modernes.

La pratique du combat armé et la théorie de l'art militaire ont jusqu'à présent distingué deux grands types de manœuvre opérative. La première, caractéristique de l'époque de Napoléon, était une manœuvre le long des lignes intérieures pour un coup concentré contre une seule position. La seconde, caractéristique de l'ère de la stratégie linéaire, consistait à manœuvrer le long de lignes extérieures pour porter un coup enveloppant provenant de diverses directions. Ces deux types de manœuvre s'opposaient et étaient, dans une certaine mesure, considérés comme des antipodes sur le plan opératif.

Clausewitz les caractérise ainsi : Dans la manœuvre stratégique, deux opposés se rencontrent, et ils semblent être des types de manœuvre complètement distincts. Le premier est l'action sur des lignes intérieures ou extérieures. Le second est la concentration des forces soit en un point, soit sur plusieurs points. » Mais l'évolution historique donne naissance à la nouveauté en combinant et en transformant des choses différentes.

Une opération moderne de percée en profondeur est une combinaison unique de deux types de manœuvres. L'échelon d'attaque, qui brise le front, occupe une large ligne continue et opère le long de lignes extérieures. L'échelon d'exploitation opère sur les lignes intérieures pour infliger un coup concentré en profondeur. Ainsi, l'époque de la stratégie en profondeur conduit à une synthèse de deux types de manœuvre, ou de deux écoles historiques de l'art militaire.

Ainsi, nous rejetons l'idée non dialectique et fréquemment exprimée selon laquelle les manœuvres d'enveloppement et d'encerclement ont cessé d'exister. De telles opinions ne trouvent aucun reflet dans les fondements de l'évolution d'une opération moderne. Ces opinions méconnaissent l'opération dans ses deux dimensions, c'est-à-dire le long d'un front et en profondeur ; elles restent attachées à une stratégie linéaire.

Le coup frontal constitue naturellement la principale forme d'action du premier échelon d'attaque. Mais en soi, le coup frontal ne résout rien à moins que les efforts tactiques

de l'échelon d'attaque ne deviennent opératifs. Mais cette transformation ne peut se réaliser qu'en infligeant un coup le long des lignes intérieures, afin d'envelopper, d'encercler et de détruire l'ennemi.

Bien entendu, une telle manœuvre ne se produit pas le long du front linéaire, mais est transférée avec une grande intensité dans la profondeur du front de combat. Ici renaît pleinement la manœuvre sur une grande ampleur. Ici, la manœuvre est promise à un âge d'or comme art des manœuvres et des coups écrasant en profondeur.

Ainsi, l'époque de la stratégie en profondeur achèvera l'évolution de l'art militaire.

7. L'art de commander une opération en profondeur

Naturellement, le nouveau caractère de l'opération en profondeur exige une nouvelle façon de la mener. En tant qu'art de conduire des opérations, l'art opératif est confronté à un certain nombre de problèmes nouveaux. A l'époque émergente, lorsque l'opération découle organiquement de la bataille principale, lorsque ces deux notions deviennent un tout unifié au sein du phénomène de la stratégie en profondeur, et lorsqu'elles ne sont pas limitées par l'espace et le temps, nous devons abandonner la proposition selon laquelle : « Au moment où l'ennemi s'approche suffisamment pour offrir une bataille générale décisive, le temps de la stratégie est terminé et elle peut se reposer » (Clausewitz).

Si l'art opératif excluait la bataille principale de sa sphère de compétence, l'art opératif deviendrait autodestructeur et inutile. Une telle situation s'était produite en 1914 lors de la marche vers la Marne et en 1920 lors de notre marche vers la Vistule. A son époque, Schlieffen écrivait : « Bien avant un probable affrontement avec l'ennemi, la tâche la plus importante d'un commandant peut être considérée comme accompli s'il assigne des routes, des chemins et des directions au mouvement de toutes ses armées et corps d'armées. » Sur la base de tels conseils, nous avons vu à quel point les opérations offensives en ligne droite ont dégénéré en 1914 et 1920. Mais l'inertie de la théorie conservatrice est grande. L'expérience de la guerre mondiale n'a pas été entièrement étudiée. Aujourd'hui encore, le lieutenant-colonel français Duffour écrit : « L'essence de la manœuvre stratégique réside dans la formation de colonnes avec diverses tâches et de leur donner une direction vers l'objectif général. A partir du moment où une manœuvre passe de l'intention à l'exécution, elle s'exprime uniquement par une direction désignée et une répartition des forces sur un axe assigné. L'exécution de la manœuvre réside dans le choix des directions et de la répartition des forces et des moyens entre les colonnes ».

Ainsi, selon Duffour, la stratégie (ou l'art opératif, pour être plus exact) concerne la formation et la direction des colonnes et disparaît dès que les colonnes s'engagent dans la bataille. L'opération se déroulerait évidemment selon des directions strictement assignées jusqu'à devenir un simple mur destiné à repousser l'ennemi en retraite au lieu de le détruire comme l'exige l'essence du combat. Cette méthode a conduit à l'échec des grandes opérations offensives de 1914 et 1920. Dans les conditions émergentes, la même méthode conduira à l'anarchie. La situation fait penser à un clown chaussé de grandes chaussures, qui veut s'emparer d'un ballon au sol. Mais, au grand amusement de la foule, chaque fois qu'il s'approche du ballon, ses chaussures surdimensionnées repoussent par inadvertance le ballon plus loin. De la même manière, une théorie militaire dépassée tente aujourd'hui d'amuser l'histoire, car le transfert d'idées dépassées vers une époque nouvelle, dans des conditions absolument nouvelles, constitue une plaisanterie historique.

A l'époque de la stratégie en profondeur, une bataille principale profonde, en plusieurs actes et sur plusieurs niveaux, intégrant tous les phénomènes d'une opération, relèvera du début à la fin de la sphère de compétence de l'art opératif moderne. Autrement, il ne peut absolument pas y avoir d'art opératif.

La formation et l'envoi des colonnes en seront rarement l'aspect le plus significatif. En élaborant une opération en profondeur, le commandant contemporain au niveau de l'armée lancera et mènera simultanément une bataille principale. Même si sa principale force interarmes se déplace par chemin de fer vers le front, son aviation de combat à longue portée et son échelon avancé d'unités motorisées et de cavalerie mèneront déjà des batailles acharnées. Dans cette situation, la réduction de l'activité opérative à la formation et au déploiement de colonnes équivaldrait à une faillite. Le commandant moderne au niveau de l'armée doit contrôler continuellement et activement le cours des événements, avec une direction étape par étape des actions depuis la profondeur. Chaque refus de participation active au processus de contrôle signifie un pas vers le chaos opératif. Le centre de gravité de l'art du commandement se déplace désormais vers le contrôle du déroulement de l'opération et de la bataille principale.

Il faut tenir compte du fait qu'il existe un intervalle de temps entre le début de la bataille par l'échelon d'avant-garde mobile et l'introduction dans la bataille principale des échelons interarmes suivants. Il existe un autre intervalle (ou pause) entre l'approche des échelons de forces principales suivants et leur entrée dans la bataille principale. Sur le plan tactique, ce phénomène était caractéristique de l'époque napoléonienne. Mais aujourd'hui, sa nouvelle échelle quantitative détermine un contenu qualitatif absolument nouveau. Cette pause ne présuppose pas la concentration et la disposition de toutes les forces disponibles avant la bataille, comme c'était le cas à l'époque de Napoléon. La pause n'est plus statique. Au contraire, elle est intensément dynamique en raison de l'avancée rapide et simultanée des échelons suivants depuis la profondeur, alors même que l'échelon d'avant-garde est engagé dans une bataille acharnée. Cependant, cette pause devient une réalité au cours du déroulement de l'opération en profondeur. Ainsi, ce phénomène a également bouclé son cercle de développement dialectique.

D'un point de vue opératif, cette pause signifie que le commandant contemporain au niveau de l'armée, avec son aviation et son échelon d'avant-garde d'unités motorisées et de cavalerie bien en avant, a la possibilité au sein de son secteur de regrouper les échelons suivants et de les diriger vers l'avant de la bataille principale. Ce processus résultera de la propre évaluation de la situation par le commandant. A l'avenir, il sera possible de mener des batailles dans des lieux décidés par le commandant de l'armée, plutôt que dans des lieux surgissant accidentellement le long des itinéraires de marche en colonnes, comme c'était le cas à l'époque de la stratégie linéaire.

Une fois de plus, l'opération sera sous contrôle.

Cependant, le contrôle nécessite un niveau élevé de compétence et de direction. Des données diverses sur la situation immédiate reflétant les préoccupations opératives sur deux dimensions (le long de la ligne de front et dans la profondeur) nécessiteront un haut niveau d'art opératif et de culture opérative pour produire une analyse de l'information et une synthèse de tous les éléments nécessaires à une décision bien fondée. A cet égard, les objectifs stratégiques lointains sont insuffisants. Les tâches les plus immédiates doivent être résolues concrètement et progressivement dans une perspective globale afin de détruire l'ennemi dans toute sa profondeur opérative.

De plus, l'intention inhérente à la décision ne constitue pas à elle seule la base de l'art de contrôler et de conduire une opération. Dès la fin du XIX^e siècle, Lewal écrivait que « l'intention descendait progressivement des sommets de l'intellectualisme vers la réalité pratique » et que « l'intention devenait de plus en plus dépendante des moyens matériels disponibles ». A l'avenir, l'objectif principal d'un commandant d'armée moderne et de son état-major consistera à choisir les méthodes et les techniques d'organisation nécessaires à l'exécution d'une opération. Une telle série d'exigences réclame une grande habileté en matière de calcul, d'organisation et d'orientation. Ces exigences découlent de la portée

immense, de colonnes énormes, de moyens techniques gigantesques et de l'existence d'arrière vaste.

Le contrôle d'une opération moderne en profondeur passe avant tout par l'organisation. L'art opératif contemporain comme art de diriger est avant tout un art d'organisation.

Autrement dit, c'est l'art et l'habileté de faire des calculs corrects, d'être correctement organisés et de suivre une direction ferme. Le poids de ses propres forces et moyens conduira à un grand chaos et à une grande destruction si l'art organisationnel est insuffisant ou inattentif aux détails. L'art de l'organisation a plutôt pour objet un champ de compétence dans lequel tout est étroitement lié et coordonné. Tout doit être décidé sur une sorte de base organisationnelle définie et établie. L'art opératif moderne s'approche désormais d'une sorte de système concret solidement fondé que Moltke n'avait pas réussi à prévoir. Dans ses instructions aux commandants supérieurs, il écrivait : « Le contrôle d'énormes masses militaires ne se prête pas à une étude en temps de paix ».

L'art opératif contemporaine se confronte à la nécessité urgente de réguler les méthodes d'organisation et de conduite des opérations en profondeur avec exactitude et dans les limites prescrites par le règlement. En développant des perspectives pour une percée en profondeur, nous ne pouvons pas être d'accord avec les affirmations de Lewal selon lesquelles « l'imagination et le travail créatif ne sont plus à la mode », que « les envolées de l'imagination diminuent » et que « le temps est maintenant révolu pour les grands préparatifs, les combinaisons brillantes et les manœuvres splendides ». Dès qu'un échelon d'exploitation sera libéré des profondeurs pour mener des manœuvres dans la profondeur de la résistance ennemie, l'art opératif sera à nouveau confronté au défi de prendre des décisions audacieuses et aiguës pour répondre aux exigences de la situation.

Le commandant-organisateur au niveau de l'armée qui calculerait rationnellement le contrôle d'une opération est le commandant qui perçoit rapidement et avec acuité la complexité d'une situation dans toutes ses dimensions et qui prend immédiatement des décisions audacieuses, à la fois imaginatives et concrètes. A ce moment, il sera un commandant actif à son poste, car lancer l'aviation de combat et lancer l'échelon d'exploitation dans une brèche du front nécessitera un commandement direct. Les heures et les minutes seront tout. Naturellement, de telles décisions ne viendront pas des quartiers confortables d'un état-major de l'armée situé au plus profond de l'arrière. Ces décisions viendront d'un poste de commandement opératif à la pointe de la percée. A ce poste, le commandant moderne doit être suffisamment proche de la situation pour en prendre le pouls.

Ainsi, un commandant moderne apparaîtra de nouveau sur les « hauteurs du Pratzen », mais il sera équipé de communications radio et télévisuelles modernes et disposera d'un avion. Il contrôlera l'opération de pénétration dans la profondeur avec de simples gestes de la main. Un état-major puissant, organisateur et exécuteur technique des décisions du commandant sera à sa disposition. La section des opérations principales sera située aux côtés du commandant. D'autres éléments subordonnés de l'état-major seront situés à l'arrière immédiat, où ils pourront contrôler et réguler l'avancée des unités au sein de la formation opérative profonde. Enfin, l'élément logistique de l'état-major sera situé plus en arrière, approximativement le long de la ligne de déploiement ferroviaire, pour contrôler l'ensemble du mécanisme complexe d'approvisionnement d'une opération en profondeur.

Ainsi, le système de contrôle d'une opération repose lui-même sur un schéma structurel en profondeur qui complique inévitablement la coordination et l'organisation. Ce système de contrôle doit être régi par une réglementation stricte. Néanmoins, il faudra beaucoup d'art et de compétence pour que le système fonctionne de manière prévisible et précise.

Enfin, lorsque l'échelon d'exploitation pénétrera dans les profondeurs de la résistance pour y commencer son travail destructeur, le contrôle et la décision atteindront leur plus haut

niveau dans l'art de l'encerclement et de la destruction dans les nouvelles conditions de la stratégie en profondeur. Après des méthodes fastidieuses pour mener des batailles majeures d'usure, cet accomplissement équivaldra clairement à une renaissance de « grands préparatifs, de combinaisons brillantes et de splendides manœuvres ».

Telles sont les perspectives d'évolution de l'art opératif à l'époque de la stratégie en profondeur.

8. De la théorie à l'application

Nous avons exposé les perspectives inhérentes à la nouvelle époque de stratégie en profondeur en termes d'un aperçu théorique très général. Il faut maintenant concrétiser ces termes pour les traduire du domaine théorique à celui de la pratique. Nous avons essayé de définir uniquement les contours fondamentaux de la nouvelle époque de l'art militaire en évolution. Nous sommes partis du principe que notre future guerre révolutionnaire deviendra l'acte le plus important dans le cadre d'un conflit armé d'importance mondiale. Clausewitz disait : « Chaque grande guerre représente une époque distincte dans l'histoire de l'art de la guerre ». L'époque émergente de la révolution sociale et des guerres révolutionnaires constituera une telle époque nouvelle dans l'art militaire.

Mais les nouvelles formes de l'art militaire, qui mûrissent au cours du processus d'évolution historique, n'apparaissent pas spontanément dans leurs manifestations concrètes. Elles doivent être perçues et étudiées. Elles doivent être justifiées philosophiquement et théoriquement. Selon Clausewitz, « chaque époque doit avoir sa propre théorie de la guerre, quel que soit le moment où ses fondements philosophiques sont élaborés ».

Il ne peut exister de pratique rationnelle sans théorie étayée. C'est pourquoi nous avons commencé par la théorie afin de pouvoir ensuite nous tourner vers un examen du calcul concret pour l'opération en profondeur. Cette approche nous a révélé toute l'évolution de l'art de la guerre depuis le début du XIX^e siècle. Seules les différences entre les grandes époques historiques permettent de discerner la logique interne du développement de l'art militaire, d'expliquer comment et pourquoi cet art est passé de certaines formes à d'autres, et de comprendre pourquoi l'art militaire se trouve à son point culminant à l'époque de la stratégie en profondeur.

Ainsi, le point unique de l'ère napoléonienne s'est multiplié à l'époque de Moltke en une série de points distincts répartis dans l'espace. Pendant la guerre mondiale, ces points ont été fusionnés en une ligne continue. Désormais, cette ligne s'étend dans les profondeurs, produisant un carré aux nouvelles dimensions spatiales.

Nous entrons désormais dans une nouvelle ère de stratégie en profondeur et nous passons désormais d'un front large et linéaire à un front profond. Bien entendu, les formes de la nouvelle stratégie ne se manifesteront pas pleinement immédiatement et partout. L'évolution historique en général ne connaît pas de frontières fermes. Durant la période initiale de la guerre, les présupposés d'une stratégie linéaire de manœuvre enveloppante pourraient encore exister sur notre théâtre d'actions militaires. Néanmoins, tous les facteurs, pour la plupart nouveaux, d'une stratégie en profondeur s'appliqueront avec toute leur force durant notre conflit. Cela est dû à la fois au fait que notre classe ouvrière agit comme une force historiquement progressiste à l'échelle mondiale et au fait que les principes fondamentaux d'une stratégie en profondeur reposent sur l'idée d'annihilation. Le prolétariat révolutionnaire sera le premier à employer le nouvel art opératif et produira les premiers maîtres de l'opération de destruction en profondeur.

Comme le disait Clausewitz, « les changements dans l'art militaire sont les conséquences d'un changement politique ». Seul le grand objectif politique de notre lutte peut assurer la réalisation historique de notre stratégie en profondeur.

TROISIÈME PARTIE : LES RACINES HISTORIQUES DES FORMES MODERNES DE BATAILLE

La base du combat est de vaincre et de détruire la formation de combat ennemie. Que le caractère d'une opération soit manœuvrière ou frontal, vaincre et détruire le front adverse décide de tout sur le champ de bataille. L'histoire entière de la guerre mondiale prouve que la faiblesse des formations de combat lors de l'attaque a été la raison fondamentale de l'apparition de la guerre des tranchées et de l'échec des opérations offensives.

En général, les facteurs tactiques déterminent l'issue d'une opération. Un front peut être continu, sans espace de manœuvre et de développement, mais si les tactiques offensives parviennent à vaincre la résistance, le front commencera à se désagréger, conduisant à une guerre de mouvement. Ou à l'inverse, un front peut être interrompu, rendant possible l'enveloppement et une vaste manœuvre. Cependant, si les formation de combat offensives ne parviennent pas à briser la résistance ennemie, le front deviendra bientôt un mur statique et continu, comme ce fut le cas en 1914-1918. La puissance et le potentiel d'assaut décident de tout au combat.

L'attaque contemporaine offre le potentiel de résoudre les problèmes inhérents à la nature des opérations dans les guerres futures. Les facteurs importants qui montrent la voie à suivre pour résoudre les problèmes auxquels sont confrontées les opérations modernes se situent néanmoins dans le domaine de la tactique. Surtout, les tactiques réfractent et subissent les changements colossaux de notre époque car elles constituent à la fois le domaine de l'organisation de l'action physique directe contre l'ennemi et le domaine de l'application directe du soldat et de son arme au combat. Tous les nouveaux facteur du combat armé apportent des changements essentiels et fondamentaux dans le domaine tactique. Ce changement s'est manifesté dans notre transition vers de nouvelles formes de tactiques en profondeur de combat offensif.

Selon l'essence de cette tactique, nous avons abandonné les méthodes graduelles et épuisantes pour vaincre la résistance basée sur la puissance de feu, par étape et par unité, en faveur de la pénétration et de la suppression simultanée de toute la profondeur tactique de l'ennemi. Par une action répression toute-puissante unique et simultanée, nous brisons, pénétrons et neutralisons la résistance. C'est ainsi qu'il sera possible de résoudre le problème du dépassement de toute la profondeur du front à forte puissance de feu. Mais, en tant que phénomène nouveau, les tactiques en profondeur de combat offensif ne sont pas apparues soudainement à partir de rien. Leur apparition était soumise à la même logique interne qui a présidé au développement de l'art militaire. Ce processus nous oblige d'abord à comprendre les raisons et les racines historiques qui ont suscité et conditionné l'apparition des tactiques en profondeur. A cet égard, le point de départ fondamental est une analyse critique de l'évolution des tactiques au cours de la guerre mondiale. Seule l'histoire peut expliquer pourquoi un phénomène donné a pris un certain caractère et pas un autre.

1. Les tactiques avant la guerre mondiale

Deux facteurs fondamentaux et indivisibles sont à la base de la tactique, c'est-à-dire de l'organisation d'un impact armé direct sur l'ennemi au combat. Ces facteurs sont l'homme et

ses armes. En tant qu'expression de cette unité indivisible, ils déterminent la puissance et l'intensité de la force physique exercée sur l'ennemi au combat.

Selon la nature de cette force physique, nous pouvons globalement diviser l'histoire de la tactique en deux époques principales. La première époque était caractérisée par l'impact physique sur l'ennemi au moyen d'un coup direct, et l'essence de la tactique reposait sur l'action de choc. La deuxième époque était caractérisée par l'impact direct au combat sur l'ennemi au moyen de la puissance de feu, et l'essence de la tactique était la destruction par le feu. L'époque de Napoléon pourrait être considérée comme une frontière entre ces deux époques. La force de choc régissait essentiellement le champ de bataille, même si l'artillerie gagnerait en importance.

D'une manière générale, l'époque de la destruction par le feu a commencé au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle avec l'introduction des armes à canon rayé, notamment le fusil Dreyse et le canon de campagne rayé Krupp. La puissance de feu est très vite devenue le facteur matériel clé de l'impact au cours des combats. Comme le disait Moltke, la bataille principale de Sedan en 1870 a été menée et gagnée presque uniquement grâce aux tirs d'artillerie. La puissance de feu s'est rapidement améliorée depuis lors, grâce à l'augmentation de la portée, de la cadence de tir et des coefficients de létalité.

A l'époque de Napoléon, un bataillon pouvait produire 2000 obus par minute, tandis qu'à l'époque de Moltke, ce chiffre était monté à 7000. A la veille de la guerre mondiale, ce chiffre atteignit 11.000 à 15.000 coups par minute et aujourd'hui, il atteint 20.000.

Alors que la balle dominait le champ de bataille, l'artillerie prenait de plus en plus d'importance, même si son impact proportionnel était initialement moindre. Avant la Première Guerre mondiale, les balles représentaient 75 à 90 % des cibles touchées, le reste étant dû à l'artillerie. Pendant ce temps, à la veille de la guerre mondiale, l'artillerie s'était étendue à 6 canons par bataillon, devenant ainsi un facteur important de la puissance de feu globale le long de la ligne de front.

Ce nouveau facteur d'augmentation de la puissance de feu avait une importance colossale, car il déterminait le développement ultérieur de la tactique. Elle a surtout imposé une réévaluation complète de la puissance de la défense. A l'époque de l'impact par le choc, la corrélation des forces entre la défense et l'attaque avait peu d'importance, puisque les armes de choc étaient tout aussi puissantes à la fois en défense et en attaque. Et Clausewitz, qui fut le premier à considérer les corrélations entre l'attaque et la défense comme un problème, le résolut dans le domaine de la politique et de la stratégie, plutôt que dans le domaine de la tactique. Ce problème a acquis une acuité et une importance colossales à l'époque de la destruction par le feu. Dès que les nouvelles armes à canon rayé entrèrent en action sur le champ de bataille, il était devenu évident que ces armes étaient beaucoup plus puissantes et efficaces en défense qu'en attaque. Cette prise de conscience ne découlait ni des qualités ni du caractère de l'arme elle-même, mais de la différence entre les cibles défensives et offensives.

En effet, une unité de tir abritée par le terrain avec des cibles attaquant le front peut employer beaucoup plus efficacement ses armes que la même unité en attaque face à un système de puissance de feu abrité par le terrain. La supériorité de la puissance de feu défensive sur la puissance de feu offensive aurait dû mettre en évidence le problème de savoir comment vaincre la nouvelle puissance de feu en réorganisant les structures des troupes, ainsi que leurs armements et leurs formes d'action tactiques. Cependant, cette question centrale pour la tactique offensive ne trouva aucune solution pratique avant le début de la guerre mondiale. Au contraire, Foch écrivait avant la guerre que « le perfectionnement de l'armement entraîne un accroissement de la force offensive ». C'était évidemment une conclusion erronée, réfutée par les premiers événements de la guerre.

Avant la guerre mondiale, toutes les réglementations et doctrines considéraient généralement l'offensive comme le seul moyen possible de régler un conflit armé. La réglementation française telle qu'éditée par Foch était particulièrement explicite sur ce point.

Elle déclarait que « la défense mène à l'échec ». Cette doctrine atteignait de tels sommets d'hystérie que quiconque manifestait de l'intérêt pour la défense risquait de ruiner sa carrière. La doctrine allemande traitait l'offensive de la même manière, mais ses avantages s'exprimaient en termes d'enveloppement et d'anéantissement. Pourtant, la réglementation allemande accordait une attention particulière à la force de la puissance de feu.

Pendant ce temps, toute cette doctrine offensive manquait de fondements matériels et organisationnels. La composition et l'armement des structures des troupes entrées en guerre en 1914 étaient trop faibles pour vaincre la nouvelle puissance de feu. Les structures des troupes étaient essentiellement une masse d'unités d'infanterie dotées d'une organisation et d'un armement uniformes. Leur force se mesurait au nombre de baïonnettes. Leur armement était un fusil modèle 1898 qui tirait une balle de composition insatisfaisante. Lors de l'attaque, ces troupes d'infanterie étaient absolument sans défense face aux tirs. Elles sont entrées en guerre sans même disposer d'un stock complet d'uniformes correctement camouflés. Un régiment d'infanterie était armé de 6 à 8 mitrailleuses, qui étaient davantage considérées comme de l'artillerie que comme un armement d'infanterie. De plus, un support encombrant et un grand bouclier rendaient ces mitrailleuses difficiles à manipuler lors des combats d'infanterie. Les communications nécessitaient d'autres moyens technologiques, notamment 6 téléphones et 18 kilomètres de fil par régiment. Ces moyens complétaient l'arsenal technique complet de l'infanterie.

L'essence de l'évolution tactique au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle se résume à la dispersion latérale des colonnes de choc traditionnelles en chaînes et lignes ouvertes qui pouvaient permettre le plein emploi de la puissance de feu frontale. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que l'infanterie a complètement migré vers l'ordre ouvert, dispersé latéralement, dicté par le facteur matériel de la puissance de feu. Il faut cependant souligner que l'ordre ouvert ne fut pas pleinement apprécié. Les règlements de l'infanterie allemande stipulaient : « Il est fréquemment fait référence à la dispersion en unités plus petites et à l'emploi de l'ordre ouvert. Le rejet de l'ordre fermé est une erreur et doit être évité. » Ainsi, à la veille de 1914, l'ordre fermé continu était loin d'être une chose du passé.

La transition vers un ordre ouvert dispersé latéralement était un phénomène naturel au cours de l'évolution des tactiques. Mais la petite unité de fusiliers ne disposait pas en elle-même d'un seul élément permettant d'exploiter son propre tir au combat. Tout en assurant la suppression du feu, l'ordre dispersé basé sur les fusils manquait de mobilité et de flexibilité suffisantes pour exploiter son propre tir et passer directement au coup. Ce fait a inévitablement conduit à de longues batailles de tirs. Cela excluait également l'étape finale du combat, la poursuite tactique sur le champ de bataille, dont la guerre mondiale ne fut jamais vraiment le témoin. Plus important encore, l'ordre ouvert, en tant que moyen d'introduire la puissance de feu dans l'offensive, n'a pas réussi à vaincre la résistance des systèmes de puissance de feu défensifs adverses.

Ainsi, deux facteurs très importants doivent être notés dans l'organisation, l'armement et la tactique de l'infanterie d'avant 1914. Ces facteurs ont prédéterminé l'issue des batailles au cours de la première période de la guerre mondiale. Premièrement, la composition et l'armement de l'infanterie étaient impuissants pour affronter et vaincre la nouvelle puissance de feu. Deuxièmement, même si l'infanterie parvenait à supprimer la puissance de feu ennemie, il n'y avait rien dans la formation de combat offensive pour exploiter les résultats et mener la bataille à une conclusion décisive. L'issue des premières batailles de 1914 était prédéterminée.

Bien entendu, l'artillerie aurait dû prendre une plus grande importance dans ces conditions. C'était la seule force capable d'éteindre la puissance de feu et de résister à l'offensive. En fait, l'artillerie avait gagné en puissance et avait connu une amélioration de ses caractéristiques techniques en ce qui concerne la portée et la cadence de tir. Pourtant, le poids proportionnel de l'artillerie en 1914 était assez faible. Ses obus étaient principalement

constitués d'éclats d'obus, avec une force destructrice relativement mineur. Parmi tous les moyens d'artillerie disponibles en 1914, seul l'obusier allemand modèle 1898 pouvait être considéré comme une arme de suppression et de destruction sur le terrain. Modifié en 1909, cet obusier tirait un obus de 16 kilogrammes sur une portée de 6,4 kilomètres. Pourtant, d'une manière générale, l'artillerie à la veille de 1914 manquait de force destructrice. Les Allemands furent les premiers à s'en rendre compte et les premiers à introduire l'artillerie lourde dans leurs armements. Le corps d'armée reçut 16 obusiers lourds et des canons de 150 et 105 mm.

Les conceptions tactiques sur l'importance de l'artillerie correspondaient à son retard technologique. Par exemple, la réglementation française sur le terrain disait : « Les tirs d'artillerie n'ont qu'un impact insignifiant ; l'artillerie est une arme auxiliaire d'importance secondaire ». Le règlement français sur l'artillerie précise que « l'artillerie ne prépare pas l'attaque, mais la soutient seulement ». Seule la réglementation allemande stipulait qu'une attaque d'infanterie devait être préparée avec des tirs d'artillerie.

Mais ce commentaire prenait davantage la forme d'un conseil et d'un désir que d'une prescription de préparation offensive. Conformément à ces points de vue, le complément d'artillerie normal de la taille d'une division ou d'un corps d'armée était considéré comme adéquat pour remplir toutes les missions de tir requises. Une batterie légère de 76 mm était considérée comme capable d'accomplir n'importe quelle tâche sur un front de 200 mètres. Ainsi, la norme en vigueur est passée à 5 batteries par kilomètres de front. La réglementation prévoyant un corps d'armée à l'offensive occupant un front de 6 kilomètres, il fallait 30 batteries (5x6), soit 120 armes. Telle était la dotation d'un corps d'armée français, tandis qu'un corps d'armée allemand possédait encore plus d'armes (160). De plus, étant donné qu'une batterie pouvait accomplir pleinement toutes les tâches requises sur 200 mètres de front, il n'était pas question de centraliser le contrôle et de regrouper les effets de l'artillerie, même dans les limites étroites du champ de bataille. La question du contrôle et de la concentration des tirs d'artillerie ne fut jamais abordée. Même la réglementation allemande avancée ne faisait jamais mention de l'établissement de communications téléphoniques avec l'artillerie. Dans les limites d'action d'une batterie d'artillerie, les communications visuelles étaient jugées suffisantes. Dans cette situation, il est évident que l'infanterie en progression, incapable de vaincre la puissance de feu lors de l'attaque, ne réussit pas à obtenir le soutien d'artillerie nécessaire, ce qui rendait l'offensive impossible.

Mais à la veille de la guerre mondiale, il existait d'autres opinions. Schlichting dirigeait un groupe d'universitaires militaires qui rejetaient la possibilité d'attaques frontales. Schlieffen avait fondé tout son enseignement sur le transfert de la décision sur les flancs. L'encercllement en surface et en profondeur devait être la principale forme d'action offensive. En fait, ces vues revenaient à résoudre le problème par la voie de la moindre résistance. En effet, la situation à la fin du XIX^e siècle permettait une certaine liberté pour poursuivre et trouver des flancs. Mais les premiers événements de la guerre en 1914 ont démontré que ces visions n'étaient pas suffisamment clairvoyantes pour surmonter l'évolution de la nature des opérations après le tournant du XX^e siècle. Quand les fronts devinrent continus et qu'il n'y avait plus de flancs, l'attaque frontale devenait inévitable.

Entre autres, les opinions de Langlois, artilleur français, méritent l'attention. Il a clairement avancé l'idée que les tirs d'artillerie massifs étaient obligatoires pour l'offensive. A la fin du XIX^e siècle, Langlois proposa un projet organisation une formation de combat offensif qui ne fut approuvé que pendant la deuxième année de la guerre mondiale. Pour chaque kilomètre de front, il proposait 50 à 100 canons, sans lesquels il considérait qu'une offensive était impossible.

Les doctrines non officielles abordaient une autre question très importante : l'impuissance de la formation de combat offensive à exploiter son propre tir pour terminer la bataille par un coup direct et une poursuite tactique. Bernhardt abordait cette question dans

son ouvrage *La Guerre Moderne*, en écrivant : « Dans les conditions modernes de puissance de feu, le déploiement en profondeur est un élément obligatoire des tactiques décisives ». De plus, Bernhardt avait proposé un plan pour un déploiement en profondeur. Ce n'était cependant que les opinions officieuses d'un érudit militaire. Pourtant, après la guerre anglo-boer, la littérature militaire soulignait l'impossibilité de décider d'une bataille par le biais d'une attaque.

Mais il faut noter que de telles conclusions ne tenaient pas compte d'un facteur très important : le feu avait acquis une nouvelle qualité et une nouvelle puissance parce que les terrassements et les retranchements étaient venus à son secours. La guerre russo-japonaise de 1904-1905, que les Allemands étudièrent très attentivement, avait démontré l'importance de ce facteur, mais la doctrine officielle n'en tira aucune conclusion appropriée. Le même Bernhardt écrivait : « Personne n'a encore pensé à une véritable guerre de tranchées nécessitant des frappes frontales ». En dernière analyse, la nature des combats n'avait pas été suffisamment étudiée à la veille de la guerre mondiale. En tant que principal facteur matériel dans la bataille, l'augmentation de la puissance de feu n'a pas mérité d'être pleinement pris en compte. Lors de l'offensive, l'organisation, les armements et les tactiques n'étaient pas adaptés pour résister et vaincre la nouvelle puissance de feu défensive. Les effectifs restaient le facteur principal au sein de la formation de combat offensive. Peu d'attention était accordée à l'artillerie et la bataille était envisagée comme un combat d'infanterie.

Telle fut l'approche des armées impérialistes face à la guerre mondiale de 1914-1918. Si l'on prend en compte la part impérialiste réactionnaire de cette guerre, il devient clair que, trente ans auparavant, Engels avait pu prédire avec exactitude qu'il s'agirait d'une guerre « dans laquelle des millions de soldats s'entr'égorgèrent ». Cette affirmation fut confirmée par les premiers événements de la guerre de 1914.

2. La crise des tactiques offensives

La guerre mondiale a commencé par une brève période de manœuvre d'introduction (1 mois et demi à 2 mois) qui fut témoin d'une crise naissante des tactiques offensives. Dès les premières batailles, il était devenu clair que la puissance de feu offensive était impuissante face aux systèmes de puissance de feu de la résistance organisée. Quant à l'artillerie, il était évident qu'une batterie déployée pour couvrir un front de 200 mètres ne pouvait remplir sa mission que contre des cibles à découvert ou contre une formation de combat attaquant à découvert. Quant à l'infanterie, dans de nombreux cas, la discipline de tir experte des attaquants allemands réussit à neutraliser le feu de la résistance anglaise et française. Cependant, aucun résultat tactique décisif n'a pu être obtenu, car l'ordre d'attaque linéaire ne comportait rien à l'intérieur de la formation qui puisse exploiter directement les succès du tir. L'ordre ouvert et dispersé n'était pas adapté à cette tâche. L'année 1914 n'a jamais vu de poursuite tactique sur le champ de bataille car il n'y avait personne pour remplir cette fonction. Des études minutieuses des batailles sur le front occidental confirment pleinement cette affirmation.

En fin de compte, le front anglo-français de 1914, doté d'une puissance de feu intensive, n'a jamais été complètement brisé nulle part. Il a simplement reculé. La grande ampleur opérative de l'offensive allemande sur la Marne masque parfois la véritable nature tactique des événements militaires. En fait, le front français (son flanc gauche) a dû reculer de 400 kilomètres, non pas parce qu'il avait été neutralisé par une puissance de feu offensive et une action de choc, mais parce que les Allemands avaient remporté la lutte pour le flanc gauche français. Pour échapper à l'encerclement, le flanc gauche français se replie, entraînant avec lui tout le front français. L'enveloppement refusé, l'offensive allemande s'enlise sur la Marne. Au cours de la bataille principale, qui était essentiellement une confrontation frontale, l'offensive

allemande était essentiellement impuissante face à la puissance de feu défensive française. Après l'affrontement de la Marne, la recherche d'un flanc ouvert se poursuit et la ruée vers la mer commence. Il s'agit d'un événement d'une importance tactique primordiale, puisque la ruée vers la mer était en réalité une tentative d'échapper à la balle. Mais à chaque fois, la même balle attendait les belligérants, car les deux camps parvenaient à étendre leur flanc vers le nord. Le front s'étendit rapidement vers la mer, formant un mur continu de 700 kilomètres. Ainsi, les facteurs de la tactique – la nouvelle puissance de feu et l'impuissance de l'offensive – ont conditionné l'évolution des opérations.

Lorsque septembre-octobre 1914 vit apparaître un front retranché et continu, les tactiques offensives furent confrontées à de nouveaux problèmes. Il est vite devenu évident que la puissance de feu, lorsqu'elle était utilisée défensivement pour tenir une zone, était très efficace contre l'offensive. Par conséquent, le camp qui a été contraint de se défendre tout au long du déroulement des événements de 1914 a été le premier à comprendre l'importance de la nouvelle puissance de feu et à en tirer toutes les conclusions nécessaires. Au cours de la guerre mondiale, la défense a été à l'avant-garde de la recherche de nouvelles formes de combat et de nouvelles formes d'organisation et d'armement de l'infanterie. A chaque étape du développement, la défense était supérieure à l'offensive. Dans une certaine mesure, seule la dernière étape de la guerre mondiale a modifié cette relation fondamentale.

Il devint vite évident que l'essence de la résistance ne résidait ni dans la force de la baïonnette ni dans le nombre, mais dans la force de la puissance de feu. Dès la fin de 1914, les Français étaient confrontés à la question de modifier les armements de l'infanterie et, par conséquent, de modifier l'organisation de l'infanterie. Si la capacité de tenir une zone reposait sur la puissance de feu, la mitrailleuse démontrant une nette supériorité à cet égard, la base matérielle de la structure de l'infanterie était le groupe de mitrailleuses, et non la main-d'œuvre en tant que telle.

L'année 1915 marque le début d'une grande réorganisation des structures des troupes qui passe presque inaperçue dans le contexte des grands événements de la guerre. Mais en réalité cette réorganisation fut très importante pour le développement de l'art militaire car elle représentait une révolution dans la tactique. En 1914, un régiment d'infanterie se composait de 4000 soldats répartis en 16 compagnies avec 6 à 8 mitrailleuses. Cet agrégat pouvait produire une cadence de tir de 45.000 coups par minute. Après une réorganisation pendant les années de guerre, le même régiment comptait en 1918 1500 hommes répartis en 9 compagnies avec 24 à 32 mitrailleuses lourdes. D'autres innovations technologiques ont produit des mitrailleuses légères améliorées qui devinrent la base de l'armement de l'infanterie. Tous ces éléments ont permis à un régiment d'infanterie, sous la nouvelle structure d'organisation, de produire une cadence de tir de 80.000 à 100.000 coups par minute. Ainsi, bien que le nombre de régiments au sein d'une division ait été réduit de quatre à trois, la puissance meurtrière de la division a en réalité augmenté. Cette réorganisation de la structure des troupes a conservé son importance jusqu'à nos jours. Si l'on cherchait un parallèle historique pour souligner l'importance de cette réorganisation, on pourrait la comparer à la révolution industrielle en Angleterre, lorsque le métier à tisser a remplacé le tisserand. Au sein des structures de troupes, la mitrailleuse joua le rôle du métier à tisser.

Cependant, il est nécessaire de souligner un phénomène particulier et d'une importance vitale. Dès que l'infanterie fut équipée de mitrailleuses, susceptibles de créer une barrière sous la forme de lignes de feu continues et de zones battues, le rapport des pertes infligées par les tirs d'infanterie et d'artillerie changea radicalement. Au cours des années suivantes de la guerre mondiale, l'artillerie a représenté 50 à 60 % des pertes. Ce qui s'est passé, c'est que la balle a stoppé la formation de combat attaquante et l'a projetée au sol. Dans cette situation, l'artillerie pouvait attaquer de toutes ses forces pour détruire la formation de combat retranchée. Ainsi, l'artillerie a infligé d'énormes pertes parce que la balle avait immobilisé les formations de combat offensives.

Après le réarmement et la réorganisation de l'infanterie, les tactiques défensives prennent de nouvelles formes. En 1915, les dispositions défensives allemands prirent la forme d'une ceinture composée de trois lignes d'une profondeur de 4 à 6 kilomètres. Ainsi, le facteur de profondeur tactique se manifestait d'abord dans la défense. En 1916, une deuxième ceinture défensive apparut 10 à 12 kilomètres derrière la première. En même temps, les tactiques défensives prenaient le caractère d'actions clairement prescrites. Déjà en 1915, des instructions stipulaient qu'il était nécessaire de combattre sur plus que la première ligne, car l'essence des tactiques défensives ne présupposait pas de combattre simplement sur des lignes fortifiées séparées. La puissance de la défense résidait plutôt dans sa profondeur, car les forces attaquantes qui pénétraient la première ligne devaient être détruites par des contre-attaques venant des profondeurs. Ainsi, les opinions sur les tactiques défensives prirent une forme identifiable au cours des années 1915-1916.

Le même nouveau facteur de puissance de feu, pleinement manifesté en 1915, conduira à une révision fondamentale des principes de base de l'offensive, ainsi que des tactiques de conduite de la bataille offensive. Lors de l'entrée en guerre de 1914, les perspectives de tactiques offensives n'avaient guère été sérieusement prises en compte. En 1915, les tactiques offensives devaient faire face à une puissance de feu défensive et à une résistance accrues. Les contradictions se sont accrues entre le potentiel offensif et la puissance défensive. L'offensive se heurtait désormais à des défis encore plus difficiles que ceux qui n'avaient pas été résolus pendant la période de manœuvre de 1914. Les défis sont apparus de manière si inattendue que les Français ne pouvaient penser à rien de mieux qu'un retour à leurs anciennes règles de guerre de siège. Telle était la grave réalité de l'histoire.

Dans ces circonstances, les premières tentatives d'action offensive en 1915 furent extrêmement immatures et inconscientes. Pourtant, c'était la bonne façon de procéder. Il était évident que les formations de combat offensives nécessitaient un renforcement d'artillerie complet et dense. Dès le début de 1915, les fronts d'infanterie étroits reçurent des moyens d'artillerie massifs, et ce facteur connut une évolution frappante jusqu'à la fin de la guerre. Pour une offensive en 1914, 37 divisions d'infanterie et 393 batteries occupent un front de 80 kilomètres. A la fin de la guerre, le même front offensif était occupé par 75 divisions et 1432 batteries. De plus, la proportion entre l'artillerie légère et l'artillerie lourde a radicalement changé (en 1914, elle était de 11 : 2, tandis qu'en 1918, elle était de 9 : 7). Déjà en 1915, la norme de 70 à 75 canons par kilomètres de front offensif était pratiquement devenue officielle.

Pendant, l'organisation de l'offensive elle-même se heurtait à des contradictions irréconciliables. L'essence de ces contradictions se résumait au fait que la profondeur des défenses profondément échelonnées dépassait la portée des tirs d'artillerie soutenant l'offensive. Dès 1915, la prise complète d'une ceinture défensive exigeait que l'infanterie attaquant pénètre les défenses jusqu'à une profondeur de 6 à 8 kilomètres (là où se trouvaient l'artillerie et les réserves). Bientôt, cette profondeur atteignit 10 à 12 kilomètres. Pendant ce temps, l'artillerie possédait les capacités tactiques et technologiques nécessaires pour tirer à l'intérieur des défenses uniquement jusqu'à une profondeur de 2 à 3 kilomètres. Le résultat fut un décalage inévitable entre la mission de l'infanterie de s'emparer d'une ceinture défensive et la capacité de l'artillerie à supprimer des cibles défensives.

Cette contradiction n'a pas pu être résolue, mais l'offensive a néanmoins nécessité une pénétration de 6 à 8 kilomètres dans les profondeurs défensives. Initialement, la décision était de mener l'attaque d'infanterie sans le soutien de l'artillerie, puisque l'artillerie ne devait jouer qu'un rôle mineur dans la percée. Un minimum de 3 à 5 heures étaient allouées à la préparation de l'artillerie. Les tâches de l'artillerie se limitaient à la suppression des cibles situées à l'avant de la défense, laissant ainsi les profondeurs intactes. Après avoir franchi la limite avant de la zone de combat, l'infanterie devait poursuivre l'offensive par une action de choc uniquement. L'infanterie était donc regroupées en formations denses à raison d'un soldat

par mètre carré. La densité de ces formations d'infanterie dépassait celle des colonnes de choc profondes de Napoléon.

Conformément à cette évolution, la formation de combat offensive a acquis une nouvelle profondeur. L'infanterie était entrée dans la guerre mondiale sur la base de tactiques offensives associées à un ordre unique et dense, orienté vers le feu. Or, il était reconnu que le nombre de lignes défensives déterminait le nombre de vagues offensives. Une défense échelonnée en profondeur a incité à un échelon offensif. Le déploiement offensif d'une division supposait un déploiement de trois échelons de régiments à la suite. Les vagues se succédaient à des intervalles de 20 à 30 allures, celles qui étaient derrière comblaient les lacunes apparues dans la première ligne d'attaque. En 1915, les premières tentatives de percée ressemblent à une mêlée de masse. Les Français menèrent ainsi leur première opération offensive en Champagne, avec des résultats tragiques. L'offensive n'a couvert que 4 kilomètres, les formations de combat françaises ayant été tout simplement écrasées par les contre-attaques allemandes venues des profondeurs. Les Allemands ont entièrement restauré leur première ligne de défense. Pendant ce temps, les Français avaient perdu 45 % de l'infanterie participant à l'offensive.

Seules de lourdes pertes et une mer de sang ont forcé à reconsidérer les questions liées à l'organisation et à la conduite de la percée tactique. L'année 1915 restera dans l'histoire de la guerre comme une année catastrophique pour l'infanterie. Pourtant, l'importance historique de 1915 réside dans les événements qui ont provoqué une réévaluation tactique complète du rôle de l'infanterie dans une offensive contre un front fortifié à forte puissance de feu.

Par la suite, les premières instructions adressées aux commandants français au début de 1916 disaient : « L'infanterie en elle-même ne constitue pas une force d'attaque contre les obstacles. L'infanterie ne doit jamais prendre de risque dans une offensive contre des points fortifiés sans une préparation préalable d'artillerie ». Ainsi, il a fallu les événements infructueux de 1914 et les échecs sanglants de 1915 pour qu'il soit reconnu que l'infanterie ne pouvait pas et ne devait pas être lancée dans l'attaque sans préparation préalable d'artillerie.

Rétrospectivement, il est devenu clair que les batailles devaient être menées non pas par des masses humaines denses, mais par des masses d'artillerie et de matériel. Cette conclusion a nécessité à la fois une réévaluation complète de divers éléments de l'offensive et la recherche de nouveaux moyens technologiques. Les capacités industrielles des pays impérialistes offraient suffisamment de possibilités à ces derniers. Cette période voit le rapport du colonel anglais Swinton, qui écrit sur la nécessité de construire le char, une idée qui n'était guère nouvelle, puisque le moteur à combustion interne existait depuis un certain temps. Cependant les premiers modèles de chars n'apparaissent sur le théâtre de guerre français qu'en 1916, bien qu'ils ne soient pas immédiatement introduits au combat. La même année, les avions, qui jusqu'alors étaient principalement utilisés pour la reconnaissance, sont devenus des instruments destinés à une application directe sur le champ de bataille en frappant des cibles au sol depuis les airs. C'est enfin l'époque où les armes chimiques font leur apparition. Elles furent employées pour la première fois par les Allemands dès 1915.

Cependant, au cours de l'année 1915, le déploiement généralisé de moyens matériels de combat s'exprime principalement au sein de l'artillerie. Les attitudes à l'égard de l'artillerie ont radicalement changé. En effet, l'art de l'artillerie a atteint un niveau supérieur avec la concentration des tirs et la suppression et la destruction des cibles défensives. La conséquence la plus essentielle de cette évolution fut que le combat acquit un caractère matériel certain qui se manifesta pleinement au cours des années suivantes de la guerre.

Entre-temps, de grands changements simultanés étaient également caractéristiques de l'évolution de la défense. La défense n'était ni à la traîne ni restée au niveau de 1915. Au contraire, les formes tactiques défensives sont restées bien en avance sur l'offensive. En 1916, la deuxième ceinture défensive est devenue un phénomène courant, de sorte que la défense a commencé à ressembler à une zone fortifiée de 15 à 20 kilomètres de profondeur. La défense a

également acquis une force qualitative différente avec l'apparition d'emplacements recouverts de béton qui imposaient de nouvelles exigences à l'artillerie d'attaque.

Dans ces circonstances, l'artillerie assumait le rôle principal dans l'offensive. La bataille principale était devenue une expression matérielle du combat pour la destruction et l'anéantissement. Cette évolution s'est largement manifestée pour la première fois lors des événements de Verdun.

Même si la résolution des problèmes technologiques liés à l'attaque semblait en bonne voie, l'organisation tactique pour la saisie d'une ceinture défensive se heurtait encore à au moins une difficulté non résolue. Son essence résidait dans l'ancien décalage entre la profondeur prévue de l'action de l'infanterie et la portée réelle de l'artillerie de campagne. La résolution de cette question a simplement suivi la voie de la moindre résistance. La portée maximale de l'artillerie étant de 3 à 5 kilomètres, elle était incapable de supprimer immédiatement toute la profondeur défensive. Et comme une offensive d'infanterie sans soutien d'artillerie était désormais considérée comme impossible, la profondeur d'attaque de l'infanterie fut désormais limitée à la portée de l'artillerie de soutien. Ainsi, les limites d'une pénétration ont été définies comme une pénétration de 3 à 5 kilomètres de la ligne défensive. Par la suite, il a été jugé nécessaire de réorganiser l'attaque en regroupant et en déplaçant l'artillerie vers l'avant.

En conséquence, on ne pouvait compter que sur la première ligne défensive. En 1916, lorsque les défenses atteignaient une profondeur de 5 à 20 kilomètres, il devint tout à fait clair que seule une série d'actions réussies et méthodiquement calculées pouvait pénétrer un système défensif ceinture par ceinture. A partir de 1916, l'offensive prend le caractère d'une saisie rampante et épuisante de chaque ceinture défensive séparément et progressivement. En fait, le rythme d'avancée était de 100 à 1000 mètres par jour de combat.

Par rapport à la tactique de 1915, cette situation reflète un certain degré de progrès mêlé de régression. Essentiellement, on ne pouvait pas compter sur cette méthode pour réaliser la percée d'une ceinture défensive entière. Les événements de 1916 en sont une claire indication. Alors que la défense était peu à peu et méthodiquement déchirée pièce par pièce, les réserves tactiques défensives profondes restaient intactes, venant des profondeurs pour remettre chaque pièce à sa place en peu de temps. Ainsi, la profondeur défensive pouvait être maintenue en permanence, car toute la ceinture défensive ne faisait que reculer, avec sa profondeur préservée. Elle n'a été brisée nulle part et chaque morceau arraché de la ligne défensive était immédiatement restauré depuis les profondeurs. Cette prise de conscience était d'une importance capitale pour comprendre les perspectives inhérentes à une offensive méthodique et distribuée. Ces perspectives ont été pleinement démontrées par les événements de 1916. Aujourd'hui, cette prise de conscience inspire l'idée d'une neutralisation profonde et simultanée de toute la profondeur défensive tactique. En 1916, il n'existait aucune condition matérielle pour résoudre ce problème.

En effet, le conservatisme dans la pensée tactique joua également un rôle. L'artillerie avait déjà déployé tout son potentiel. Elle démontra toute l'immense puissance répressive et destructrice qui avait échappé aux estimations du début de la guerre, malgré le fait que l'artillerie lourde avait été à la disposition de l'armée allemande en particulier. La bataille principale de Verdun, où les Allemands ont attaqué une position bien fortifiée, a démontré que l'artillerie pouvait neutraliser des cibles. Il est intéressant de noter que dès le premier jour de cette bataille (le 21 février 1916), les Allemands ont pénétré jusqu'à une profondeur de 6 à 7 kilomètres, grâce à la force destructrice de l'artillerie. Les jours suivants, lors de la bataille de Verdun, il y eut un moment (24 février) où la route de Verdun fut absolument ouverte.

Mais c'est alors qu'une nouvelle crise de l'organisation offensive du combat se manifesta. En 1916, il était clair qu'une formation de combat offensive nécessitait un échelonnement tactique en profondeur, sans lequel l'énergie cinétique de l'attaque diminuait rapidement puis disparaissait. En 1916, les Allemands formèrent leur corps d'assaut sur deux

lignes, tandis que les divisions étaient déployées sur trois lignes. Une densité des plus inhabituelles pour une infanterie, avec des divisions déployées sur un front d'un kilomètre. Un échelon tactique en profondeur visait au remplacement quantitatif des échelons de tête dès que leur force offensive s'épuisait. En termes de qualité, il n'y avait rien de différent dans ces échelons, rien qui puisse favoriser l'exploitation des succès obtenus par les premiers échelons, rien qui puisse pousser l'attaque plus en profondeur, tout en transférant simultanément le combat vers une grande profondeur défensive.

La crise des événements de Verdun résidait dans la prise de conscience que la ligne de front avait été franchie et que la route vers Verdun était ouverte, mais en vain. Les échelons allemands de tête avaient déjà absorbé tous les échelons successifs, et il ne restait plus de troupes dans la formation de combat pour se précipiter à travers la brèche et la développer en profondeur. La percée, réalisée avec une telle puissance d'infanterie et avec autant de moyens d'artillerie, n'a pas pu aboutir à une conclusion décisive et victorieuse. Dès lors, les succès tactiques sur le front offensif devenaient en effet inutiles, sans réelles conséquences pour les attaquants, puisque l'approche des réserves défensives comblait rapidement la brèche.

En 1916, ce fait très important restait inaperçu dans la poussière des événements. L'échec des opérations offensives de 1916 a conduit à la conclusion générale que les opérations offensives décisives étaient absolument impossibles. La première moitié de 1917 fut une période de confusion tactique totale, durant laquelle rien de nouveau ne fut ajouté aux tactiques offensives. La pensée tactique est restée au même niveau. Il est intéressant de noter que cette période coïncide avec l'arrivée de nouveaux moyens matériels de destruction dans les formations de combat. En 1917, les Français et les Anglais reçoivent pour la première fois des chars, et l'aviation de combat reste activement engagée dans la bataille terrestre. Pendant ce temps, une stagnation totale régnait dans la résolution des problèmes tactiques offensifs. L'idée a finalement été légitimée selon laquelle la bataille offensive pour une percée consistait en une série d'attaques distribuées réussies contre des objectifs précis désignés à l'avance. L'offensive méthode atteint l'apogée de son développement en 1917. Certes, les directives françaises introduisent des changements très importants. Ces directives interdisaient de fixer des lignes d'objectifs spécifiques pour l'assaut de l'infanterie à une profondeur fixe.

Au lieu de cela, chaque échelon tactique devait poursuivre son attaque dans les profondeurs aussi longtemps qu'il lui resta la puissance nécessaire pour le faire. Il s'agissait bien entendu d'une exigence très vague qui menaçait chaque échelon d'un épuisement physique et moral total. Cependant, dans la pratique, il fut constaté qu'un bataillon pouvait avancer de 1000 mètres dans une brèche avant que les effectifs n'aient besoin d'être remplacés. Cette situation a conduit à un développement plus en profondeur de l'échelon offensif. Un corps de quatre divisions était généralement déployé sur deux lignes, les régiments de chaque division attaquant côte à côte. Chaque régiment était déployé en trois échelons. Ainsi, une formation de combat offensive était composée de six échelons de bataillons.

Les chars apparus pour la première fois en 1917 devaient être utilisés directement par l'infanterie et être traités uniquement comme une protection blindée pour l'infanterie. L'idée que les chars pourraient être utilisés pour pénétrer dans la profondeur défensive n'était même pas née. Les premières batailles de 1917 menées par de telles formations de combat produisirent des résultats encore moins bons que ceux des percées de 1916. Lors d'une offensive menée dans la région d'Arras, les Alliés ne parvinrent à parcourir que 8 kilomètres en 6 jours. De plus, les Allemands détruisirent 57 des 132 chars engagés dans l'offensive. Soixante-quatre autres chars furent endommagés, tandis que onze seulement parvinrent à revenir. Les débuts du char à la bataille d'Arras furent un désastre total.

La deuxième grande offensive alliée de 1917 ne s'en sortit guère mieux. L'opération dans son ensemble n'a réussi à parcourir que 5 kilomètres. Ainsi, les premiers combats impliquant des chars n'apportèrent aucune solution au problème de la percée. Le combat n'a

été mené qu'à la pointe du front de l'infanterie. Les chars adhéraient à la même ligne. Les profondeurs défensives restèrent intactes. Pendant ce temps, l'année 1917 démontra de manière plus définitive comment la défense pouvait utiliser immédiatement des réserves pour restaurer sa ceinture défensive, même lorsque la défense avait entamé un retrait. C'est la méthode utilisée par la défense pour conserver sa profondeur totale.

3. La sortie de crise

La fin de l'année 1917 a été marquée par de grands changements dans la lutte entre l'offensive et la défensive, et ces changements ont marqué une nouvelle étape dans la résolution du problème de la percée. En novembre 1917, la bataille de Cambrai survient de manière inattendue, comme un coup de tonnerre. Il s'agissait d'un événement d'une importance capitale, même si, après trois semaines, les alliés ne conservaient que 3 à 4 kilomètres de la profondeur défensive percée. Mais là n'était pas le fond de la question. La bataille de Cambrai a montré plusieurs nouvelles façons dont le char a influencé le caractère de l'offensive.

Ces nouveaux facteurs issus de la bataille de Cambrai comprenaient les points suivants. Premièrement, moins de forces d'infanterie y participèrent ; seules 17 divisions étaient déployées sur deux lignes sur un front de 12 kilomètres. Initialement, les divisions recevaient des façades de 2400 à 2500 mètres, un contraste marqué avec la norme antérieure de 1000 mètres. Deuxièmement, la bataille de Cambrai fut déclenchée sans aucune préparation préalable d'artillerie. Le résultat fut un assaut d'une surprise presque sans précédent, quelque chose d'inconnu dans les pratiques offensives antérieures. Et troisièmement, les formations de combat offensives disposaient d'un corps de cavalerie déployé dans leurs profondeurs. La mission assignée à la cavalerie était de développer immédiatement une percée dans les profondeurs des défenses allemandes.

La profondeur objective du premier échelon d'attaque et de ses chars était fixée à 10-12 kilomètres. Le 20 novembre, premier jour de la percée de Cambrai, le premier échelon réussit une pénétration de 9 kilomètres dans les profondeurs défensives allemandes. Des chars qui se sont détachés de l'infanterie sont apparus de manière inattendue dans les zones de l'arrière où se trouvaient les quartiers généraux des divisions allemandes. Le 21 novembre, la route de Cambrai est ouverte, mais encore une fois il n'y a personne pour entrer dans la brèche. Le corps de cavalerie s'est précipité depuis les profondeurs de la formation d'attaque pour percer la brèche existante, mais la situation n'a rien donné. Le passage de la cavalerie à travers cette brèche n'avait pas été correctement organisé et assuré, à tel point que le cours des événements s'est pour l'essentiel figé.

Ainsi, Cambrai n'a réglé qu'une des deux questions les plus essentielles inhérentes au combat offensif en 1915-1916. En se détachant de la formation de combat d'infanterie, les chars pénétrèrent dans les profondeurs presque simultanément à l'assaut sur la pointe avant des défenses allemandes. Ce fait provoqua l'effondrement de la première ceinture défensive allemande. Mais les choses ne sont pas allées plus loin. La situation ne pouvait être exploitée car la conduite des combats n'était pas suffisamment organisée pour assurer le passage de la cavalerie à travers la brèche existante. Une brèche tactique sur la ligne de front ne pouvait pas se transformer en percée.

L'année 1917 n'a donc donné aucun résultat opératif dans le domaine de l'offensive. Mais l'expérience a révélé certains facteurs très importants qui ont démontré de manière convaincante le fait qu'une défense tomberait, à condition que ses profondeurs soient simultanément neutralisées. La bataille de Cambrai l'a démontré, et c'est là que réside l'énorme signification historique de la bataille. Le rôle fondamental dans la révélation des possibilités de percée appartenait au char. Mais les moyens technologiques ne peuvent à eux

seuls résoudre un problème à moins que l'art de la tactique ne permette de les appliquer correctement et habilement. Mais cet art ne faisait que naître. Bien que l'expérience de Cambrai ait mis en évidence un certain nombre de facteurs d'une importance tactique capitale, les belligérants entre en 1918, année de combat décisif pour les groupes impérialistes, sans tirer de conclusion de la bataille. Pendant ce temps, les armées alliées étaient bien armées et dotées de matériel moderne. Ils possédaient 2100 chars et 6268 avions de combat.

En revanche, lorsque la lutte battait son plein en 1918, les Allemands ne comptaient que 1700 avions de combat et aucun char. Ces chiffres indiquent que pour les belligérants, les grandes batailles de 1918 se sont déroulées sur des bases matérielles et technologiques absolument différentes. En effet, les facteurs politiques étaient également différents. Dans ces circonstances, les deux principaux belligérants ont procédé à partir de conditions matérielles absolument différentes dans leur quête 'une décision offensive de la guerre.

En 1918, la solution au problème de la percée était d'un intérêt exceptionnel, car les Allemands et les Alliés y parvinrent tactiquement de deux manières différentes. Sans aucun autre moyen technologique de suppression, les Allemands ont dû baser toute la force matérielle de leur frappe sur l'artillerie. Leurs repaires d'artillerie atteignirent des proportions énormes. Auparavant, en 1914, lors de l'offensive sur la Marne, environ 5 batteries allemandes étaient déployées pour chaque kilomètre de front. En revanche, depuis 1918, le nombre de batteries atteint 40 par kilomètre de front. En 1914, chaque canon de campagne couvrait 300 mètres de façade, tandis qu'en 1918, le même chiffre était d'un tous les 7 à 20 mètres. Ainsi, la densité totale de l'artillerie approchait les 140 canons par kilomètre de front. L'artillerie de masse fut le principal facteur sur lequel les Allemands fondèrent leur percée en 1918.

Les méthodes de suppression et destruction basées sur l'artillerie ont déterminé les formes tactiques offensives. Les instructions de Ludendorff au début de 1918 précisait que toute l'offensive contre une ceinture fortifiée comprenait deux phases. Au cours de la première, l'infanterie devait attaquer sous la couverture directe d'un écran d'artillerie en mouvement. L'écran devait avoir deux dimensions : le tir explosif de l'artillerie légère vers l'avant, suivi par l'artillerie lourde avec ses tirs de gros calibre et à trajectoire élevée. On supposait que l'obusier lourd de l'époque pouvait atteindre 5 à 6 kilomètres de profondeur, assurant ainsi une percée et la destruction de la première ceinture défensive.

Vint ensuite la deuxième phase de l'offensive, lorsque le combat devient décentralisé et que l'infanterie seule poursuit l'attaque, mais avec une partie de l'artillerie sous son contrôle direct. Les échelons au sein de la formation de combat offensive ont été renforcés. En 1915-1916, la formation de combat offensive allemande se composait de 2 lignes de divisions, alors qu'en 1918 elle se composait de 3, 4 et même 6 lignes de divisions. Ludendorff a souligné la nécessité de disposer de réserves tactiques en profondeur afin de parer les contre-attaques défensives.

Il était étrange de conserver des réserves importantes comme assurance contre une contre-attaque, alors que ces réserves auraient pu être mieux utilisées pour développer la percée et renforcer une frappe dans les profondeurs. L'accent mis là-dessus par Ludendorff signifiait que les tendances défensives résiduelles s'étaient répercutées sur l'organisation de la formation de combat offensive. Une fois que de profondes réserves offensives étaient affectées à la parade des contre-attaques défensives, ces réserves ont en fait fonctionné de manière défensive pour l'offensive, plutôt que comme un moyen de développer et de renforcer l'offensive. Cette particularité a influencé la tactique offensive allemande dans son intégralité et a eu un effet extraordinaire sur les possibilités de développement de la percée.

En fin de compte, cette particularité a donné lieu à une situation dans laquelle l'offensive est rapidement passée à des tactiques défensives, tandis qu'à l'inverse, la défensive a évolué vers des tactiques offensives. Étant donné que de nombreuses réserves défensives

profondes pouvaient facilement se précipiter vers le secteur de percée, tandis que les réserves offensives s'épuisaient rapidement, la principale bataille de percée a assumé un caractère défensif en attaque et un caractère offensif en défense. Ce phénomène s'est accru jusqu'à devenir l'une des grandes contradictions découlant des déploiements linéaires offensifs. Cependant, la formulation tactique de ces déploiements allemands atteignit un haut niveau de raffinement.

Conformément aux instructions de Ludendorff, les fronts divisionnaires s'étendent jusqu'à 2 kilomètres lors des offensives de 1918. Les divisions sont déployées en deux échelons avec deux régiments en première ligne et un régiment en deuxième ligne. Ce schéma de déploiement de la formation de combat offensive devint la base des réglementations de la plupart des armées. L'aviation était largement employée contre des objectifs rapprochés, et les avions justifiaient pleinement leur utilité sur le champ de bataille en attaquant les réserves et les positions d'artillerie. Cependant, l'aviation n'a pas été utilisée comme élément opératif indépendant pour agir dans les profondeurs opératifs. La défense jouissait donc d'une totale liberté de manœuvre dans ses propres profondeurs.

L'emploi allemand de l'artillerie lors des percées de 1918 présente un grand intérêt pédagogique. La maîtrise de l'artillerie allemande démontrait l'acquisition d'une grande habileté. Une combinaison de facteurs, notamment le tir indirect, la précision du contrôle, la flexibilité et la trajectoire et une parfaite précision mathématique, ont rendu possible la création d'un bouclier d'artillerie. Ce bouclier constituait un mur continu et mobile de tirs et suppression et destructeurs devant l'infanterie qui avançait. Les obus chimiques ont démontré un haut degré d'efficacité. Les résultats pratiques des offensives allemandes de 1918 reposaient principalement sur les hautes performances organisationnelles du tir d'artillerie allemande. Il suffit de dire que lors de leurs percées dans la première moitié de 1918, les Allemands ont réussi à atteindre un rythme inconnu lors des offensives de 1916-1917. Le rythme de progression pour la percée de mars était de 5 à 12 kilomètres par jour, tandis que certains jours au cours de la percée de mai, des avancées de 20 kilomètres ont été enregistrées.

En plus de soutenir des taux d'avancée élevés, l'artillerie allemande a réussi à détruire physiquement et complètement les fortifications défensives, les installations et les troupes. Seuls 1200 soldats de la 157^e division française survivent à l'offensive de mai. Et la 61^e division, seuls 800 soldats ont survécu, tandis que seules deux compagnies de la 22^e division ont survécu à l'offensive de mai. Il est d'une importance vitale de se souvenir de cette situation à l'heure actuelle, alors que les chars sont introduits dans la structure de la formation de combat. Certains observateurs minimisent le rôle de l'artillerie, mais elle reste plus efficace que toute autre force pour l'anéantissement complet et la destruction d'un système défensif fortifié d'obstacles et d'emplacements bétonnés. Les percées allemandes au cours de la première moitié de 1918 fournissent une preuve solide de cette affirmation. Les avancées tactiques allemandes ne font aucun doute : les Allemands ont réalisé des brèches tactiques dans la ceinture défensive lors de leurs premières opérations de percée en 1918.

Cependant, au moment même où l'effort colossal des combats tactiques et des moyens d'artillerie de masse produisit une brèche dans les défenses ennemies, les Allemands n'avaient personne pour passer par la brèche pour achever l'attaque avec le développement opératif de la percée. La myopie opérative conduit souvent à des situations dans lesquelles les actions deviennent injustifiables parce que les résultats positifs n'ont pas été exploités pour atteindre de véritables objectifs opératifs. En effet, il ne sert à rien d'enfoncer une porte s'il n'y a personne pour la franchir. La structure de la formation offensive allemande ne prévoyait pas la nécessité d'échelons pour développer la percée. Par conséquent, les succès tactiques étaient impuissants à entraîner une quelconque décision opérative. La décision ne conservait qu'une dimension tactique.

Les Allemands ont obtenu un succès tactique offensif grâce à des tirs d'artillerie massifs et à l'exploitation maximale de leurs capacités technologiques. Dans le même temps, ce succès épuisait l'infanterie allemande. En revanche, les Alliés ont résolu le problème 'une manière tout à fait différente. La voie alliée était nettement plus simple et plus efficace car elle reposait sur une nouvelle technologie.

Le général allemand Zwehl inventa la phrase bien connue : « Ce n'est pas le génie du maréchal Foch qui nous a vaincus, mais le général Tank ». ces propos étaient vrais dans la mesure où le char jouait sans aucun doute un rôle vital dans l'armement technique de la formation de combat offensive. Et cette situation s'est produite dans des conditions dans lesquelles l'application au combat du char s'est produite à un stade précoce de son développement, alors qu'il présentait encore de très mauvaises caractéristiques techniques.

En général, le char a résolu deux problèmes. Premièrement, il a vaincu la balle et a ainsi annulé le facteur très important de puissance de feu dans la résistance défensive. Deuxièmement, le char combinait mobilité, puissance de feu et action de choc, et était donc capable de déployer toute la force de sa puissance de combat dans les profondeurs défensives. En fait, la solution à ces problèmes a déterminé la solution au problème du dépassement du front à forte puissance de feu.

En 1918, le char n'était pas censé être tactiquement un moyen de détruire les profondeurs défensives. Dans les conditions de la guerre impérialiste, on le considérait avant tout comme un moyen de défense de l'infanterie. Mais les caractéristiques techniques du char – blindage, puissance de feu et mobilité – signifiaient qu'il devait se tracer son propre destin tactique. Tant à Cambrai que lors des grandes percées de 1918, rien n'indiquait que les chars auraient pu être utilisés comme un groupe à longue portée. Malgré cela, les chars parvenaient à pénétrer dans les profondeurs défensives, même si ces profondeurs étaient faibles, puisque la pénétration dépendait de la mobilité et des capacités tout-terrain. Les chars ont brisé la défense depuis les profondeurs et ont entravé sa restauration depuis les profondeurs. Sur le plan tactique, ce facteur était d'une importance capitale pour le succès des alliés.

Trois circonstances importantes figurèrent dans le succès allié. La première circonstance essentielle fut une attaque massive de chars provenant de la formation de combat offensive anglo-française. Cette attaque montrait une tendance à pénétrer immédiatement dans les profondeurs défensives. La deuxième circonstance était le déploiement de l'infanterie sur des fronts plus larges, facteur qui s'est manifesté dès la bataille de Cambrai. En règle générale, la ligne offensive de 1918 pour une division d'infanterie alliée était de 2,5 à 3 et même de 3,5 kilomètres. Des façades plus larges ont soulagé l'infanterie des densités intolérables qui étaient rendues nécessaires par les normes d'artillerie antérieures pour la suppression, mais qui étaient inutiles pour le renforcement de l'action de choc de l'infanterie. Au contraire, les fantassins densément entassés dans des espaces restreints étaient incapables d'utiliser leur puissance de feu et devaient la conserver comme un capital mort vulnérable aux tirs défensifs destructeurs. Les façades plus larges en 1918 étaient également fonction de l'apparition du char au sein des formations alliées, ce qui améliorait la situation, mais ne résolvait pas le problème des normes appropriées à un front offensif. Toutefois, la tendance croissante à des façades plus larges était autorisée.

La troisième circonstance était un assaut surprise sans préparation d'artillerie. Cette circonstance était parfois poussée à des extrêmes nuisibles. L'une des raisons des lourdes pertes de chars (jusqu'aux deux tiers) en 1918 était l'espoir que les chars eux-mêmes supprimeraient les moyens défensifs qu'ils rencontraient. Mais en réalité, personne n'a accompli cette tâche. Dans ces circonstances, l'artillerie défensive conservait un grand avantage sur les chars attaquants. Bien entendu, le char ne peut être considéré comme un atout capable de résister à n'importe quelle arme. Un tel atout n'a jamais existé. L'adversaire le plus puissant du char est l'artillerie, et actuellement il s'agit d'une artillerie antichar spéciale. Tout comme un assaut d'infanterie nécessite la neutralisation préalable des mitrailleuses,

l'attaque de chars nécessite la neutralisation préalable des systèmes antichar. Cette compréhension indique un rôle nouveau et énorme pour l'artillerie lors d'une attaque de chars, mais elle n'a tout simplement pas été prise en compte en 1918. Les pertes en chars furent donc énormes, mais l'expérience restait convaincante.

Enfin, la quatrième circonstance essentielle était la présence au sein de la formation de combat offensive alliée d'un groupe de cavalerie suivant l'infanterie sur ses arrières. En tant que réserve offensive, la mission de ce groupe était de développer la percée plus en profondeur, et non de renforcer et de soutenir l'attaque contre le front. Certes, cette circonstance n'a joué aucun rôle essentiel, car la cavalerie n'a pas su s'insérer correctement dans la percée.

Le général Debeney a écrit : « Pour obtenir un plus grand succès en 1918, j'ai essayé à deux reprises d'amener de grandes formations de cavalerie à l'endroit souhaité, mais malgré tout leur enthousiasme, il leur a fallu tellement de temps pour surmonter tous les obstacles que la chance de réussir fut perdue ». Pourtant, la cavalerie était un facteur très important – peut-être même inconsciemment – qui révélait une tentative de recherche d'une solution opérative au problème de la percée.

Le 18 juillet 1918, la première percée alliée basée sur les nouveaux principes de structuration d'une formation de combat a lieu à Villers-Cotterets. Environ 500 chars participent à l'offensive pour assurer une avancée de 10 kilomètres dès le premier jour de l'attaque. A la fin de la première journée, plusieurs secteurs du front percé étaient ouverts au passage du troisième corps de cavalerie depuis sa concentration dans les profondeurs de la formation de combat. Le corps de cavalerie tenta de sortir de la forêt dans laquelle il était caché, mais ne parvint à déployer que deux escadrons. Un succès tactique clair et facile à obtenir n'a été couronné d'aucun résultat opératif.

La deuxième grande percée des chars alliés eut lieu le 8 août à Amiens. 680 chars y ont participé. Les profondeurs de la formation de combat offensive contenaient un corps de cavalerie, un détachement de véhicules blindés et un bataillon de cyclistes. Ce groupe se voit confier une mission similaire à celle du 3^e Corps de Cavalerie à Villers-Cotterets. Le premier jour de l'offensive, les forces attaquant ont avancé de 12 kilomètres et le deuxième jour de 20 kilomètres. Une brèche s'ouvre sur le front ennemi, mais là encore, le groupe de cavalerie ne parvient pas à y pénétrer.

Ces batailles principales ébranlèrent généralement le front allemand et résolurent le problème de la percée sur le plan tactique. Ils ont montré de réelles pistes pour le développement de tactiques offensives. Mais sur le plan opératif, le problème de la percée reste entier et reste un défi majeur pour notre époque. Un échelon d'exploitation n'a joué aucun rôle significatif, car cet échelon n'a pas pu être correctement inséré dans l'ouverture. En outre, la composition et la mobilité de l'échelon n'ont pas réussi à répondre aux exigences du développement opératif. Une idée en elle-même n'est rien, surtout si elle est vague. Seules sa formulation tactique et sa mise en œuvre pratique peuvent résoudre un problème. Cependant, en 1918, les Alliés étaient loin de réaliser ces conditions. L'époque de la guerre mondiale a amené l'évolution des tactiques offensives à ce stade de développement.

4. Conclusions fondamentales

Les principales raisons de l'échec de toutes les entreprises offensives de 1914-1918 deviennent claires. En analysant ces raisons, il faut d'abord garder à l'esprit les contradictions de classe au sein des armées impérialistes sur le front occidental. Durant les dernières années de la guerre, ces pays étaient au bord du déclin et de la guerre civile.

Dans le domaine des formes opératives et tactiques de l'offensive, les raisons de l'échec résidaient d'abord (avant l'apparition du char) dans le fait que la neutralisation et l'attaque de

la défense étaient menées uniquement le long de la ligne de front de contact direct. Les profondeurs défensives restaient intactes. Lorsque ces profondeurs furent finalement pénétrées par une formation de combat offensive, celle-ci était faible, démoralisée et privée d'échelons de renfort. Pendant ce temps, des réserves défensives fraîches, libres de manœuvrer et renforcées par l'approche de réserves opératives, pouvaient à chaque fois restaurer la défense depuis les profondeurs, assurant ainsi sa survie future. Dans ces conditions, chaque secteur défensif détruit sur sa tranche avant était immédiatement restauré depuis ses profondeurs.

Dans une large mesure, les actions des attaquants ressemblaient à la lutte d'un chevalier contre une hydre à plusieurs têtes. Une tête coupée était immédiatement remplacée par une autre, et le dragon ne pouvait être détruit que si toutes ses têtes étaient coupées en même temps. Une formation de combat offensive a pu détruire les têtes avant de la défense. Chaque tête coupée était remplacée par une nouvelle venue des profondeurs, tandis que le corps défensif était replié, restant globalement intact et immortel. La situation ne changea qu'avec l'apparition des chars pour pénétrer immédiatement dans les profondeurs défensives et priver les profondeurs de leur pouvoir réparateur.

Les batailles principales de Villers-Cotterets et D'amiens démontrèrent que les chars pouvaient pénétrer dans les profondeurs, mais que ces pénétrations restaient insignifiantes. Il s'agissait là d'une solution au problème de la percée tactique qui prédéterminerait l'évolution des formes des tactiques offensives. Au cours de l'année 1918, les percées des chars alliés ont démontré de nouvelles façons de détruire les profondeurs défensives tactiques. L'année 1918 a résolu le problème de la neutralisation de la puissance de feu défensive par deux moyens principaux : l'artillerie et les chars. Le char possédait tous les atouts pour accomplir cette mission. Pour supprimer la défense, l'artillerie du consacrer beaucoup de temps et subir de nombreuses difficultés, d'immenses efforts techniques et des dépenses colossales. En toute confiance, le char a rempli la mission en n'épuisant que 10 % de son potentiel global.

De plus, il ne faut pas oublier que l'artillerie, malgré son énorme pouvoir destructeur, n'est capable que de neutraliser. Il lui manque des capacités pour l'attaque. Le char combine cependant puissance de feu, mobilité et action de choc, qui sont toutes nécessaires pour vaincre les défenses modernes. Du point de vue de l'efficacité économique, le char a réussi à résoudre le problème de la manière la moins coûteuse. Selon Fuller, « même en supposant des pertes de 100 %, 2500 chars coûteraient moins cher que la préparation de l'artillerie pour la troisième bataille d'Ypres à elle seule ».

Enfin, le char épargna à l'infanterie toutes les pertes incroyables qui menaçaient de la saigner à blanc et de la rendre impropre à la poursuite du combat. En 1917, l'occupation d'un mile carré de défense nécessitait 8200 tués et blessés, tandis qu'après juillet 1918, les pertes alliées n'étaient plus que de 86 soldats pour le même mile carré. Mais il faut être très prudent face à ces chiffres frappants. Le déclin significatif de la puissance de combat de l'armée allemande, ainsi que sa décadence morale, figuraient en bonne place. Cependant, les faits témoignent d'une tendance évidente à l'importance croissante des chars dans la détermination du sort de l'infanterie sur le champ de bataille. Il est évident que le char est devenu l'un des principaux moyens de neutralisation en résolvant à un moment donné la tâche de vaincre la résistance de la puissance de feu.

Les attaques de chars de 1918 n'aboutirent à aucun résultat opératif. La raison en était que les formations de combat offensives manquaient d'échelons pour un développement opératif. Avec leur mobilité et leurs capacités à travers le pays, ces échelons auraient pu développer le coup dans les profondeurs pour émerger dans une zone de manœuvre ouverte derrière le système défensif. Une percée tactique se serait alors transformée en défaite et destruction du front. En 1918, les caractéristiques techniques du char correspondaient pratiquement à cette exigence.

Cependant, la pensée conservatrice de la théorie militaire était loin de comprendre cette exigence. Même si l'art d'organiser l'offensive avait prévu une composition adéquate des échelons de percée et assuré leur passage à travers la brèche, l'objectif final de détruire le front n'aurait guère été atteint. Des réserves profondes nouvellement concentrées et maniables provenant des profondeurs défensives opératives auraient affronté les unités qui venaient de pénétrer dans la brèche. La question ne s'est jamais posée de savoir comment simultanément cerner toute la profondeur opérative et isoler la brèche afin d'éviter la concentration de réserves défensives profondes. Pendant ce temps, l'aviation ne se voyait pas confier de missions correspondant à ses capacités réelles de 1918.

En résumé, la question se résumait à ceci : les combats offensifs pendant la guerre mondiale se déroulaient généralement le long d'une ligne de front de contact direct, tandis que les profondeurs défensives restaient intactes. L'échelon tactique de l'offensive ne servait qu'à renforcer et à restaurer les unités attaquantes. Bien que le char ait changé cette situation, l'échelon allié profond pour le développement opératif est resté embryonnaire et n'a joué aucun rôle essentiel. Pendant ce temps, la défense conservait toute liberté pour concentrer de nouvelles réserves dans ses profondeurs opératives. La caractéristique dominante du combat offensif pendant la Grande Guerre était que le combat se déroulait le long d'une seule ligne de contact direct, donnant lieu à ce qui équivalait à un combat linéaire unidimensionnel. L'échelonnement en profondeur de la formation de combat n'a pas réussi à modifier ce phénomène, car les échelons d'attaque en profondeur n'étaient affectés qu'au renforcement de la ligne de front de combat.

L'analyse du combat linéaire à la lumière de l'évolution de ses formes au cours de la guerre mondiale révèle les conditions préalables à de nouveaux principes de combat offensif. Pour résoudre les problèmes auxquels il est confronté, le combat offensif, à la lumière de l'expérience de la guerre, doit satisfaire quatre conditions fondamentales.

Première condition. Des moyens de neutralisation suffisants sont nécessaires pour vaincre l'élément principal du tir défensif, à savoir la balle. Dotés d'une puissance de feu et d'une puissance de choc, ces moyens doivent être suffisamment mobiles pénétrer d'emblée dans les profondeurs défensives. Et ces moyens doivent être massés dans la mesure nécessaire pour remplir la mission dans toute la profondeur d'un secteur donné du front.

Cette condition nous amène au problème de l'intégration du char dans la formation de combat offensive contemporaine. Dans le passé, il fallait des pertes sanglantes pour démontrer l'impossibilité de toute attaque sans préparation préalable de l'artillerie. Pour éviter des pertes futures inutiles, nous devons comprendre que l'offensive contemporaine est impossible sans le type d'arme capable de résister et de vaincre la balle. Cette arme doit attaquer directement la balle avec une puissance de feu et un poids destructeur suffisant pour constituer une nouvelle forme combinée de choc et de feu. Le char blindé est une telle arme.

Deuxième condition. Il est nécessaire d'organiser le combat offensif afin de cerner et de neutraliser simultanément toute la profondeur défensive tactique. Si la simultanéité n'est pas réalisée, de nouveaux centres de résistance surgiront des profondeurs pour remplacer les secteurs défensifs neutralisés. L'offensive se heurte à une ligne défensive qui peut continuellement ressusciter en puisant dans des réserves vives apparemment infinies. Si toute la profondeur défensive n'est pas bloquée simultanément, la percée devient impossible. Ce fait est incontestable et décisif dans la tactique du combat offensif moderne.

Troisième condition. La formation de combat offensive doit disposer dans ses profondeurs d'un échelon opératif capable de pénétrer dans les profondeurs défensives immédiatement après une brèche tactique. Cet échelon doit transformer le succès tactique en résultats opératif plus importants en battant et en détruisant totalement la résistance à l'échelle opérative. S'il n'existe pas un tel échelon d'exploitation, l'action simultanée de blocage et de pénétration tactique de toute la profondeur tactique ne peut produire qu'un saillant en forme de poche dans le secteur du front percé. Cette situation serait plus favorable aux

défenseurs qu'aux attaquants. Dans de telles circonstances, toute la pression énorme exercée sur les forces et les moyens serait inutile. Ce fait est incontestable et décisif dans les opérations de percée contemporaine. De plus, les échelons d'exploitation doivent avoir des caractéristiques tactiques différentes de celles typiques des échelons d'attaque. Les échelons d'exploitation doivent être plus rapides. Bien entendu, seules les unités motorisées et la cavalerie mécanisée répondent à cette exigence.

Quatrième condition. Même si les trois premières conditions sont remplies, elles ne garderont aucune signification si le secteur de rupture n'est pas complètement isolé des profondeurs stratégiques et opératives de la défense. Sans isolement, les réserves importantes de l'ennemi, prêtes au combat, se précipiteront vers la rupture pour accueillir l'échelon d'exploitation en progression avec un nouveau front à forte puissance de feu. Cette réponse réduirait à néant le développement de la percée, et très vite les attaquants et les défenseurs se retrouveraient à inverser les rôles. La mission d'une importance vitale consistant à isoler le front percé appartient à l'aviation à long rayon d'action. Elle doit empêcher les réserves ennemies d'accéder au secteur percé du front. Cette aviation doit rencontrer et attaquer les réserves ennemies qui s'approchent à grande distance pour les empêcher d'atteindre les lignes de front au sol.

Il est évident qu'ignorer les quatre conditions ci-dessus rendra impossible toute solution au problème de la percée contemporaine à l'échelle opérative et tactique.

L'essence du problème des tactiques offensives pendant la guerre mondiale résidait dans les combats linéaires menés le long d'une seule ligne de contact direct. Il était nécessaire de passer à un combat en profondeur afin de mener une bataille simultanée pour une destruction simultanée sur plusieurs lignes ou niveaux différents au sein de la zone de défense tactique et opérative. Nous pouvons alors définir le caractère de la nouvelle tactique comme étant la tactique de la profondeur. Ces tactiques sont essentiellement différentes en principe des anciennes tactiques de la formation de combat linéaire. Mais le défi ne se limite pas à une nouvelle base matérielle et à de nouveaux moyens technologiques pour détruire l'intégralité des profondeurs défensives. Ces facteurs ne représentent qu'un aspect du problème plus vaste. D'un point de vue historique et théorique, la résolution du problème offensif était absolument impossible sans la transition vers de nouvelles formes tactiques de combat en profondeur. A l'époque actuelle, les tactiques en profondeur (ou bataille en profondeur) constituent non seulement une forme de combat possible, mais aussi une forme de combat nécessaire et inévitable. Sans de telles tactiques, aucune percée ne peut promettre le succès.

Ainsi, une analyse de l'évolution des tactiques offensives au cours de la guerre mondiale révèle les conditions préalables qui ont déterminé les fondements du nouveau combat en profondeur. Historiquement, Fuller fut le premier à formuler la question du combat en profondeur. Dans sa prévision d'une offensive décisive pour 1919 (l'Entente ne comptait pas sur une victoire en 1918), Fuller proposait des attaques simultanées avec des chars contre l'avant des défenses et avec des chars rapides contre les profondeurs défensives tactiques. L'idée d'un groupe de chars à longue portée n'avait pas encore été formulée, mais la proposition de Fuller incarnait toutes les conditions tactiques préalables.

Mais ses vues théoriques ne vont pas plus loin. Les conditions de la théorie militaire bourgeoise ont contraint Fuller à rejeter la théorie des masses en faveur d'une théorie des petites armées professionnelles, qui redéfinit le problème de l'offensive dans une dimension très différente. Cette théorie reflète le caractère de classe d'un système impérialiste. Le système socialiste est manifestement en conflit ouvert avec les exigences réelles de la guerre future. Pour Fuller, le combat en profondeur n'est pas un phénomène interarmes. Sa conception du combat en profondeur est absolument différente de la nôtre. Pour nous, le combat en profondeur est un combat interarmes, tandis que Fuller considère que « combiner les chars et l'infanterie revient à atteler un tracteur à un cheval de trait ». Une telle idée nous paraît inacceptable. Nous ne traiterons jamais l'infanterie comme un cheval de trait, car

l'infanterie demeure le principal facteur au sein de la formation de combat offensive contemporaine.

Dans la littérature bourgeoise étrangère, nous ne trouvons pas le même concept de combat en profondeur qui est déjà à la base de notre tactique. Les réglementations militaires étrangères ne contiennent aucune référence au combat en profondeur, selon notre conception de la neutralisation simultanée de toutes les profondeurs. A cet égard, nos règles de combat sont si avancées qu'elles constituent l'avant-garde. Grâce à une énorme quantité de recherches théoriques et d'expérimentations sur de nouvelles formes de combat, nous avons jeté les bases des tactiques en profondeur modernes.

Les formes de combat en profondeur confèrent une nouvelle puissance à la formation de combat pour vaincre et détruire le front à forte puissance de feu. Ces formes créent une base tactique véritable et fiable pour mener les opérations les plus décisives et obtenir les résultats les plus décisifs jamais connus dans l'histoire militaire. Sur cette base tactique, les vastes opérations de manœuvre de notre armée sont destinées à donner des résultats victorieux. Les opérations contre un front adverse aboutiront à une percée et à une destruction complète du front.

CONCLUSION

En tant que nouvelles formes d'application des moyens de combat modernes, les tactiques et les opérations en profondeur sont le fer de lance de l'assaut contre le front intensif en puissance de feu. Leur tâche principale est de briser et de détruire ce front dans toute sa profondeur. Quelles que soient les circonstances – qu'un front soit rencontré lors d'une manœuvre de marche, lors d'une manœuvre d'enveloppement ou pendant la prise immédiate par l'ennemi de la défensive – surmonter et détruire toute résistance sont les tâches fondamentales des moyens profonds pour vaincre l'ennemi. Ce sont précisément ces tâches qui les ont appelées à l'existence. Quelle que soit la nature de la résistance, la force pénétrante du coup inhérente aux formes de combat en profondeur est la condition principale et décisive pour vaincre et écraser cette résistance.

Cependant, il serait erroné de supposer que les caractéristiques inhérentes aux nouvelles formes de combat pourraient à elles seules déterminer la capacité de vaincre toute la résistance ou provoquer automatiquement la défaite de l'ennemi en toutes circonstances. Les moyens de combat modernes possèdent un grand potentiel offensif et un pouvoir de pénétration incontestable. Mais en eux-mêmes, ils ne peuvent pas réaliser directement ce potentiel et cette puissance à moins d'être déployés et concentrés en masse conformément au principe de l'atteinte d'une supériorité neutralisante sur des axes sélectionnés. Aucune mission offensive ne peut être accomplie sans une supériorité claire et décisive sur l'axe de l'effort principal. Plus la puissance de feu et les capacités de la défense sont grandes – une augmentation de ces facteurs est naturelle au cours du développement historique des conflits armés – plus il est nécessaire d'atteindre la puissance et la supériorité sur l'axe principal.

Jamais auparavant le sort des opérations offensives n'a autant dépendu des principaux groupes d'attaque et de choc. Le traitement de ces deux facteurs clés déterminera si les opérations offensives pourront atteindre un grand développement en profondeur ou si elles s'enliseront simplement le long du front retranché. Il est singulièrement évident que toute opération offensive lancée avec des forces et des moyens insuffisants est vouée à la stagnation. Chaque offensive bloquée est un pas en direction d'un front positionnel. Par conséquent, toute spéculation sur des fronts distribués, des densités réduites et la possibilité de coups combinés selon les différents axes contredisent les conditions du combat moderne. De tels points de vue sont erronés à la lumière d'une évaluation du rôle et de l'importance des moyens de combat modernes. Les moyens technologiques contemporains de combat augmentent l'efficacité du coup, c'est-à-dire qu'ils confèrent une qualité nouvelle à la pénétration du coup dans les profondeurs. Cependant, ces moyens ne garantissent pas la possibilité de frappes sur un large front. La référence aux coups combinés selon différents axes est une question de densité d'emploi et, dans une perspective historique, l'ensemble de la question est anachronique. La conduite d'opérations avec des groupes séparés sur différents axes était possible à l'époque de Moltke. A l'heure actuelle, une combinaison de telles opérations pourrait être inévitable sur des théâtres de guerre isolés dans lesquels des déploiements denses sont impossibles. Néanmoins, la réalisation d'un coup concentré sur un axe spécifique est d'autant plus importante dans de tels théâtres. Cependant, sur les principaux théâtres de guerre, les armées seront probablement déployées le long d'un front continu. Une combinaison d'opérations distinctes pourrait être possible au cours de leur progression dans les profondeurs.

Au début de la guerre, les opérations sur un théâtre militaire prendront le caractère d'une avancée de la force principale avec des flancs opératifs refusés et avec des groupes de choc sur des axes sélectionnés. Les flancs sur les axes primaires désignés doivent disposer de groupes de choc puissants capables de vaincre toute résistance rencontrée. Dans le cas

contraire, l'offensive dégènera en une série de coups décousus et incapables de résultats significatifs. Le commandant qui veut assurer le développement de la profondeur opérative de l'offensive dans la guerre moderne est celui qui se préoccupe avant tout de disposer de forces et de moyens supérieurs pour le coup principal. La composition de ces forces et moyens ne peut jamais être considérée comme suffisante. C'est notamment pour cette raison que les axes mineurs ne doivent pas détourner inutilement les forces et les moyens du coup principal. Autrement, l'ensemble de l'entreprise sera trop faible pour l'offensive et trop forte pour la défense. Les forces et les moyens seront insuffisants pour le coup principal et incapables de décider quoi que ce soit de signification sur les axes secondaires. Toute nouvelle formation employée sur l'axe du coup principal favorisera la victoire, tandis que toute formation employée sur un axe mineur affaiblira la force globale du coup principal.

Les groupes de choc ont une longue histoire éducative. Durant la guerre mondiale de 1914-1918, ils subirent des changements radicaux. En 1914, le groupe de choc allemand sur le front occidental représentait les deux tiers de toutes les forces (35 corps et 10 divisions de cavalerie) déployées contre la France. L'aile de choc droite enveloppante des Allemands était composée de 37 divisions d'infanterie et de 6 divisions de cavalerie déployées sur un front de 180 kilomètres avec une division d'infanterie tous les 2,1 kilomètres. Plus la résistance était forte, plus les groupes de choc devenaient forts et denses. Les années suivantes, au cours de la guerre mondiale, furent marquées par une forte croissance du nombre de groupes de choc et de leur densité de concentration. En 1914, des forces comprenant 37 divisions d'infanterie, 6 divisions de cavalerie, 1572 canons et 180 avions ont attaqué sur un front de 80 kilomètres. En 1918, ces mêmes densités passèrent à 75 divisions d'infanterie, 6800 canons et 1000 avions. C'est l'histoire de la question. Personne ne peut affirmer que des concentrations aussi colossales ne seront pas nécessaires à l'avenir. Si la combinaison d'une force de pénétration insuffisante et de nouveaux moyens défensifs conduisait à une stagnation offensive, alors le cours historique des événements exigerait une concentration plus grande encore des forces et des moyens.

Cependant, de telles concentrations ne seraient possibles que lorsque les fronts immobiles se feront face ; les mêmes concentrations seraient impossibles au cours du déroulement même des opérations offensives. Il est impossible de faire avancer continuellement une masse de 75 divisions d'infanterie sur un front de 80 kilomètres. La composition des groupes de choc modernes doit faciliter la progression continue de leurs efforts de combat. Cette capacité a une importance égale à la force de pénétration du coup principal, et chaque cas nécessite une détermination minutieuse des forces et des moyens. Dans certains cas, les deux facteurs de mobilité et de force de pénétration entrent en conflit. Et des frictions sont inévitables pour résoudre cette question cardinale. Ce qui est évident, c'est l'impossibilité de faire avancer de manière cohérente les forces et les moyens suffisants pour réaliser une percée à un stade donné du développement d'une opération.

Nous revenons une fois de plus au problème de l'échelonnement en profondeur des efforts opératifs visant à alimenter le coup venu des profondeurs par un afflux de forces et de moyens nouveaux. La disponibilité de réserves à grande échelle, en particulier de chars et d'artillerie, et l'échelonnement en profondeur des efforts sont à la base d'une stratégie en profondeur. La force de pénétration est le principal facteur qui détermine le potentiel d'une opération en profondeur et ses perspectives d'avancée offensive dans toutes les profondeurs d'un théâtre d'opérations militaires. Surmonter ces profondeurs nécessitera inévitablement d'énormes efforts.

Il est évident, dans le cadre des conflits armés modernes, qu'une seule opération, même si elle aboutit au résultat le plus décisif, ne sera pas en mesure d'atteindre les objectifs du conflit. Une ou deux opérations ne peuvent pas nuire à l'opposition au point de la forcer à arrêter la lutte. Malgré tous ses objectifs décisifs, la guerre future obligera les belligérants à épuiser toutes leurs forces et leur potentiel. Un conflit ne peut pas être résolu d'un seul coup.

Une telle idée contredirait tout le caractère de la guerre future. Comme le disait le camarade Frounzé : « Dès qu'il s'agit d'un affrontement sérieux, celui-ci ne se terminera guère dans un court laps de temps après avoir porté un coup écrasant ». Une série de coups sera nécessaire au cours d'un certain nombre d'étapes d'un conflit intense pour atteindre l'objectif final de la défaite globale de l'ennemi. Ce chemin vers la victoire sera semé d'embûches et de problèmes inexplorés.

La découverte de toutes les complexités inhérentes aux profondeurs d'un conflit titanesque est la tâche complexe de la recherche stratégique. Cette tâche n'a jamais été accomplie de manière satisfaisante dans le passé. A l'heure actuelle, le problème apparaît encore plus complexe et plus vaste. Dans ses préoccupations sur les problèmes infinis de la guerre future, Culmann écrivait : « la guerre future doit être menée de toutes les manières possibles plutôt que de la manière souhaitée ». Mais la clarté et le but sont incompatibles avec cette approche. La signification historique mondiale de toute guerre qui nous est imposée nous oblige à la mener conformément aux grands objectifs de notre politique. Ainsi, notre enseignement sur la stratégie se confronte à la tâche énorme de mener des recherches approfondies sur la nature de la guerre future.

La question centrale de cette recherche concerne le caractère futur des opérations sur un théâtre d'actions militaires. L'accent sera mis sur les possibilités de manœuvre récurrentes jusqu'à atteindre le but final de la guerre. L'opération en profondeur conserve dans ses profondeurs une manœuvre de destruction qui pénètre dans les profondeurs ennemies. Mais cette opération peut-elle assurer le développement d'un combat de manœuvre lors d'une seule avancée offensive écrasante à travers toutes les profondeurs d'un théâtre d'actions militaires ? Ou bien, en dernière analyse, les opérations vont-elles stagner, comme ce fut le cas en 1914-1918 ? Les formes de combat positionnel sont effrayantes et répugnantes. Les gens reculent devant eux, comme s'il s'agissait d'une sorte de fléau militaire.

La guerre future sera et doit être une guerre de manœuvre. Le dogme sur le caractère manœuvrier de la guerre future ne peut cependant pas résoudre à lui seul ce grand problème ; le dogme conduirait sûrement à une guerre de positions. On ne peut ignorer la guerre mondiale de 1914-1918, au cours de laquelle les belligérants se sont battus pendant de nombreuses années sur de nombreux kilomètres de tranchées. La guerre des tranchées était une manifestation cruelle des formes de la guerre mondiale. Ce phénomène n'était pas accidentel. Elle a eu lieu à un moment donné comme la manifestation logique de toute une série de facteurs. Aujourd'hui, de nombreux observateurs sont enclins à croire que la guerre de position a perdu de son importance. Cette vision met en évidence l'absence d'une approche critique appropriée pour évaluer les conditions inhérentes aux conflits modernes. Un certain nombre de facteurs, notamment la force croissante des armées contemporaines, les longues frontières fortifiées et les solides capacités défensives, ne peuvent exclure la possibilité d'un front fortifié continu. Au contraire, ces conditions prédisent à bien des égards son apparition. A l'heure actuelle, les conditions préalables existent encore pour l'apparition de fronts fortifiés continus opposés ; en fait, ces présupposés ont même augmenté en nombre et en importance. Des fronts existeront et il faudra les briser.

Mais cela signifie-t-il que le caractère positionnel de la guerre future est prédéterminé et que la guerre de manœuvre est impossible ? Pas du tout. En posant la question de la guerre de manœuvre, on commet souvent une énorme erreur dialectique. Si toutes les conditions du combat armé ont changé, le contenu de son caractère de manœuvre a également changé. L'essence des actions de manœuvre change naturellement avec les conditions de combat. Aucun phénomène ne peut être considéré comme statique et immuable dans sa forme. Actuellement, la capacité de manœuvre est différente de ce qu'elle était en 1914. Elle est désormais déterminée par une base matérielle différente et est désormais appliquée dans un contexte opératif différent. Puisqu'il n'y aura probablement pas de vastes espaces sur les futurs théâtres d'action militaire, il est désormais impossible de fonder une réflexion sur la

manœuvre sur la disponibilité d'un espace ouvert offrant la liberté de manœuvre dans les guerres futures. Cette affirmation signifie qu'il n'y aura pas de libre développement d'une manœuvre continue sous ses formes d'avant 1914. Cependant, dans les conditions actuelles, il serait incorrect de considérer les notions de guerre de position et de guerre de manœuvre comme s'excluant mutuellement. Le caractère de manœuvre de la guerre ne peut plus être traité de la même manière que la libre manœuvre dans l'espace libre lors d'un mouvement enveloppant continu du Rhin à la Marne ou de la Dvina à la Vistule. A l'heure actuelle, il est rarement possible de dissimuler une opération qui commence par des combats sur le front et progresse ensuite sur une distance énorme de 400 à 600 kilomètres. Il faudra désormais combattre et vaincre la résistance ennemie sur toute la profondeur de l'offensive. Dans ces conditions, le développement de la manœuvre ne serait possible qu'au cours d'une opération sur le théâtre d'actions militaires que si la résistance ennemie dans les profondeurs était brisée et détruite à chaque apparition.

Cette résistance peut souvent constituer un front fortifié continu. Cependant, le combat de position ne dépend pas essentiellement des capacités du front défensif fortifié, puisque son apparition est toujours possible à n'importe quel stade donné du conflit, et même probable au tout début du conflit. Le combat de position dépend plutôt essentiellement des capacités et des possibilités d'un coup offensif. Si le coup offensif est toujours capable de vaincre toute résistance qu'il rencontre, alors l'opération deviendra en général une avancée ininterrompue qui revêt un caractère de manœuvre sur un théâtre d'action militaire donné. La possibilité d'évolution de la manœuvre au cours d'une opération dépend désormais moins de la vitesse du coup que de sa force. La force du coup, qui est à la base des formes profondes de combat, est donc le facteur fondamental.

Tout en brisant la résistance en cours de route, l'opération en profondeur concentre essentiellement ses efforts dans les profondeurs, où elle continue d'infliger des dégâts considérables. L'opération en profondeur est capable de donner lieu à des actions de manœuvre sans précédent dans l'histoire des guerres. Les opérations pendant la guerre mondiale se sont d'abord déroulées sous la forme de grandes manœuvres enveloppantes auxquelles ont succédé des fronts retranchés désespérément insurmontables. En revanche, les opérations en profondeur de la guerre contemporaine viseront d'abord à vaincre la résistance ennemie le long d'une ligne, puis à développer des actions de manœuvre à grande échelle dans les profondeurs. Ainsi, par rapport à 1914, le déroulement du conflit armé se déroulerait dans l'ordre inverse.

Le déroulement réel des événements ne sera cependant pas simple. Vaincre un seul front opposé puis développer des actions de manœuvre dans les profondeurs ne peut pas décider d'un seul coup de l'issue d'un conflit armé. Les efforts déployés dans les profondeurs se heurteront bientôt à de nouvelles résistances sous la forme d'une contre-attaque ou même d'un nouveau front déployé en profondeur. En outre, la première période de guerre offrira sûrement des opportunités pour des actions de manœuvre à grande échelle. Cette période constituera un prologue de manœuvre au début du conflit armé. Mais ce prologue ne durera pas longtemps. De plus, l'espace de manœuvre pour les formations rapides (mécanisées, cavalerie et motorisées) ne sera pas grand. Les actions de manœuvre depuis la ligne de départ se heurteront bientôt à un front déployé, auquel cas la vitesse devra céder le pas à la force. Enfin, malgré un espace limité, on ne peut pas exclure des possibilités de manœuvre enveloppante ; de telles opportunités ne peuvent être négligées ou refusées. Chacune doit être pleinement, sûrement et résolument exploitée. Refuser de s'engager dans des opérations de manœuvre enveloppante au début de la guerre – lorsque les déploiements les offrent – équivaudrait à un mépris doctrinaire des opportunités que les conditions historiques ont préservées.

Le problème essentiel reste que, tôt ou tard, une manœuvre enveloppante se heurtera encore à une résistance frontale qu'il faudra briser et écraser pour conserver la possibilité de

poursuivre la manœuvre. On peut supposer la séquence d'événements suivante sur le théâtre des actions militaires : actions de manœuvre en vue d'une invasion pendant la période initiale de la guerre ; le dépassement de la résistance ; le développement de la manœuvre dans les profondeurs ; affronter une nouvelle résistance dans les profondeurs. Cette dernière nécessitera une fois de plus de vaincre la résistance, et un nouveau cycle des actions susmentionnées se reproduira dans les profondeurs. Ces actions seront répétées jusqu'à atteindre l'objectif final. Bien entendu, les formations bénéficieront dans une certaine mesure de diverses possibilités de manœuvre à chaque étape de l'opération. Cependant, le déroulement des événements à l'échelle opérative sur le théâtre des actions militaires sera généralement conforme à la logique interne qui préside au déroulement de ces événements dans les profondeurs. Et c'est dans ce déroulement de l'opération en profondeur qu'il faut voir le caractère de manœuvre de la guerre contemporaine. La maniabilité contemporaine dépend d'un front existant. Cette affirmation capture la différence essentielle entre la maniabilité contemporaine et passée. La manœuvre contemporaine ne s'effectue pas en avant du front défensif (comme ce fut le cas dans le temps et dans l'espace pendant la guerre mondiale), mais en arrière du front et dans ses profondeurs.

Ainsi, le voile est levé pour révéler les contours potentiels du développement des opérations dans le cadre d'une guerre future. Il est évident que ces opérations donneront à l'offensive un nouveau caractère de manœuvre, uniquement sur la base de la force de pénétration du coup profond. Mais il faut garder à l'esprit que les formes de combat ne connaîtront pas un développement linéaire au cours d'une grande guerre prolongée. En tant qu'affrontement cruel entre deux forces, la guerre donne inévitablement naissance à de nouvelles conditions et à de nouvelles formes. Les armées impérialistes sont entrées dans la guerre mondiale selon la tactique du combat linéaire et ont mis fin au conflit selon la tactique du combat de groupe. Pourtant, les impérialistes n'ont pas réussi à trouver les moyens de mener la guerre comme l'exigeaient les conditions de 1918. La bataille contemporaine et l'opération contemporaine seront probablement basées sur des formes de combat en profondeur dans l'un et l'autre camp.

Mais il faut être suffisamment prévoyant pendant une guerre pour en percevoir toutes les nouvelles conditions, et lorsque les circonstances le justifient, pour prendre hardiment la voie du développement ultérieur et même de la modification des formes appropriées de guerre. Une chose est claire : à l'heure actuelle, les formes de combat en profondeur et d'opération en profondeur s'accordent avec la logique de l'histoire ; elles sont donc nécessaires et inévitables. L'analyse de la plupart des opérations infructueuses des guerres passées démontre que les erreurs les plus graves commises par les commandants ne proviennent pas d'une ignorance des affaires militaires. Les erreurs les plus graves proviennent plutôt d'un manque de connaissance du développement historique général de l'art militaire. Le résultat en fut l'application de formes et de méthodes dépassées pour le combat armé. Les formes opératives linéaires sont désormais obsolètes et toute tentative de les faire revivre dans des circonstances historiques modifiées serait une grave erreur.